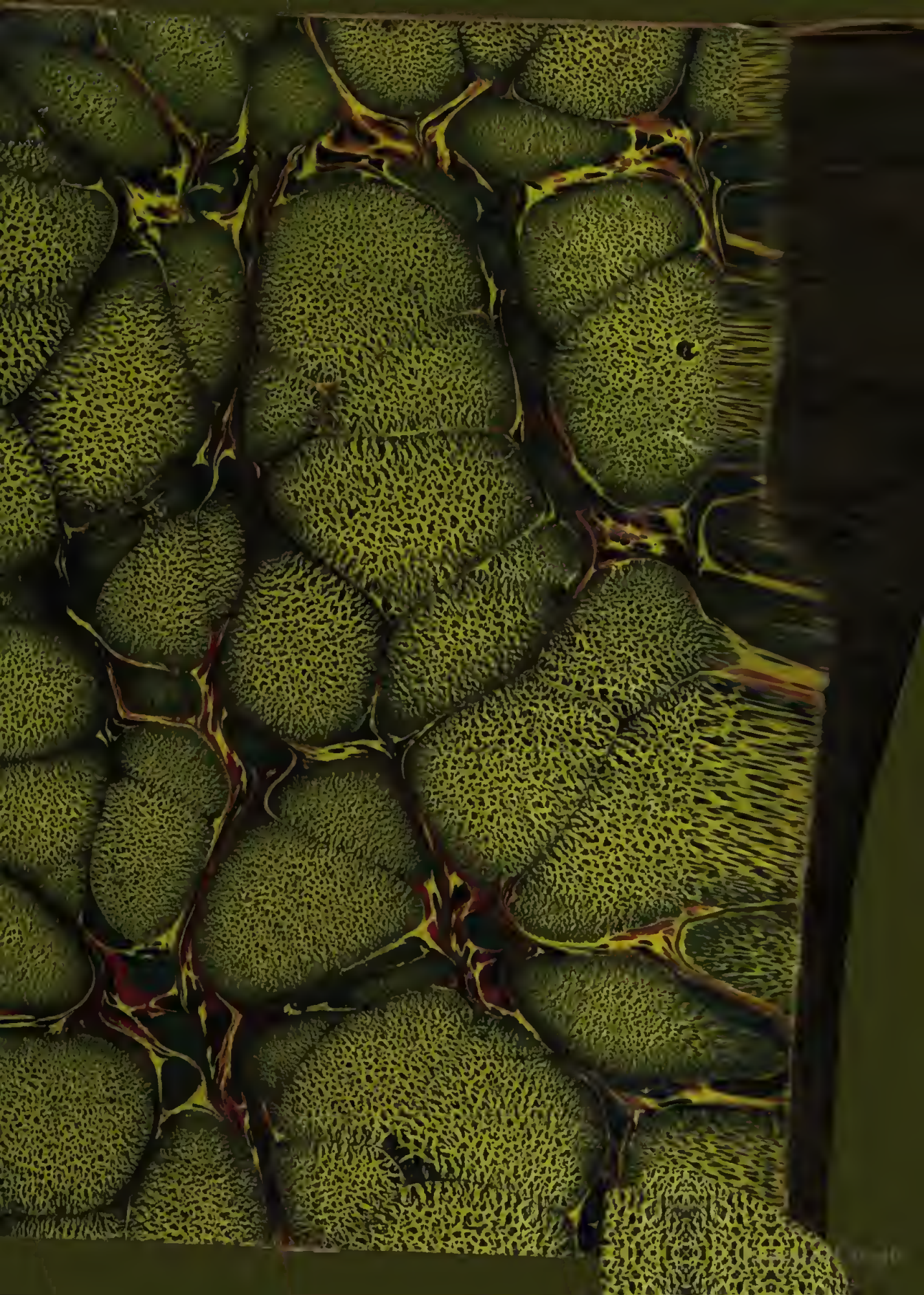
VITT. EMANUELE III

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
XI
78
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Digitized by Google



60—

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JACQUES ORTIS.

Digitized by Google

La Bibliothèque d'élite *s'est assuré par un traité la publication successive des œuvres de* M. Alexandre Dumas; *elles y seront divisées en 4 séries :*

Impressions de Voyage. — Scènes historiques. — Romans. — Théâtre.

En vente :

QUINZE JOURS AU SINAÏ,

PAR MM.

Alex. DUMAS et A. DAUZATS.

GAULE ET FRANCE (354),

PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION AUX SCÈNES HISTORIQUES.

Paris. — Imprimerie de Béthune et Plon.

JACQUES ORTIS,

PAR M. ALEX. DUMAS,

PRÉCÉDÉ

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

D'UGO FOSCOLO,

PAR EUGÈNE DE MONTLAUR,

ET SUIVI

D'UNE TRADUCTION INÉDITE DE SES ŒUVRES CHOISIES

PAR M. L. DELATRE.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII.

Fondo Doria
XI 78

965131

Digitized by Google

Il y a environ trois ans, au moment où j'écris ces lignes, comme je sortais à minuit des coulisses de Saint-Charles, le portier du théâtre me remit mystérieusement un billet parfumé qui contenait en pur toscan cette laconique invitation :

« Si vous voulez connaître M. Alexandre Dumas, venez tout de suite souper avec moi. »

« C. M. »

Je traversai en courant les rues de Toledo et de Chiaja, en homme qui flaire une célébrité de premier ordre; je franchis d'un pas léger la porte de l'hôtel de *Vittoria*, et je me disposais à monter rapidement l'escalier, lorsque je m'arrêtai tout à coup, frappé par une réflexion passablement humiliante. Je ne savais pas un mot de la langue de l'auteur de *Henri III* et de *Christine*, et, d'un autre côté, je connaissais parfaitement avec quel profond dédain les compatriotes de M. Dumas traitent les langues étrangères, sous prétexte que Napoléon a donné des leçons de français à tout le monde. Un moment je songeai au latin, et je me crus sauvé. Mais mon illusion n'eut pas une longue

durée ; car je réfléchis à la diversité des prononciations, et je me rappelai avec une effroyable lucidité qu'ayant eu l'honneur, quelques années auparavant, d'être présenté à sir Walter-Scott, j'avais eu tant de peine à comprendre son latin, que j'aurais presque mieux aimé qu'il m'eût parlé écossais. Il ne me restait que la pantomime, langue excessivement répandue, mais très-peu commode pour une conversation littéraire. Je dois avouer, à ma grande confusion, que, cette fois, je me trompai complétement sur la valeur philologique de messieurs les Français. M. Dumas me serra la main avec cette franche cordialité que tout le monde lui connaît, et me parla en italien tout le reste de la nuit. Nous causâmes musique, voyages, littérature; mon étonnement était au comble. M. Dumas appréciait avec une si profonde connaissance les beautés intimes de nos écrivains les plus éminents, que je ne tardai pas à m'apercevoir que l'illustre dramatique venait en conquérant nous enlever quelqu'un de nos chefs-d'œuvre, et qu'il préméditait son coup avec tant d'adresse que personne ne pourrait l'obliger à la restitution.

La traduction des lettres de *Jacopo Ortis* prouve que mes prévisions n'ont pas été trompées. M. Dumas a rivalisé dignement avec Foscolo; Ortis lui appartient de tout droit: c'est à la fois une conquête et un héritage.

La nature, qui se répète souvent dans le type des visages humains, produit aussi de temps à autre des âmes qui se ressemblent comme des sœurs; les intelligences jumelles se rapprochent, se devinent, se complètent mutuellement. Alors le poète qui est arrivé le dernier dans l'ordre des temps s'inspire de l'œuvre de son devancier : le même sang coule dans ses veines, les

mêmes passions gonflent son cœur : c'est la transformation de l'esprit, c'est le magnétisme du génie Dans ce cas, le traducteur ne reproduit pas. il crée une seconde fois. M. Dumas n'a eu qu'à tendre l'oreille ; une voix vibra dans son cœur. Lequel, des deux poètes, a écrit le premier? C'est une affaire de date. Quant à l'auteur français, pour voir s'il était dans les conditions favorables pour produire une œuvre éminente, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rapide, nous ne dirons pas sur l'original, mais sur le sujet qu'il a choisi.

La vie de Foscolo est connue plus que ses ouvrages : c'est un immense roman dont les *Lettres d'Ortis* sont à peine un épisode ; c'est une lugubre Odyssée dont lui seul, le jeune enthousiaste, aurait pu être à la fois l'Ulysse et l'Homère. Jeté par l'exil sur une terre étrangère, il a acquis la triste célébrité du malheur. Comme Jean-Jacques, comme Byron, comme tous les génies exceptionnels, il n'a fait que reproduire exactement ce qui se passait dans son cœur. Sans cette fièvre dévorante qui leur brûle les lèvres et déchire la poitrine, pourquoi ces infortunés sublimes consentiraient-ils à se révéler à la foule? Pour la gloire? ils la méprisent. Pour l'humanité? ils la détestent : leur muse, c'est la douleur ; leur chant, c'est un cri de l'âme.

Jamais homme n'a été plus de fois dans sa vie élevé sur l'autel ou jeté dans la poussière. Grec par naissance, Vénitien par adoption, appartenant ainsi aux deux plus nobles et malheureuses républiques, un jour il était proclamé le citoyen le plus courageux, le plus indépendant, le plus dévoué ; le lendemain, il était persécuté de ville en ville, regardé comme étranger dans son pays natal, traqué comme une bête fauve. Tantôt rayonnant sur une chaire, environné d'élèves frémis-

sants qui applaudissaient à sa fougueuse éloquence, à ses sublimes regrets, à ses sarcasmes envenimés; tantôt dans les enfoncements d'un parc, l'épée ou le pistolet à la main, obligé de rendre laids et risibles à jamais ceux qui avaient osé rire de sa laideur; tour à tour poète et soldat, offenseur et offensé, il se voyait accueilli avec l'affection la plus sincère, ou repoussé par le dédain le plus accablant. Souvent la bizarrerie du sort le réduisait à un tel degré de misère, qu'il mourait de froid et de faim. Puis tout à coup, et lorsqu'il pouvait s'y attendre le moins, des palais s'élevaient pour lui comme par la baguette d'une fée; des palais royalement magnifiques, avec des cours pavées de marbre et de porphyre, des parois tendues de satin et de velours, des groupes de statues qui représentaient les Grâces. Là, il passait en réalité des nuits d'orgies et d'amour, comme jamais n'en a rêvé l'imagination la plus effrénée, et le matin il se réveillait pauvre et nu sur la voie publique, tandis que ses créanciers lui jetaient un regard de mépris du haut de ses terrasses. Dans cette vie de combats, de désordre et de douleur, s'inspirant par caprice, travaillant par boutade sous l'empire de quelque sentiment profond ou de quelque ironie amère, Ugo Foscolo semait sur sa route ses tragédies, *Ajax* et *Bicciardo*, ses *Commentaires* sur les œuvres de Montecuculli, et la *Chevelure de Bérénice*, son hymne aux Grâces, sa traduction de Sterne, ses études sur Dante et Boccace, le poème sur les *Tombeaux* et les *Lettres d'Ortis*.

Ceux qui jugent les hommes et les choses légèrement et d'après les apparences n'ont pas craint d'affirmer que *Jacopo Ortis* n'était qu'une imitation de Werther; mais les critiques allemands ont démontré jusqu'à

l'évidence qu'il n'existe aucun rapport réel entre ces deux livres, fruits également dangereux et défendus, qui renferment sous leur écorce rude et empoisonnée un baume salutaire, miroirs désenchanteurs dans lesquels l'espèce humaine peut se contempler dans sa difformité hideuse, remèdes extrêmes et violents qui doivent opérer la guérison par effet contraire.

Et cependant, quel abîme entre Goëthe et Foscolo! Quelle ligne de démarcation profonde la destinée n'a-t-elle pas marquée entre le conseiller allemand, admiré par ses compatriotes, fêté par les princes, applaudi par les peuples, riche de gloire, d'honneurs et de fortune, et l'exilé italien, flétri, exaspéré, poussé à bout! Ortis et Werther sont l'expression de deux haines, l'une dorée, vague, instinctive, l'autre réfléchie, implacable, logique. En un mot, Werther doute, Ortis nie; Werther accuse, Ortis maudit; Werther rêve, Ortis souffre.

Pour bien comprendre le roman de Foscolo, et pour en tirer une conclusion sage et morale, il faudrait que l'ouvrage fût précédé par des mémoires sur la jeunesse de l'auteur, et voir par quels degrés cet enfant si candide et si pur s'est plongé dans le plus sombre désespoir; mais le mystère le plus profond a enveloppé jusqu'à présent les premières années de Foscolo, et tous les soupirs de cette âme jeune et ardente, si pleine d'espérance et de foi, sont restés ensevelis dans le cœur d'un camarade d'enfance auquel il avait confié ses rêves d'avenir. Foscolo, à vingt ans, était pauvre, mais heureux. Il partageait la chambre modeste et le repas frugal d'un jeune Vénitien qui est devenu un de nos premiers acteurs, et de la bouche duquel nous tenons ces détails. Le dénûment du pauvre Ugo était si complet, qu'on ne pouvait pas dire de ses chemises que

l'une attendait l'autre, car elle aurait attendu en vain. Lorsque son unique *compagne* réclamait les soins de la blanchisseuse, il se jetait dans son lit, et là il bénissait Dieu, la nature, la société; il improvisait des vers, il rêvait de gloire, de liberté et d'amour. Il s'était épris pour les chevaux d'une passion frénétique, qui le tourmenta jusqu'au dernier moment de sa vie, et il ne se sentit vraiment heureux que le jour où, ayant recueilli je ne sais quel héritage, il le céda entièrement pour posséder un cheval.

Peu à peu ses illusions disparurent. Sa patrie tomba dans l'avilissement et dans l'esclavage; il fut trahi par les femmes; aucun de ses rêves ne se réalisa. Inquiet, fiévreux, désespéré, il demandait au jeu sa fortune; il déchirait les pages de ses poèmes, donnait une valeur idéale à ces morceaux de papier, et en jetait une poignée sur une carte. Un seul espoir lui restait, comme le dernier rayon du soleil que le mourant cherche de ses yeux hagards; c'était la gloire littéraire à laquelle il avait tout sacrifié, et cette faible lueur d'espérance s'éteignit sous un coup de sifflet.

On donnait *Ajax* au théâtre de la Scala. Hélas! il ne savait pas, le pauvre Foscolo, que c'est là que les envieux se donnent rendez-vous pour attendre le poète dans l'ombre et lui enfoncer le poignard dans le cœur. C'est alors que l'on voit dans le parterre des têtes s'agiter; alors des rires étouffés, des accès de toux convulsive, des bâillements magnétiques se propagent dans la salle, comme le grondement sourd des vagues en tempête. Les ennemis de Foscolo furent fidèles à leur poste; ils saisirent au vol un mot italien qui, dans sa double signification, voulait dire *habitants de Salamine* ou *saucissons*, et les rires éclatèrent, et le

théâtre s'ébranla : la toile tomba au milieu des huées.

C'est la dernière goutte qui fait déborder le vase. L'âme de Foscolo, qui était passée par tant de tortures, succomba à cette dernière humiliation. Le poète apostasia. Il croyait à Dieu, mais il le renia pour ne pas l'accuser de tyrannie ; il croyait à l'enfer, mais, ne trouvant pas l'abîme assez terrible et assez profond, il s'en creusa un à sa manière : le néant ! On voit le malheureux brûler à petit feu toutes ses illusions et toutes ses croyances une à une. Pour se rendre compte de ce lent et affreux suicide de l'âme, on n'a qu'à jeter les yeux sur un sombre et magnifique tableau, pendant du jugement de Michel-Ange ; nous voulons parler des *Tombeaux* de Foscolo.

Suivons cet homme aux cheveux roux et flottants, aux yeux bleuâtres, aux sourcils épais, au front chargé de désespoir : suivons-le dans sa promenade solitaire au milieu des sépultures entr'ouvertes. Il se sentait à l'étroit sur la terre, il étouffait dans l'atmosphère des vivants ; sa vaste poitrine ne peut respirer que l'air des tombeaux. Là, comme il se sent à l'aise, comme il marche d'un pas ferme sur les dalles humides ; comme il rafraîchit son front brûlant à la brise sépulcrale ! Sur le seuil de la voûte souterraine, il renie la foi des révolutions, il pèse les crânes vides dans le creux de sa main, il sourit d'un rire de mécréant, et s'écrie d'un air hautain et glacial :

« A l'ombre des cyprès et dans les urnes arrosées de larmes, le sommeil de la mort est-il moins dur ? Lorsque le soleil aura cessé de féconder pour moi, au sein de la terre, la belle famille des herbes et des animaux ; lorsque les heures de l'avenir ne danseront plus devant moi, belles et souriantes, et que je n'écouterai plus le

vers de l'amitié et la douce harmonie qui le berce en cadence ; lorsque se taira dans mon cœur la voix virginale des muses et de l'amour, voix qui soutient ma vie errante, qu'aurai-je, hélas ! en échange de mes jours perdus? une pierre... une pierre qui séparera mes os des os sans nombre que la mort infatigable sème sur terre et sur mer. C'est donc bien vrai ! l'Espérance, elle aussi, cette déesse de la dernière heure, s'enfuit des sépulcres; l'oubli enveloppe de sa nuit profonde toutes les choses créées, et une force irrésistible les roule de mouvement en mouvement; et l'homme et ses tombeaux, et ses traits suprêmes, et les restes de la terre et du ciel, sont métamorphosés par le temps. »

Dans ces vers magnifiques, dont nous ne pouvons donner qu'un bien pâle reflet, le poète arrache de son âme, d'une main sacrilége, le plus grand sentiment de la raison humaine, l'immortalité. Tout à coup une voix plus douce se fait entendre du fond de son cœur dans cette affreuse agonie ; c'est peut-être un soupir de quelque amour oublié :

« L'homme ne vit-il pas même sous la terre, quand l'harmonie du jour sera muette pour lui, s'il peut réveiller de suaves regrets dans le cœur de ses bien-aimés ! Oh ! c'est une divine correspondance d'amour, c'est une divine faculté des humains, celle qui nous fait vivre avec le trépassé — et le trépassé vit avec nous. — Si la terre, qui le nourrissait dans son enfance, lui offrant un dernier asile dans son sein maternel, préserve ses reliques sacrées des insultes de l'orage et du pied profane de la populace; si une pierre garde son nom, et si un arbre ami console ses cendres de ses ombres bienfaisantes ! L'homme qui ne laisse derrière lui aucun héritage d'affections n'a pas de joie dans sa tombe; et

si, pendant sa vie obscure, il jette un regard au delà de ses obsèques, il voit errer son âme en peine au milieu des complaintes des temples funéraires, ou s'abriter sous les grandes ailes du pardon de Dieu; mais il lègue sa poussière aux orties d'une grève déserte, où ni femme aimante ne viendra prier, ni passager solitaire n'entendra le soupir que la nature nous envoie du fond du sépulcre. »

Enfin la colère flamboie dans ce cœur ulcéré; la parole de Foscolo tombe comme une malédiction sur la ville prostituée qui refuse une sépulture à Parini, le saint poète! Puis il élève sa pensée à des jours plus heureux, lorsque les tombeaux étaient les temples des pères et les autels des enfants, et se prosterne devant les monuments de Machiavel, de Galilée et de Michel-Ange:

« Moi, ajoute Foscolo d'une voix creuse, moi, lorsque je vis le tombeau de ce grand, qui, brisant le sceptre des rois, en arrache les lauriers, et montre aux peuples de quelles larmes et de quel sang il est sillonné; — et le cercueil de celui qui éleva à Rome un nouvel Olympe à la Divinité; — et de celui qui le premier vit tournoyer, sous le pavillon étbéré, plusieurs mondes éclairés par les rayons d'un soleil immobile, et déblaya les voies du firmament à l'Anglais qui devait y déployer ses ailes; — toi heureuse, m'écriai-je, ô Florence! Ton beau ciel est plein d'éclat et de vie; l'Apennin te verse de ses monts ses eaux fraîches et pures; la lune répand sa lumière limpide sur des collines bruyantes; de tes vallées s'élève un parfum de fleurs plus pur que l'encens. Toi heureuse, ô Florence! Tu écoutas la première le chant qui soulagea le courroux du proscrit gibelin; — tu donnas les parents et le doux idiome à ce

chaste enfant de Calliope, qui, couvrant d'un voile candide l'Amour, nu jadis en Grèce et à Rome, le remit au sein de la Vénus céleste. — Mais mille fois plus heureuse, parce que tu renfermes en un seul temple toutes les gloires italiennes, les seules peut-être, depuis que les Alpes, mal gardées, et la toute-puissance des vicissitudes humaines, nous ont ravi armées, richesses, autels, patrie, tout enfin... excepté les souvenirs. »

Dans la nuit sombre de toutes les passions rugissantes, au milieu de tous les écueils auxquels s'est brisée cette âme accablée par la douleur, on ne voit reluire qu'une étoile : l'amour de la patrie. C'est le sentiment qui domine dans les *Dernières Lettres d'Ortis*, car Foscolo a jeté dans ce livre de prédilection toutes ses sympathies, tous ses regrets, tout son désespoir.

Maintenant nous n'avons que peu de mots à ajouter sur la traduction de M. Dumas. Il n'y avait en France qu'un seul homme qui pût comprendre et traduire *Ortis* : c'était l'auteur d'*Antony*.

PIER-ANGELO-FIORENTINO.

Paris, 2 janvier 1839.

Digitized by Google

ESSAI

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'UGO FOSCOLO.

Pendant tout le dix-huitième siècle, l'action de la France sur l'Europe fut immense. Nos publicistes et nos poètes, avec leurs théories et leurs vers, se faisaient entendre partout, remuaient partout les idées, encourageaient les désirs d'indépendance, et semaient dans le monde, derrière eux, les germes de cette révolution dont, à leur insu peut-être, ils étaient devenus les apôtres. On applaudissait le poète, on écoutait le publiciste, et on tentait les hautes réformes qu'il proposait. Toutes les intelligences fermentaient, toutes les poitrines haletaient sous cet air lourd qui annonce la tempête. L'Italie surtout, unie à la France par une sorte de conformité de mœurs, l'Italie, ce pays d'esprits ardents, la tête tournée du côté des monts, recueillait avec avidité les bruits sourds qui lui arrivaient. Les rois eux-mêmes s'abandonnaient sans crainte à ce torrent audacieux, venu de France, et qui en peu d'années, roulant sans digues et sans

limites, devait secouer leurs trônes et les emporter dans ses flots.

Un gentilhomme de Naples, Filangieri, le marquis Beccaria, le jésuite Bettinelli, d'autres avec eux, à Milan, à Naples, en Toscane, traduisaient, commentaient, continuaient avec éloquence les écrits de Voltaire et de Montesquieu. Campanella seul résistait à l'entraînement général. Il en était de même en Espagne : d'Aranda, Florida Blanca et Campomanès suivaient. Mais arrêtons-nous à l'Italie. Au théâtre, on n'écoutait plus les drames vertueux de Métastase, le courtisan de Marie-Thérèse; dans les assemblées, on mettait en question si on n'abandonnerait pas la langue italienne pour adopter la langue française, et c'était le grave Denina qui en faisait la proposition. Il fallait une poésie rude et éclatante avec de brusques allures de plébéienne et qui sût flatter toutes les passions du moment. L'enthousiasme était au comble. La littérature brisait les mille liens timides dans lesquels elle avait été enchaînée jusqu'alors, elle secouait le joug suranné de la vieille académie de la *Crusca*.

Soudain un poète sortit de la foule, c'était Alfieri. Il y avait dans le cœur de cet homme toute la vigueur et toute la verve nécessaires pour bien jouer le rôle qu'il s'imposait. Dans ce réveil éclatant de la littérature et des sciences, dans cet examen en plein soleil de toutes les questions sociales les plus dangereuses à soulever, le vertige gagnait tous les esprits. On allait sans bien voir le but vers lequel on

tendait. On marchait cependant. Le dix-huitième siècle était devenu tout à coup gros de tempêtes. De longs et livides éclairs s'échappaient des quatre coins du ciel. On pouvait facilement prévoir qu'avant que le siécle fût clos un orage terrible éclaterait. L'heure fut devancée; l'orage éclata onze ans avant la fin.

La terreur alors fut générale : on voulut s'opposer à ce débordement qui menaçait de tout confondre; mais ce fut en vain. Les obstacles amoncelés à la hâte croulèrent bientôt, et les armées françaises sillonnèrent l'Europe. Ainsi commença cette éternelle série de batailles et de victoires qui, après avoir été celles d'un peuple, furent pendant quinze ans ajoutées et comme soudées les unes aux autres, pour élever une colonne de gloire à un homme. Cet homme, jeune, maigre et pâle, venait d'entrer avec ses soldats en Italie. Il gagna successivement les victoires de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi et de Lodi; il conquit la Lombardie et toute la ligne de l'Adige; il soumit Gênes, Modène, Naples et Rome, triompha encore à Castiglione, à Roveredo et à Bassano, fit capituler Mantoue, traversa le pont d'Arcole, et, partout vainqueur, fonda la république cisalpine. L'Italie s'émut et entoura d'acclamations le jeune capitaine, à l'œil d'aigle, qui tenait ses destinées. Elle se prit à applaudir de toutes ses forces, enivrée de cette liberté qu'on venait de lui apporter. Elle s'enorgueillissait d'être liée par une communauté nouvelle d'intérêts

à sa redoutable voisine. La France en effet était dans toute sa puissance; depuis Gênes jusqu'à la mer du Nord, elle avait créé des états semblables à elle et gouvernés comme elle. Cependant, au traité de Campo-Formio, l'Italie s'alarma en voyant Venise livrée à l'Autriche. Le traité à peine conclu, le vainqueur était parti; il s'en allait en Égypte jusqu'à ce qu'on le rappelât; sublime patience de l'homme de génie qui sait son heure, et qui attend! Une réaction commençait déjà à s'opérer en Italie. Les esprits les plus entreprenants doutaient de l'avenir et de la sincérité de ces formes républicaines imposées, manteau éclatant qui cachait un cadavre; leurs illusions s'en allaient une à une. Alfieri, échappé des tribunaux de Paris, était aussi fervent dans sa haine qu'il l'avait été dans son amour. Il niait son enthousiasme passé, et renfermé, mélancolique et sombre, avec la femme du dernier des Stuarts, il avait senti s'éteindre peu à peu l'ardeur indomptable de ses jeunes désirs. Monti, le poète passionné, caressait tous les partis avec sa verve facile et entraînante. La poésie se perdait au milieu du tumulte du forum. Manzoni et Pellico, enfants encore, écoutaient et remplissaient leur âme d'images éblouissantes : voix mystérieuse qui chantait déjà dans leur cœur et qui, vingt-cinq ans plus tard, éclatait chez le premier par l'ode du *Cinq mai*.

Mais dans cette foule émerveillée, craintive et désillusionnée en partie, se cachait un poète qui venait d'avoir vingt-trois ans au commencement du

siècle ; un poète aussi impétueux que le vieux Alfieri, aussi éloquent que Monti, rêveur comme Goëthe le conseiller allemand ; cœur tendre et facilement ému, où toutes les passions luttaient comme dans un champ clos, et qui, après s'être laissé prendre à toutes les croyances, devait finir par le scepticisme. C'était Foscolo.

Esquissons rapidement l'histoire de cette vie agitée, romanesque, pleine de péripéties inattendues, commencée dans la misère, passant par tout l'éclat du luxe et finissant dans l'exil. Vie singulière et bouleversée, couronnée par le malheur et par la gloire.

Ugo Foscolo, à dix-neuf ans, habitait à Venise une maison ruinée, donnant sur un canal obscur, dans un coin retiré de la ville. C'était un pauvre jeune homme, à l'imagination toute méridionale, qui était né à l'île de Zante. Son front avait bruni sous le soleil de l'Orient, sur cette terre grecque dont les parfums et les chants avaient excité de bonne heure sa vive intelligence. Son père était chirurgien et attaché à la marine de la république de Venise ; il était mort jeune, et Foscolo était resté avec sa mère, une Grecque, comme la mère d'André Chénier. Cette femme, qui sentait que la poésie débordait de l'âme de son fils, l'envoya étudier à Padoue, sous le célèbre Cesarotti, et reçut, quelque temps après, un recueil de vers signé du nom de son fils.

Foscolo revint à Venise. On voyait souvent alors,

le long des canaux de la ville, deux jeunes gens si semblables de visage qu'on les eût pris pour deux frères. Tous deux étaient pauvres. Le soir, ils montaient sur une gondole, allant en silence du Lido à la place Saint-Marc, ou au grand Canal, et abordaient d'ordinaire à l'un des théâtres de Venise. L'un d'eux s'affublait d'un mauvais costume, montait sur les planches, et récitait les vers de Pepoli ou de Giovanni Pindemonte; l'autre, caché dans un coin du parterre, s'enivrait de cette suave harmonie de la poésie italienne. L'un était l'acteur Blanes, l'autre, on l'a nommé déjà, était Ugo Foscolo. Un soir, le poète, en rentrant dans sa chambre, se mit à écrire la tragédie de *Thyeste*, dans ce style rude et sévère qui avait valu tant d'applaudissements à Alfieri; peu de jours après, son ami la portait aux acteurs, et le rideau du théâtre de Sant'Angelo se levait sur la première œuvre de l'auteur de *Jacopo Ortis*. Au milieu des battements de mains qui accueillirent sa pièce, Foscolo comprit qu'il n'était pas destiné à obtenir de grands succès au théâtre. Bien qu'il ait écrit plus tard *Ajax* et *Ricciarda*, il ne se dissimula pas cependant que l'art difficile des combinaisons dramatiques, que cette science lente à approfondir qui consiste à construire solidement une intrigue, que ce don d'émouvoir la foule lentement et avec mesure, ne pourrait jamais appartenir à sa nature impétueuse et pleine de hardiesses imprévues. D'ailleurs, pour Ugo Foscolo, le théâtre n'était pas une tribune convenable; pour user de ce moyen,

si puissant quelquefois, il fallait faire suivre à sa pensée trop de détours. Il dut en chercher un autre.

A cette époque de bouleversements, où chaque famille était frappée dans ses espérances ou dans sa vie, où chaque homme avait sa blessure secrète, ce n'était pas un esprit prompt comme celui-là qui pouvait se taire long-temps sur les systèmes de réorganisation politique et sociale qu'on essayait à sa patrie. Lui aussi, il se sentait le droit d'élever la voix, de se plaindre, de demander, d'accuser même s'il le fallait. L'inquisition vénitienne, cette ombre d'un pouvoir qui avait eu tant de force, s'effraya des paroles du jeune homme, et voulut le faire conduire dans ses prisons. C'était le jour où on représentait *Thyeste* pour la première fois; la mère était assise auprès du fils, et venait de s'évanouir au bruit des applaudissements qui accueillaient l'œuvre du jeune poète; on s'empressait déjà autour d'elle, on allait l'emporter hors du théâtre. Un ami inconnu, se penchant aussitôt à son oreille, l'avertit que son fils devait être arrêté, que l'ordre en était déjà donné. On vit alors cette femme, à demi évanouie, se redresser à l'annonce du danger; avec tout le courage d'une femme de Sparte des anciens jours, et jetant sur le jeune homme un regard où brillait toute l'ardeur de son sang de Grecque, elle prit ses deux mains dans les siennes, et lui fit jurer tout haut de mourir ferme, si le sort le voulait ainsi, mais de ne pas trahir ses complices. Le drame, on le voit,

était descendu du théâtre dans la salle. En temps de révolution, le courage est chose commune; les femmes elles mêmes sont de la taille des héros. La menace resta sans effets : Venise quelques jours après tombait au pouvoir du fondateur de la république Cisalpine, et le traité de Campo-Formio la donnait à ses voisins du nord. Foscolo s'enfuit la haine dans le cœur, rêvant douloureusement aux destinées de sa patrie, que dans les luttes des royaumes on se partageait comme une proie. Il était parti d'abord pour la Toscane, il revint ensuite à Milan, tout entier à ses projets, à son ambition politique qui, en même temps que la gloire littéraire, le tourmentait et le poussait vers l'avenir.

A Milan, Foscolo était sauvage et triste. Quand on soutenait devant lui une opinion contraire à celle qu'il croyait seule vraie, ou il gardait un obstiné silence, ou il éclatait en cris et entrait dans de véritables accès de colère. Cette nature fière et indomptable ne pouvait supporter la contradiction. Après ces sorties fougueuses il se taisait, souriait timidement, s'excusait et reprenait son visage mélancolique et chagrin. Le volcan était fermé. La rêverie s'emparait de nouveau de son cœur. Il aimait peu la société des hommes; on ne lui connaissait guère qu'un ami. Il passait de longues heures à voir jouer des enfants, et se plaisait à causer avec eux; si un vieillard survenait, il se sauvait aussitôt. Il semblait que, sentant sa foi aux choses de ce monde l'abandonner peu à peu, il cherchât à la raffermir

auprès des jeunes cœurs pleins d'illusions, et évitât le contact de ceux qui ont laissé déjà aux broussailles de la vie, comme une laine éblouissante, leurs plus belles espérances. On racontait sur lui mille extravagances, des colères sans sujet, des mélancolies profondes, des accès de gaieté inouïs. Il y avait de l'éloquence dans son regard, de la franchise sur son visage. Il semblait craindre autant de tromper quelqu'un que d'être dupe. Il était d'une complexion faible; ses cheveux étaient blonds et presque roux; ses yeux creux et petits, mais vifs et pleins de feu. Son front était haut. Il était agile de corps et infatigable à la marche; la plus légère souffrance l'irritait *. Dans cette âme si impressionnable, les passions de l'époque produisirent d'immenses ravages, et l'on ne s'étonnera pas que, dans un moment de douleur, il en soit arrivé à proclamer le néant et à chanter le désespoir. La misère et la proscription se disputent sa jeunesse, sa patrie est écrasée, son frère se tue. Cette image sanglante fut toujours présente à son esprit; il tenta de la chasser sans y réussir, et il la reproduisit malgré lui dans son roman d'*Ortis*.

Donc, dans ses premières années, dans ces années qui décident le plus souvent de toute la vie, point de bonheur pour lui, point d'enfance insoucieuse, mais des images funèbres et des souffrances réelles. Aussi, ne le verrez-vous pas rechercher les

* *Ragguagli intorno Ugo Foscolo*. Lugano, 1829.

vertus douces. Poussé par l'ambition et le besoin de la renommée, il se jette, au risque de la vie, au péril de sa propre réputation, dans la terrible révolution qui fume sous ses pieds. Ugo Foscolo, c'est l'enfant du siècle, sceptique, le cœur pleins de désirs dont la réalisation recule à mesure qu'il avance, que toutes les gloires tentent et qui s'y précipite en insensé. A quoi s'attacherait-il de préférence, lorsque tout croule autour de lui? Que croire encore? Croire à Dieu? — Mais les philosophes, auteurs aveugles, pour la plupart, de cette révolution qui a retenti si fort dans son âme, les philosophes l'ont nié. Croire aux grands hommes? Mais presque tous ces grands hommes, qu'il voyait hier portés par le flot et qu'il saluait de la main, il n'a trouvé en eux aujourd'hui que de pauvres matelots bien ignorants, bien faibles; il s'est aperçu que la marée montante faisait seule toute leur force, qu'elle seule les grandissait. Ses œuvres aussi, soyez-en sûrs, se ressentiront de ce spectacle agité qu'il a sous les yeux. Elles porteront toujours deux sombres effigies, celles du doute et du malheur. Poète comme Dante, persécuté comme lui, ce n'est pas à la religion qu'il demandera son poème; venu au monde quand la société a atteint son âge de virilité, il ne lui est pas permis de recourir aux naïves et consolantes croyances de ses pères. Il ne doutera même plus, comme les ironiques *agitateurs* du seizième siècle; il ne doutera plus, il niera. Chacune des contrariétés qu'il rencontrera sur sa route sera pour lui une cuisante

douleur, car il est un de ces grands maladroits qui se heurtent les coudes à tous les angles de la société.

Cependant le siècle se terminait, ce siècle qui s'était majestueusement ouvert en France par les fêtes de Versailles, présidées par le grand roi. Foscolo, qui avait besoin d'agir et que la solitude aurait peut-être poussé au suicide comme son frère, Foscolo se jeta dans tous les hasards de la guerre. L'uniforme en ce temps-là avait de magnifiques séductions. La guerre était une belle courtisane qui vous tuait si elle vous trouvait trop faible pour résister à la fatigue, mais qui récompensait avec largesse ceux qu'elle acceptait. D'un sous-lieutenant d'artillerie elle avait fait en quelques années et après trente victoires le général de l'armée d'Égypte; elle s'apprêtait à en faire un consul et, un peu plus tard, un empereur. Foscolo, moins favorisé, fut seulement nommé officier. Il s'enferma avec Masséna dans Gênes, et subit avec gaieté et courage la détresse du siége et les horreurs de la famine. Le siége fut long, et pendant tout ce temps la fermeté du nouvel officier ne se démentit pas. Il avait même retrouvé au milieu des distractions guerrières son amour pour la poésie, que la politique avait fait taire pendant quelques mois. C'est à Gênes, c'est en se promenant le long des gigantesques palais des Balbi et des Pallavicini, sur cette place *delle fontane amorose* que de riantes fresques décorent, qu'il écrivit un jour son ode charmante à *Luigia Pallavicini*. Mais Gênes avait capitulé; Foscolo

était libre. L'oisiveté si dangereuse pour un esprit comme le sien, l'oisiveté le reprit. Plus d'odes gracieuses et de liaisons spirituelles. De retour à Milan, au milieu de l'enivrement que répandait dans la ville la nouvelle de la défaite de Mélas à Marengo, il ressentit un de ces amours violents et désespérés qui brisent l'avenir d'un homme. Ce fut comme un de ces incendies des Alpes qui s'allument tout à coup et dévorent en une nuit plusieurs lieues de forêts, ne laissant le lendemain à la place des frais ombrages que des monceaux de cendres. Mais secouez la cendre du pied, et pendant bien long-temps vous verrez le feu se ranimer et jeter vers le ciel de vives étincelles. Ainsi, lorsque cet amour malheureux, partagé peut-être, mais non assouvi, s'il faut en croire ses biographes, eut été enfermé dans un repli de son cœur, Ugo Foscolo, après plusieurs années, n'eut qu'à souffler comme un magicien puissant sur ces souvenirs pour les retrouver tout entiers. Les souvenirs se ranimèrent, les personnages qui avaient joué un rôle dans le drame se levèrent à sa voix. Lorsqu'il les eut ainsi évoqués les uns et les autres autour de lui, le poète écrivit les *dernières Lettres de Jacopo Ortis*. Les lettres d'Ortis éclatèrent comme un long cri de douleur. Ce livre était la poétique expression de bien des souffrances inconnues. On était au plus fort des réjouissances qui célébraient l'avénement au consulat d'un Italien, du vainqueur d'Arcole, du pâle jeune homme du Caire.

C'est à cette même époque, pendant son séjour à

Milan, qu'il faut placer quelques autres liaisons éphémères, passions d'un instant que l'instant d'après chasse pour toujours. L'une de ces passions fragiles du jeune poète eut pour objet la fille de cette marquise dont Sterne, le spirituel railleur, a parlé dans son *Voyage sentimental*. Est-ce en souvenir de cet amour passager que, plus tard, Foscolo traduisit une partie du livre original de Sterne? Étrange caprice! jamais jusqu'ici on n'a trouvé, j'imagine, un aussi doux motif à une traduction, c'est-à dire au plus maussade des travaux littéraires. Plusieurs duels vinrent assombrir ces heureux loisirs ; Foscolo se battit d'abord avec un ancien ami qui avait ri de sa laideur, et il le blessa mortellement; une autre fois, ce fut avec un général français qui s'était déclaré son rival. Jusqu'en 1808, époque à laquelle il fut nommé, pour un temps bien court, professeur à l'Université de Pavie, sa vie fut traversée par bien des douleurs de toute sorte. Il cherchait à s'étourdir et à oublier le passé. Des duels et des festins, des nuits d'amour et des journées d'angoisses se succèdent sans relâche. Et cependant, livré à une activité fébrile et dévorante qui eût épuisé le corps et l'âme de tant d'autres, Foscolo, comme poète, n'était pas oisif, car c'est alors qu'il écrivit à Bonaparte un long et éloquent discours à l'occasion du congrès de Lyon.

A Milan, on l'avait chargé de remercier le nouveau président de la république italienne. Ceux qui commandaient avaient jeté les yeux sur lui, parce

qu'ils savaient, comme toute l'Italie, remuée par les lettres d'Ortis, ce qu'il y avait dans sa tête et dans son cœur de verve et d'éloquence. Ils s'étaient trompés pourtant en un point. Ils avaient cru que le poète-orateur se bornerait à encenser Napoléon et qu'il se garderait bien de lui rappeler son devoir; mais le langage de Foscolo fut plus digne qu'ils ne le voulaient. Monti, le poète harmonieux, l'auteur applaudi, à juste titre d'ailleurs, de *Galeotto Manfredo*, se serait mieux acquitté de cette triste tâche. Le discours fut écrit, mais les chefs de la république eurent peur, et le rendirent à Foscolo qui ne le prononça pas. On n'ignorait pas que le futur empereur supportait avec peine qu'on voulût lui marquer sa route. On s'accoutumait déjà à s'agenouiller devant lui. Foscolo resta debout.

Le discours à Bonaparte est écrit dans un style mâle et nerveux qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans la littérature italienne. « Pour te louer, je ne dirai que la vérité, » c'est ainsi qu'il commence; puis il continue en rappelant le courage des Italiens dans les dernières guerres : « Que personne n'insulte aux malheurs de l'Italie depuis plusieurs siècles, et ne se croie le droit de nous dire dégénérés de nos aïeux, incapables de redevenir un peuple libre et guerrier. Oh! levez-vous, Italiens, tombés dans les batailles, etc. » Et plus loin, en parlant de la corruption et de l'achat honteux des emplois publics, cette plaie des nouveaux gouvernements : « La multitude affamée vend sa liberté pour sa vie, et quel-

ques hommes riches achètent la patrie, lorsque tout peut être acheté par l'or. »

Tout en écrivant les quelques œuvres que nous venons de citer, Foscolo continuait cette vie bruyante, éclatante et misérable qu'il ne devait plus quitter. Cet autre Ortis, pour ne pas en finir avec l'existence, avait besoin d'éprouver toutes les douleurs et toutes les jouissances, d'abuser des émotions que donnent l'or, la gloire, le jeu et l'amour, de se plonger dans le luxe effréné et de retomber dans une pauvreté studieuse. Cet homme que vous avez rencontré hier dans un palais splendide, présidant une table couverte de mets recherchés et entouré de joyeux convives, c'est le poète Foscolo; cet homme que vous venez de rencontrer ce matin dans un faubourg de la ville, triste, honteux, montant silencieusement au dernier étage d'une froide maison, c'est encore le poète Foscolo. Ce riche de la veille, ce pauvre du lendemain portent le même nom. Demain, le pauvre d'aujourd'hui redeviendra le riche des jours précédents.

Alternatives effrayantes, par lesquelles il passa sans s'étonner, sans regarder jamais vers l'avenir!

Plusieurs années s'étaient écoulées; les événements avaient marché; l'ébranlement causé par la révolution et la conquête avait cessé peu à peu. Les peuples s'étaient soumis à la puissance française; un seul lui tenait tête, l'Angleterre. Entre ces deux rivales de plusieurs siècles, rivales implacables que rien ne pouvait apaiser, il s'agissait de décider du sort

de l'Europe. Napoléon, qui avait toujours trouvé l'Angleterre opposée à ses desseins, qui prévoyait peut-être, au milieu de tout l'éclat de ses victoires, le sort qu'elle lui réservait dans ses revers, qui distinguait enfin Hudson-Lowe caché derrière M. Pitt, Napoléon avait résolu d'en agir avec elle comme avec l'Autriche. Il voulait mettre le pied sur cette île, et l'abîmer dans la mer. Dieu en décida autrement. Le génie patient de l'Angleterre devait briser l'impatiente ardeur de Napoléon. Celui-ci avait déjà établi son camp à Boulogne et appelé son armée près de lui, lorsque Foscolo arriva avec la division d'Italie. Le voilà encore une fois qui oublie dans le tumulte des armes son inquiète mélancolie. Il écrivit, au bruit des camps, sa traduction de Sterne, et commença ses études sur la littérature anglaise; se livrant à ce nouveau travail avec l'acharnement qu'Alfieri, déjà vieux, avait montré pour apprendre la langue grecque.

L'expédition avait manqué; les éléments s'étaient mis de la partie. Il fallut y renoncer. L'Angleterre devait l'emporter. La souveraine de la mer avait été défendue par les flots. Foscolo revint en Italie et se fixa pour quelque temps à Brescia. Il y publia, encore sous l'impression du grand spectacle auquel il venait d'assister, une édition complète des œuvres de Montecuculli, précédées d'un fort judicieux travail sur les livres de guerre. Il composa encore le fameux poème des *Tombeaux* (*I Sepolcri*), œuvre pleine de hardiesse, qui aujourd'hui même fait tres-

saillir bien des cœurs en Italie. Ce poème fut écrit à propos d'une loi qui éloignait les cimetières des villes et chassait l'éloquent Parini de sa tombe. Foscolo regardait Parini comme son père et aimait à parler avec lui de l'avenir. Le poème des *Tombeaux* à peine achevé, Foscolo se mit à traduire l'*Iliade*. C'était une tâche dont il pouvait s'acquitter avec bonheur, le grec était, on le sait, sa langue maternelle; puis les souvenirs de l'île de Zante et de la brune Grecque, sa mère, étaient toujours fortement gravés dans son esprit. La chaire occupée par Monti, à l'Université de Pavie, devint vacante; Foscolo, nous l'avons déjà dit plus haut, fut nommé pour l'occuper. Ce fut presque un événement. Chacun voulait entendre la parole de cet homme qu'un si profond mystère enveloppait, qui, avec quelques lettres rassemblées sans beaucoup d'ordre, avait fait verser tant de larmes, de cet homme qu'on identifiait à son poétique héros et dont on avait si souvent prononcé le nom. On accourut, on l'entoura. La jeunesse enthousiaste s'empressa pour l'écouter; elle avait presque oublié la douce voix de Monti. Un excellent travail sur la littérature (*De l'origine e dell'ufficio della letteratura*) ouvrit le cours *.

Ce devait être le sort d'Ugo Foscolo de ne jamais savoir où reposer sa tête, et de sortir d'une position

* On a réuni, en 1829, à Lugano, sous ce titre : *Alcuni scritti e dettati inediti*, les cours de Foscolo à l'Université de Pavie, qui eurent tant de retentissement.

calme et heureuse pour se jeter de nouveau dans les luttes publiques. Le gouvernement s'était effrayé de quelques paroles hardies, de l'empressement surtout que les jeunes gens montraient à l'écouter; en un mot, de la popularité du professeur. La chaire de l'Université de Pavie lui fut enlevée. Foscolo, presque joyeux d'être déchargé de cette lourde tâche, alla s'enfermer aux bords du lac de Côme, dans la villa Pliniana, l'ancienne demeure du comte Anguissola, l'un de ceux qui assassinèrent, à Plaisance, le duc Farnèse. Là, dans le silence, et goûtant ce bonheur que la solitude fait éprouver, même aux hommes d'action, pendant que le printemps jetait autour de lui toutes ses fleurs, tous ses parfums et tous ses sourires, le poète oublia les fatigues passées et put se reposer dans l'assurance que son nom lui survivrait. Quelles bonnes journées! Comme J.-J. Rousseau, cet autre rêveur toujours inquiet, se serait senti à l'aise dans une aussi calme retraite! Cette petite maison sur une pente douce; ce grand lac aux belles eaux que le brouillard enveloppe le matin d'une gaze transparente, et qui la nuit est couvert de sillons d'argent; ces montagnes bleuâtres où se jouent de molles vapeurs, et qui descendent dans le lac; ces petites villes échelonnées sur le bord, Torno et Moltrasio, en face le mont Bisbino et le riche palais Passalaqua, puis la villa Muggiasca, bâtie sur une pointe de terre, enfin Belloggio, dont les maisons sont dorées par le soleil; comme tout cela semble bien fait pour apaiser l'âme et enchanter

l'esprit! paysages charmants, climat heureux où il est si facile de vivre!

Foscolo fut bientôt las de cette existence paisible et sans émotions; bientôt il retourna à Milan. Il avait besoin, après un silence de plusieurs mois, de ressentir encore quelques accès de cette fièvre qu'éprouvent les capitaines la veille d'une bataille et les poètes dramatiques le soir d'une première représentation.

Ce n'était plus ce jeune homme inconnu et qui, sans autre appui que sa vive poésie, écrivait une tragédie dans un pauvre casin de Venise. Foscolo était connu de toute l'Italie. Ses bizarreries, son caractère morose, ses violentes colères, sa misanthropie et ses succès auprès de la jeunesse lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Ses amis, il est vrai, étaient en nombre aussi; mais l'amitié est faible et timide; la haine a la voix plus forte, la haine triompha. Le parterre de *la Scala* n'était pas non plus le parterre de *Sant'Angelo*, *Ajax* ne pouvait avoir le sort de *Thyeste*. Et puis, comme cela a toujours lieu en pareil cas, car toutes les armes sont bonnes à la haine pour arriver à son but, on voulut trouver dans le drame des allusions politiques; on chercha à éveiller les soupçons du gouvernement, on demanda presque l'exil de Foscolo. L'exil! c'était payer bien cher son droit de faire représenter une pièce. Hélas! un peu plus tôt, un peu plus tard, l'exil ne devait pas lui manquer! *Agamemnon*, disait-on, c'est Bonaparte; *Ajax*, c'est Moreau; et *Calchas*, la chose est claire,

Calchas, c'est Pie VII. Foscolo, qui n'y avait pas songé, se trouva atteint et convaincu d'avoir écrit une mordante satire. Quels regards clairvoyants, quels esprits pénétrants que ceux de l'envie et de la haine !

Persécuté pour la *satire* d'Ajax, Foscolo se vit contraint de sortir de Milan, et se réfugia en Toscane. Dans son exil il eut, pour lui rendre quelque courage, l'amitié de Niccolini, comme il avait eu celle de Parini quelques années auparavant. A Florence, au milieu des trésors des arts, Foscolo écrivit son hymne aux Grâces (*Inni alle Grazie*), poésie facile, remplie de délicates images, et qui rappelait, par sa forme et ses comparaisons antiques, que l'auteur avait vécu long-temps avec le chef-d'œuvre d'Homère. Il dédia l'hymne aux Grâces à Canova. Deux mots seulement de sa traduction de la *Chevelure de Bérénice ;* c'est un travail aride, les pages sont hérissées de notes. On pourrait répéter, à propos de ces notes de Foscolo, le mot spirituel de l'Américain Washington Irving, qui compare les écrits des commentateurs « à un brouillard qui monte du bas de chaque page et obscurcit souvent le texte. » (*Mists of obscurity from their notes at the bottom of each page.*)

Mais rentrons encore une fois dans l'histoire politique du siècle, haletons avec le poète à la poursuite des événements, contemplons comme lui cet incendie qui s'éteint et se rallume sans cesse à la voix d'un seul homme. Depuis 1812, Foscolo était revenu à

Milan. Cependant un grand événement se préparait et s'annonçait déjà. L'empire touchait à son déclin, il jetait cette vive et dernière lueur d'une torche qui va s'éteindre. Sous cette immense ruine de l'empire, que deviendrait le royaume d'Italie? Comment se le partagerait-on? Quel roi nouveau lui donnerait-on pour maître? A quelles lois nouvelles faudrait-il obéir? Malheureuse, mais ordinaire destinée de ces états fondés par la conquête, et qu'une autre conquête abat sans laisser d'eux aucune trace. Des députés du royaume d'Italie furent nommés pour se rendre auprès des puissances alliées, et ce fut Foscolo qu'on chargea de rédiger la protestation. Elle demeura sans réponse. Aux demandes formulées par le poète au nom du pays, on répondit avec sévérité, mais, disons-le, avec raison : « Pour fonder et défendre un état libre, il faut du fer et non des paroles. » Cruel et cependant juste anathème prononcé sur les vaincus! C'était une variante du *Væ victis* de Brennus. L'héritage italien de Napoléon appartenait désormais à l'empereur d'Autriche.

Foscolo quitta l'Italie. Il partit de Milan, traversa les frontières et gagna la Suisse. Arrivé à Zurich, il fit imprimer un écrit satirique portant ce titre : *Didymi clerici Hypercalypseos*. Bientôt, comme tout espoir de rentrer en Italie lui manquait, comme il ne pouvait espérer d'y rentrer jamais libre de toute entrave au droit qu'il croyait avoir de dire tout haut sa pensée, il abandonna la Suisse pour l'Angleterre. L'exil de quelques jours se changeait en un

exil éternel. C'était la fin nécessaire, logique et presque prévue, d'une vie moins aventureuse peut-être, mais plus remplie d'immenses désirs, de succès et de chutes, que celles de Jordano Bruno et de Campanella.

Avant de toucher aux douleurs du proscrit, maintenant que nous avons traversé la première partie de sa vie, parcourons rapidement ses œuvres ; nous y retrouverons toutes ses passions et toutes ses souffrances. L'homme est tout entier dans le livre. Nous le suivrons après en son exil. Dans ses dernières années, cet esprit infatigable ne demandait plus qu'un peu de gloire et surtout le repos de la tombe. Il mourut avec ce triste vers sur les lèvres :

Morte, tu mi darai fama e riposo.

Au commencement de notre siècle, trois poètes représentèrent merveilleusement leur époque : Chateaubriand en France, Goëthe en Allemagne, Byron en Angleterre. René, Werther et Manfred furent les trois tableaux dans lesquels ces illustres peintres retracèrent les souffrances de la génération malade et rêveuse sortie comme eux de la révolution. Un sombre abattement, de vagues tristesses commençaient à envahir les âmes. On s'avouait vaincu avant le combat, on reculait devant l'ennemi, on appelait la mort. Cet état de la société d'alors se retrouve dans les trois œuvres qu'on vient de citer. Qu'on nous permette de placer à côté le livre de Foscolo.

Les lettres d'Ortis, nous l'avons déjà dit, eurent un prodigieux succès. Les journaux, les critiques

célèbres en parlèrent ; chacun voulut dire son mot. Le *Giornale di Padova* en 1803, le *Giornale italico di Londra*, *Edinburgh Review*, tous les recueils littéraires s'en occupèrent. C'est qu'en effet, dans le livre de Foscolo, chaque page frappe violemment l'imagination et laisse dans l'âme des impressions ineffaçables. Cette histoire douloureuse, qui commence au 11 octobre 1797, et finit au 23 mars, un an et demi après, cette histoire est écrite avec une inconcevable énergie. Il y a là, ensuite, de ces trésors qui enrichissent une langue.

« Je crois devoir louer le style, l'habile invention des tableaux, l'inimitable accent de vérité qu'on y trouve, » disait l'abbé Bettinelli dans une lettre aujourd'hui entre les mains de Camille Ugoni, le biographe d'un autre proscrit, de Giuseppe Pecchio. En 1802, Cesarotti écrivait : — « Je lis sans interruption les lettres d'Ortis ; j'ai besoin de respirer souvent pour ne pas demeurer accablé par la masse d'idées et de fantômes qui assiègent continuellement mon cœur et mon esprit. Je ne dirai que deux mots de ce livre : C'est un livre écrit par un homme de génie dans un moment de fièvre, d'une sublimité homicide et d'une beauté malsaine. Cette œuvre, je le vois bien, est sortie du cœur de celui qui l'a composée ; et cela m'attriste, car je crains bien qu'il n'y ait en lui un cancer incurable *. »

* Lettres de Cesarotti, datées de Padoue, l'une du 11 décembre 1802, l'autre du 7 mai 1803.

La critique, comme on le voit, n'avait que des éloges pour l'auteur. Le poète, en effet, prend tous les tons; il a des ailes, il s'élance dans le ciel et y poursuit ses mélancoliques rêveries; puis, avec un sarcasme et une imprécation contre la société, il redescend sur la terre et nous conduit au penchant des collines. Sa pensée indignée retentit quelquefois comme un bronze frappé du marteau, et, l'instant d'après, se met à chanter avec une douceur infinie. Tous les faits de cette histoire sont vrais, on le sent. Ces conversations avec Parini ont dû avoir lieu; cette séduisante femme de Padoue a existé, cela est de la dernière évidence; et cette femme encore, nouvellement mariée, qui apprend avec tant d'indifférence la mort de son premier et plus cher amant, qui de nous ne l'a rencontrée? Concluons donc que le livre de Foscolo est, comme Werther et René, « un de ces romans que tout le monde a faits et qu'un homme de génie a écrits, » pour nous servir de la spirituelle et très-juste expression de M. Villemain.

Il y a plus : non-seulement tous ces types existent et se rencontrent chaque jour; mais encore en Italie, quand parut *Ortis*, on en avait la clef; on savait les noms des personnages, il n'y avait pas à s'y tromper. Ortis c'était Foscolo; son ami Lorenzo, c'était le poète dramatique Niccolini dont la vieille mère était morte de joie au théâtre à la première représentation de l'une des tragédies de son fils.

Ouvrons donc le livre, ce livre dangereux dont le héros, le cœur rongé par la passion, descend pas à pas dans le gouffre horrible du suicide; ouvrons ce recueil de lettres adressées à un ami, et qui réunies forment un si sombre poème. Quels simples épisodes et quel intérêt pourtant! La première lettre est du 11 octobre; elle est adressée à Lorenzo. Ortis a quitté Venise; les persécutions d'un pouvoir ombrageux l'ont contraint à s'éloigner pour un temps. Il a traversé Padoue, et il est venu s'abriter dans une humble maison aux pieds des collines Euganéennes, tout près d'Arqua, qui enferme la tombe de Pétrarque. Seul dans son exil, il pense à Venise, à l'Italie désolée et trop faible pour se créer une puissante nationalité. — « Sais-tu, cher Lorenzo, dit-il déjà, sais-tu qu'en t'écrivant je pleure comme un enfant! »

Ainsi, ce n'est pas l'amour pour une femme qui a fait la première blessure au cœur d'Ortis, c'est l'amour malheureux et impuissant qu'il porte à sa patrie. Un peu plus tard l'autre amour viendra, envenimera la plaie, et ces deux maux s'excitant mutuellement finiront par le dévorer. Ortis souffre; tout l'irrite et le pousse au mépris et à la haine de ce monde où il vit. Si quelquefois les charmes d'un beau paysage, la beauté des lieux parcourus, la fraîcheur de l'air, attendrissent son âme, bientôt le plus simple incident le rejette dans sa sombre misanthropie. Ainsi, le 24 octobre, une quinzaine de jours environ après son arrivée, il s'en va au

hasard par la campagne. Il se sent presque heureux et consolé; cette vie des champs, moins agitée, moins absorbante que celle des villes, lui a donné de nouvelles forces. Au détour d'une haie il rencontre un enfant qui casse les branches vertes d'un pêcher.

— Ton père t'enseigne donc à voler ? lui dit Ortis en l'arrêtant.

— Ma foi ! monsieur, répond l'enfant, tous les hommes font de même.

— C'est vrai, dit Ortis en laissant échapper le petit garçon. Voilà la société en miniature; ils sont tous avides et lâches, tous menteurs et dressés dès l'enfance au mal ! ils sont tous ainsi ! *Tutti così !*

Les bonnes pensées des jours précédents n'ont produit aucun fruit. Tous les hommes se détestent, tous les hommes se volent : affreuse vérité ! Et l'entendre de la bouche d'un enfant !

Le 1er novembre il fait connaissance avec Thérèse, *la divina fanciulla*, qui habite aux environs avec son père, M. T., et sa sœur la petite Isabelle. Thérèse doit épouser un homme qu'Ortis a connu, nommé Odouard. Ils vont ensemble à la tombe de Pétrarque, ils visitent ensemble tous ces endroits qu'Ortis parcourut seul si souvent, et qu'il visitera seul une dernière fois le désespoir dans l'âme, tous ces gracieux environs, la montagne des Pins, le lac des Cinq-Fontaines.

Déjà son amour commence à naître, mais encore vague et indéterminé. C'est une source bienfaisante qui relève ses pensées abattues par la tristesse,

mais qui bientôt grossie par l'ouragan les emportera avec elle et les anéantira. Dans le courant du même mois, le 22, il écrit à Lorenzo : « Ceux qui appellent faibles les hommes en proie à une grande passion, ressemblent à ce médecin qui traitait de fou un malade vaincu par un accès de fièvre. » Dès ce moment et après cette déclaration, on peut prévoir quel sera le sort d'Ortis. Puisque les passions, selon lui, ne sont pas une faiblesse qu'il faut combattre, puisque nul ne peut rien contre ce délire qui s'empare tout à coup de l'âme, il s'y abandonnera tranquillement. Il ne tentera pas même de s'accrocher aux bords du précipice pour ne pas tomber, il s'y précipitera sans peur et sans remords. Quelle logique désespérée ! Quelques jours s'écoulent : Odouard et M. T. partent pour la ville, laissant Ortis auprès des deux jeunes filles. Alors il commence à aimer réellement Thérèse.

Peut-être y aurait-il une guérison possible à cet amour insensé qui ne peut jamais être récompensé, puisque Thérèse est destinée à un autre. Il faudrait pour le guérir, il le sait et le dit, qu'une femme jeune et belle lui fît oublier Thérèse. Ce remède, le hasard le lui adresse. C'est ici que se place cette scène de boudoir racontée avec tant de bonheur. Mais l'image de Thérèse est toujours présente, et les aimables provocations de la jeune femme de Padoue ne peuvent rien sur Ortis. — Au fait, se dit-il, j'aurais peut-être été guéri ; mais il ne se repent pas un seul moment de n'avoir pas profité de l'occasion

offerte. Il a raison, après tout; il faut à ce cœur malade une passion profonde et malheureuse ; une affection passagère ne saurait en remplir le vide. Ortis se connaît ; c'est une des âmes malades de ce monde qui savent leur mal et repoussent toute guérison.

Un court voyage à Padoue, à quelques lieues de celle qu'il aime, voilà la faible et seule barrière qu'il oppose à sa passion. Plus tard, lorsqu'il quittera brusquement Arqua et s'enfuira jusqu'à Gênes, lorsqu'il traversera en courant l'Italie, la maladie sera désespérée, il faudra mourir. De Padoue il revient aux collines Euganéennes. Les malheurs de son pays, qu'il a vus de plus près pendant son séjour à Padoue, le tourmentent dans sa solitude d'Arqua. Le tableau qu'il fait de l'Italie à Lorenzo est plein de vigueur. C'est au milieu de ces tristes pensées que s'écoule l'hiver. Le printemps revient, la terre revêt sa robe éclatante, *vere tument terræ*, et le cœur d'Ortis flotte sans cesse de l'espérance à l'abattement, du calme que lui apporte le spectacle de l'éternelle nature au mépris qu'il ressent pour les froids calculs de la plupart des hommes. Tantôt c'est une ravissante description d'un paysage au coucher du soleil, dont les derniers rayons emplissent la fertile vallée ; tantôt c'est le souvenir d'une promenade faite avec Thérèse et sa sœur, un soir de mai, en causant de Pétrarque. — « La petite nous avait quittés, courant à droite et à gauche, cueillant de petites fleurs et les jetant aux lucioles qui volaient autour d'elle. » Cette lettre, la précédente et

les deux qui suivent sont des modèles de style. Tantôt, enfin, c'est une jeune personne, mariée depuis peu, qui vient à la villa, et qui, lorsqu'on lui demande des nouvelles d'un pauvre jeune homme, nommé Olivier, dont elle fut aimée, interrompt à peine la description de sa toilette de la veille, pour répondre qu'il est mort. Une autre fois, c'est un homme qu'il rencontre, et qui, le voyant étendu sur un champ à lui, l'interroge brusquement. — Je me repose, dit Ortis. — Avez-vous des propriétés? reprend l'homme en frappant la terre avec la crosse de son fusil. — Pourquoi? — Pourquoi! Couchez-vous sur vos prés, si vous en avez, et ne venez pas fouler l'herbe des autres. Le soir, il rencontre le même homme qui, sachant à qui il a parlé dans la journée, s'excuse de son mieux: — Je vous ai injurié. — Peu importe! brave homme, dit Ortis; la récolte sera-t-elle bonne cette année? — Je vous prie, monsieur, de me pardonner.

Ainsi, de l'égoïsme et de l'insensibilité partout! Le cœur d'Ortis est ulcéré; misérable nature humaine! Soudain, au milieu de ses souffrances et de ses désirs contrariés, il éprouve le plus grand bonheur qu'il ait jamais espéré. Un jour, en traversant le bois des Pins pour revenir à la villa — et c'était ce soir d'été où Isabelle jetait des fleurs aux mouches luisantes, — Thérèse, appuyée à son bras, lui a dit qu'elle l'aimait et lui a rendu son baiser. Thérèse est fière d'être aimée de lui, — *d'esser baciata da cotanto amante*, — comme dit Dante. — « Thé-

rèse , écrit le jour même Ortis, m'embrassait toute tremblante, son cœur palpitait sur ma poitrine. » Et plus loin : — « Ce baiser m'a changé, Lorenzo, je suis Dieu ! *Dopo quel bacio io son fatto divino.* » — O transports du premier aveu ! ô plénitude de cœur ! ô conversation éloquente dans le silence de la nuit ! ô flamme qui court dans les veines ! Ortis est heureux. Thérèse l'aime.

Cependant, quelques jours après ce fol enivrement, il se souvient des obstacles insurmontables qui s'élèvent entre elle et lui ; il veut essayer de la fuir. Il vient moins souvent à la villa, et quand il y vient, c'est pour s'irriter au moindre mot, c'est pour s'emporter contre Odouard, par exemple, qui justifie devant lui le traité de Campo-Formio, mais tout cela est vain. La passion a jeté des racines indestructibles ; elle triomphe. A quoi bon tenter une guérison, à cette heure impossible ? Dans un moment de courage, il s'arrache aux collines Euganéennes et part.

Le voilà d'abord à Florence, devant la tombe de Michel-Ange : « Oh ! combien de proscrits de ce siècle, se dit-il, que la postérité entourera d'honneurs ! Les persécutions pour les vivants, les honneurs pour les morts, sont des preuves de la cruelle ambition qui ronge l'espèce humaine. » De Florence il vient à Milan ; des poètes morts il passe aux poètes vivants, de Dante qui repose à Parini qui lutte encore. — « Mon fils, s'écrie un jour ce dernier, un bras appuyé sur l'épaule d'Ortis, l'au-

tre sur son bâton, se tenant debout avec peine à cause de ses pieds tordus, — tu viens revoir ce courageux cheval qui sent dans le cœur l'orgueil de sa belle jeunesse, mais qui tombe de lassitude sur la route, et ne peut plus se relever que sous les coups de la fortune. » Sévère dialogue! Le vieillard n'est pas celui que l'âge accable, mais bien le jeune homme désespéré et blessé à mort. Parini, attristé par les intrigues qui enveloppent sa malheureuse patrie comme d'un réseau inflexible, espère pour elle en l'avenir, espère pour lui au delà de ce monde, il croit enfin. Ortis a cessé de croire; il voit de tout côté le mal, et nulle part une espérance. Il quitte Parini et va à Gênes, dans l'intention de passer en France. Mais arrivé au petit village de la Pietra, près Albenga, il s'y arrête. Ses forces sont épuisées, il ne fuira plus le danger. Il a compris qu'enfin cette fuite était devenue inutile. Son arrêt va être prononcé.

Les lettres datées d'Albenga sont peut-être les plus touchantes du livre. Il rencontre un pauvre exilé qui a erré partout, le plus souvent sans abri, avec sa femme malade et une petite fille au berceau. Le proscrit a reconnu Ortis pour l'avoir vu avec Lorenzo lorsqu'il étudiait à Padoue. Il a sollicité des secours sur sa route, on les lui a refusés. Le pauvre homme, à demi nu, tremble de froid : on est au plus fort de l'hiver. Michel, le domestique d'Ortis, prend le manteau de son maître, et s'en vient l'attacher avec respect sur les épaules du pros-

crit. « Ah! si mon père, s'écrie le mendiant, entendait sous la terre où il dort avec quels gémissements je l'accuse de ne pas avoir fait de ses cinq fils des menuisiers et des tailleurs! » Voyez-vous en présence ces deux hommes, l'un brisé par la douleur physique, l'autre qu'une torture morale poursuit sans relâche? le premier vous semble-t-il donc plus à plaindre? Ortis, en partant, laisse tout son argent aux mains du pauvre proscrit; voilà sa misère soulagée pour un temps. Mais la misère de l'autre est plus profonde. Où est le remède inconnu qu'un étranger en passant pourra appliquer sur ses plaies?

La douce joie que d'ordinaire l'âme éprouve à faire le bien, Ortis ne la ressent plus. Il en arrive à douter même de la sincérité des larmes qu'il voit répandre. — Cet homme m'a peut-être trompé, se dit-il; qui sait? Ce récit qu'il m'a fait était, je pense, inventé à plaisir. Puis, il ajoute, grave parole! en traitant d'impie cette inégalité que Dieu, dans un but caché, a établie parmi les hommes : — « N'allons pas, bon Lorenzo, chercher avec une lanterne des arguments contre le pauvre, parce qu'il sent dans sa conscience le droit que lui a donné la nature sur les biens du riche. »

Ortis a décidé qu'il reviendrait sur ses pas; il reprend la route de Padoue. A Rimini on lui annonce le mariage de Thérèse; c'est le dernier coup et le plus cruel qui puisse lui être porté. Le 13 mars il revient aux collines Euganéennes, et en se promenant dans cette campagne où il a surpris un doux

aveu sur des lèvres aimées, il se trouve en présence de Thérèse et de son mari. Le reste de sa vie n'est plus qu'une longue agonie. Une nuit qu'il est sorti à cheval, un orage survient ; le cheval s'emporte et écrase dans un chemin creux un malheureux père de famille qui s'en revenait à sa demeure. Le lendemain on découvre le cadavre. Encore un nouveau chagrin ; il se regarde comme un meurtrier. Il fait une pension à la famille de sa victime, et les bénédictions qu'on répand sur lui ne servent qu'à aiguiser ses remords ; il a résolu de se frapper. Il court embrasser sa mère à Venise, visite seul et en silence les lieux où il laisse une si grande part de son cœur, et s'enfonce un stylet sous la mamelle gauche. Quand le jour paraît, on entre dans sa chambre et on trouve entre ses mains déjà froides le portrait de Thérèse tout sanglant qu'il a pressé jusqu'au dernier moment sur ses lèvres. On l'enterre sur la montagne des Pins.

Tel est ce livre où les plus nobles sentiments éclatent pêle-mêle avec la plus désolante incrédulité. Ortis est un homme qui souffre, mais qui est trop faible pour résister. Des deux amours qu'il enferme dans son cœur, l'un ne l'emporte pas sur l'autre ; ils ne font en s'unissant tous les deux que prêter des armes plus cruelles à son désespoir. Ortis doit arriver inévitablement à s'arracher la vie ; le suicide est le but fatal vers lequel il marche, c'est le poteau qui se dresse, terrible et funèbre, à l'angle du chemin qu'il parcourt. Remarquez qu'il ne

lui vient pas seulement à l'idée de séduire Thérèse; non : celle qu'il aime ne peut lui appartenir, et il mourra; sa patrie a été trahie et livrée aux plus forts, il ne peut rien pour la sauver, il mourra. *Non posso essere vostra mai!* lui a dit un soir Thérèse, et cela dit, chrétienne résignée, elle s'est enfermée, en priant Dieu, dans sa douleur; Ortis, à qui ce courage manque, regarde dans la tombe et s'y plonge.

Un des principaux mérites du livre de Foscolo, c'est la simplicité de l'action, c'est le petit nombre de personnages qui tous, on le répète, existent bien réellement. Quelques lignes ont suffi pour nous les faire connaître; ce sont des portraits achevés. Combien de romans, et nous entendons parler ici des meilleurs, dont les héros, après de minutieuses descriptions, seront toujours mal compris par l'esprit du critique! Voyez la mère d'Ortis qui occupe si peu de place dans les lettres; eh bien! cette tête de Vénitienne se détache sur le fond du tableau avec autant de bonheur que les énergiques études du vieux Palma ou du Tintoret. Qu'un peintre tente de rendre les différents personnages des *Lettres d'Ortis*, on sent qu'on pourra dire au peintre s'il a eu raison ou s'il s'est trompé en leur donnant tel ou tel visage. Ne connaissons-nous pas René comme si tous ses traits avaient été analysés avec la plus scrupuleuse exactitude? Pourquoi le connaissons-nous si bien? Pourquoi? parce que le poète nous a fait toucher toutes les secrètes blessures de son

âme. Et voilà justement aussi ce qui empêchera quelques créations modernes, recommandables à plus d'un titre, d'être des œuvres d'un ordre très-élevé; c'est qu'on a agi en sens inverse, sans se douter peut-être que c'était se charger inutilement de la tâche matérielle du peintre; on n'a pas songé à soulever les merveilleuses draperies dont on enveloppait le modèle.

D'ailleurs, quand il le veut, Foscolo peint aussi avec une admirable exactitude; Foscolo est un paysagiste consommé dont la palette est riche, le pinceau habile; qui sait éviter la vulgarité en combinant dans une juste mesure le vrai avec l'idéal, et qui ressemble plutôt, avec son brillant coloris, au Napolitain Salvator Rosa qu'à l'Allemand Adam Pynaker. Nous pourrions citer plusieurs lettres vraiment remarquables sous ce rapport. Qu'on relise celles où il décrit les environs d'Arqua (13, 14 et 15 mai). Les divers plans, les groupes d'arbres, la disposition des montagnes, l'aspect général des lieux, tout est reproduit comme pourrait le faire l'artiste le plus scrupuleux. Cette exactitude de l'écrivain, le hasard nous a permis de l'apprécier dans une excursion que nous fîmes, il y a peu de temps, aux collines Euganéennes, le livre de Foscolo à la main.

On a comparé souvent Ortis à Werther. Il y a entre les deux romans, il est vrai, à la première lecture surtout, de grandes analogies, mais aussi des différences radicales. Quand on étudie attenti-

vement l'un et l'autre, on s'aperçoit qu'ils ne se ressemblent pas. Le *Journal de Padoue* se trompait lorsqu'il appelait *Ortis* une assez heureuse version de *Werther;* non, tout est différent dans les deux ouvrages; l'un est un récit brûlant, l'autre une savante analyse; et nous sommes de l'avis du professeur Heinrich Luden, qui affirme qu'on pouvait écrire *Ortis* sans avoir lu *Werther*. Le mal de Werther est incurable, c'est une mystérieuse mélancolie; celui d'Ortis vient du dehors, il a dû son développement rapide aux circonstances dans lesquelles Ortis s'est trouvé. Un écrivain moderne a dit qu'avec la première partie de *Werther* et la seconde d'*Ortis* on ferait un livre sublime. Nous ne le pensons pas; on ne réussirait qu'à créer un monstre. Il fallait un peu moins de génie peut-être pour faire *Ortis*, mais plus de cœur et de patriotisme que n'en avait, osons le dire, le grand écrivain de Weimar, et, selon nous, ce dernier livre n'est pas inférieur au premier. En somme, l'*Ortis* de Foscolo est une de ces œuvres qu'il faut placer au premier rang dans une littérature; et il est de toute justice de mettre enfin l'auteur trop oublié jusqu'à présent à côté de Goëthe pour ce roman, et à côté de Manzoni pour les *Tombeaux*.

Nous ne soulèverons pas la grave question de l'effet moral du livre. La faiblesse d'Ortis doit être contagieuse; là, sans aucun doute, est le mal. Aviez-vous donc le droit, peut-on dire à Foscolo, de nous faire aimer cet homme qui courbe le front lâchement devant la douleur, vous, poète, qui avez

été plus fort que lui, qui, en traversant une époque sanglante, avez résisté à toutes les passions, à toutes les colères du sort! Cesarotti avait raison : vos pages sont belles, mais empoisonnées! Aussi toutes les fois qu'on imprimera ce livre, il faudra placer à la première page la vie du poète: ce sera le véritable contre-poison.

Nous n'avons pas encore mentionné la tragédie de *Ricciarda*. C'est une de ces pièces composées sans beaucoup d'art, ainsi que la plupart des tragédies d'Alfieri, mais dont les vers, comme ceux du grand tragique italien, sont nerveux et remplis de mâles pensées. Voici toute l'intrigue en quelques lignes : Guelfe, prince de Salerne, et Everard, son frère naturel, ont l'un pour l'autre une haine profonde. Guelfe est père de Ricciarda, Everard est père de Guido, qui aime Ricciarda d'un amour insensé. La scène se passe dans les caveaux du château de Guelfe. Ricciarda y vient avec Guido, et celui-ci lui remet un poignard pour se tuer, lorsque tout espoir d'être jamais réunis sera éteint pour eux. On entend du bruit en dehors, Guido se perd dans l'ombre du souterrain. Guelfe entre, surprend sa fille le poignard à la main, reconnaît l'arme pour appartenir à Guido, et devine ainsi la présence du fils de son ennemi. Il menace Ricciarda de la mort, si elle ne lui indique pas sa retraite. Guido entendant ces menaces se découvre. Everard arrive; la ville vient d'être prise d'assaut. Guelfe furieux tue sa fille, et meurt.

Ajoutons aux diverses œuvres de Foscolo un fragment portant ce titre : *Ragguaglio d'un'adunanza dell'accademia de' pitagorici*, et plusieurs sonnets remplis de mélancolie et de douceur, dont quelques-uns rappellent les petits chefs-d'œuvre de Pétrarque, ou de cet autre habile historien du cœur qu'on nomme Shakspeare. On distinguera le sonnet qui commence ainsi :

> Un dì, s'io non andrò sempre fuggendo
> Di gente in gente.

Et celui où il raconte à une femme aimée ses promenades du soir, ses courses au hasard dans la campagne silencieuse, tout en comptant les blessures que son cœur reçoit du monde et de l'amour et en s'entretenant avec ses douces espérances : *Con le speranze mie parlo e delro.*

Arrêtons-nous ; nous en avons fini avec le poète, revenons au proscrit.

Un grand silence avait succédé en Europe au tumulte des années précédentes. Le parlement anglais, qui avait jeté de son côté une vive lumière pendant que de prodigieuses fortunes militaires s'élevaient sur le continent, le parlement anglais avait été décimé, il avait vu disparaître ses plus illustres membres. Burke était mort, emporté par le chagrin que lui avait causé la perte de son fils ; Fox l'avait suivi de près ; Pitt avait succombé à quarante-sept ans, après la signature de la paix de Presbourg ; des créanciers intéressés disputaient à l'éloquent et iro-

nique Shéridan le misérable lit sur lequel il allait rendre le dernier soupir. De cette époque si brillante il ne restait rien, rien qu'un souvenir de grandeur et de liberté calme tenant tête hardiment à l'orage.

D'autres poètes, de plus jeunes orateurs, de nouveaux hommes d'état commençaient à se montrer et à occuper la scène. Foscolo fut bien reçu d'eux et se lia avec plusieurs. Au nombre de ceux-là, il comptait Moore, Rogers et Campbell, Stewart Rose et John Russel. Pendant les premiers jours de son exil il avait songé à sa première patrie, la Grèce; il avait eu la pensée de retourner dans les îles Ioniennes, son berceau. Il écrivit une lettre à quelques amis de Zante, manifestant son désir de transplanter, sous le ciel oriental, une littérature nouvelle et plus riche. Soit découragement, soit que la proposition n'ait pas été accueillie avec autant d'empressement qu'il s'y attendait peut-être, il abandonna son projet et demeura en Angleterre. Et puis, en ce moment, il était en proie à de vives émotions; autrefois, dans des jours plus heureux, une Anglaise l'avait rendu père d'une fille; cette jeune fille, qui avait été éloignée de lui pendant de longues années, il la retrouva à Londres. Pour l'enfant qui venait adoucir ainsi les heures sombres de la solitude, il voulut tenter encore la vie de luxe et d'éclat dont il avait joui par intervalles. Il perdit tout à coup sa tristesse et redevint plein de courage. Hélas! cette crise heureuse ne fut pas assez forte. Le cœur semble parfois reprendre une nouvelle jeunesse, mais cette

verdeur n'est qu'apparente, et les rides qu'un jour de bonheur avait fait disparaître, se montrent de nouveau plus profondes et plus ineffaçables. Foscolo vécut d'abord de son travail, et publia une édition de Dante et de Boccace enrichie d'excellents commentaires. Ayant ensuite ouvert un cours de littérature italienne, il se vit maître en peu de temps d'une fortune assez considérable que des spéculations heureuses augmentèrent. Mais il aimait le luxe, il cherchait avec ardeur toutes les jouissances de la vie; cet or amassé avec peine s'écoula bientôt. Les mêmes créanciers, qui avaient dépouillé de leurs mains avides le cadavre glacé de Shéridan, le poursuivirent aussi. Comme à Milan, il se cachait tout le jour, et courait la nuit les quartiers déserts de Londres. Une maladie lente s'empara de lui; il alla habiter à quelques lieues de la ville, à Turnham-Green. Quand on le sut mortellement frappé, on s'empressa de lui faire parvenir des secours. Il n'était plus temps. La pitié du monde est tardive. Foscolo, blessé dans son orgueil, se releva pour écrire ces quelques lignes : « Qu'on n'ait recours à personne pour l'informer de ma misère. » Il mourut le 10 octobre 1827. Depuis deux ans, Santa-Rosa, ce proscrit si noble et si généreux, avait succombé en Grèce, les armes à la main; depuis un mois seulement, George Canning, héritier glorieux de l'ambition immense et du talent de Pitt, dormait dans le cercueil, écrasé par cette lourde machine constitutionnelle qu'il s'était chargé de faire mouvoir; Wilber-

force, cet homme d'état si pieux et si compatissant, allait traîner une vie misérable, après avoir dépensé sa fortune et ses jeunes années dans une cause juste et désintéressée. Ainsi, l'Angleterre perdait à la fois ses têtes les plus hautes, ses enfants légitimes et ses fils adoptifs. En France, dans ce pays dont Foscolo avait été pendant quelques jours le soldat et le citoyen, on touchait à l'une de ces époques palingénésiques où les nations changent de mœurs et d'institutions, abandonnant au vent les idées sur lesquelles elles se reposaient la veille. Le poète put ressentir, avant de mourir, les premières secousses de la révolution qui, sortie de France, allait, pour un temps encore, ébranler l'Europe. Autour du lit funèbre se tenaient Giuseppe Pecchio, le frère de Riego, et enfin cet homme singulier qui devait mourir peu après, assassiné dans l'église de Saint-Spiridion à Nauplie, le comte Capo-d'Istrias. On l'enterra dans le cimetière de Chiswick. Un banquier de Liverpool fit apporter à ses frais une pierre, sur laquelle on grava le nom du poète, son âge et la date de sa mort. Foscolo avait vécu cinquante-deux ans. Il avait traversé une révolution gigantesque; il avait eu sa part des maux qu'elle avait faits, de l'éclat qu'elle avait jeté; il avait joué son rôle dans ce poème héroïque qui embrasse trente années. Poète, il avait tour à tour demandé ses inspirations à la solitude, à l'amour, à la société pleine de vices et de misères; il s'était fait le dramatique historien des tortures qui brisaient l'âme des pauvres rêveurs

comme lui. Repoussé violemment par le froid despotisme qui vient toujours clore les révolutions, il avait fait entendre sa plainte, et cette plainte avait été sublime. Soldat, il avait souffert au siége de Gênes, il s'était battu à Cento et à Novi. Foscolo était un homme de pensée, et en même temps un homme d'action. Nous l'avons comparé plus haut, pour la hardiesse de son style et la vigueur de son génie, à Vittorio Alfieri, mais il différait beaucoup d'Alfieri. L'auteur d'*Oreste* pouvait bien jeter, sans le finir, un volume du célèbre roman de Jean-Jacques Rousseau; mais Foscolo, non. C'est que son âme avait été plus remuée et que la souffrance avait ouvert en elle des sources de larmes et de douce compassion. C'était une de ces natures avides d'émotions, prodigues et imprudentes, que les plus généreux dons du ciel ne peuvent arracher aux serres aiguës de la douleur.

Foscolo avait eu la gloire, il trouvait enfin le repos. *Fama e riposo.*

Jean-Paul dit quelque part qu'il n'y a rien de grand ni de beau dans ce monde. Le philosophe allemand se trompe; il y a au contraire un spectacle sublime à contempler, c'est celui que présente le courage aux prises pendant toute une vie avec le malheur!

EUG. DE MONTLAUR.

JACQUES ORTIS.

Des collines Euganéennes, ce 11 octobre 1797.

Le sacrifice de notre patrie est consommé; tout est perdu, et la vie, si toutefois on nous l'accorde, ne nous restera que pour pleurer nos malheurs et notre infamie. Mon nom est sur la liste de proscription; je le sais, mais veux-tu que, pour fuir qui m'opprime, j'aille me livrer à qui m'a trahi? console ma mère; vaincu par ses larmes, je lui ai obéi, et j'ai quitté Venise, pour me soustraire aux premières persécutions, toujours plus terribles. Mais dois-je abandonner aussi cette ancienne solitude où, sans perdre de vue mon malheureux pays, je puis espérer encore quelques jours de tranquillité? Tu me fais frissonner, Lorenzo; combien y a-t-il donc de malheureux? Et, insensés que nous sommes, c'est dans le sang des Italiens que nous, Italiens, lavons ainsi nos mains. Pour moi, arrive que pourra: puisque j'ai désespéré de ma patrie et de moi-même, j'attends tranquillement la prison et la mort : mon corps du moins ne tombera pas entre des bras étrangers, mon nom sera murmuré par le peu d'hommes de bien, compagnons de notre infortune, et mes os reposeront sur la terre de mes ancêtres.

13 octobre.

Je t'en conjure, Lorenzo, n'insiste pas davantage ; je suis décidé à ne point m'éloigner de mes montagnes. Il est vrai que j'avais promis à ma mère de me réfugier dans quelque autre pays, mais je n'en ai pas eu le cœur ; elle me pardonnera, je l'espère : d'ailleurs la vie mérite-t-elle d'être conservée, dans l'avilissement et dans l'exil ? Ah ! combien de nos concitoyens gémiront repentants et éloignés de de leurs maisons..... et.... pourquoi.... que pourrons-nous attendre, si ce n'est l'indigence, le mépris, ou tout au plus cette courte et stérile compassion que les nations barbares offrent à l'étranger fugitif ? mais où chercherai-je un asile ? en Italie ?... terre prostituée, toujours prête à subir le joug du vainqueur ; et pourrais-je avoir sans cesse devant les yeux ces hommes qui m'ont dépouillé, raillé, vendu, et ne pas pleurer de colère ?... dévastateurs des peuples, ils se servent de la liberté comme les papes se servaient des croisades... oh ! que de fois, désespérant de me venger, j'ai voulu m'enfoncer un couteau dans le cœur pour verser tout mon sang au milieu des derniers gémissemens de ma patrie !

Et ces autres.... ils ont mis à prix notre servitude.... ils ont racheté au poids de l'or ce qu'ils avaient stupidement et lâchement perdu par les armes... Tiens, Lorenzo, je ressemble à un de ces malheureux qui, tombés en léthargie, ont été enter-

rés vivants ; et qui tout à coup, revenant à eux, se trouvent au milieu des ténèbres et des ossements, certains de vivre, mais désespérant de revoir jamais la douce lumière de la vie, et contraints de mourir au milieu des blasphèmes et de la faim !... Eh! pourquoi nous laisser entrevoir et toucher la liberté, pour nous la retirer ensuite, et d'une manière aussi infâme...

16 octobre.

Pour le moment n'en parlons plus : la bourrasque paraît calmée. Si le péril revient, je tâcherai de m'y soustraire par tous les moyens possibles : du reste, je vis tranquille, tranquille autant que je puis l'être... je ne vois personne au monde, et je suis toujours errant par la campagne; mais, à te dire le vrai, je pense et je me ronge.. envoie-moi quelques livres.

Que fait Laurette?... Pauvre enfant ! je l'ai laissée hors d'elle-même... Belle et jeune encore, elle a pourtant déjà l'esprit malade et le cœur malheureux. Je n'ai jamais eu d'amour pour elle ; mais, soit compassion, soit reconnaissance de ce qu'elle m'avait choisi pour la consoler et pour verser son âme, ses erreurs et ses peines dans mon sein... je crois vraiment que j'en aurais fait volontiers la compagne de toute ma vie ; le sort ne l'a point voulu... peut-être est-ce pour notre bonheur à tous deux... Elle ai-

mait Eugène, et il est mort entre ses bras. Son père et ses frères ont été forcés de s'expatrier... et maintenant cette pauvre famille, privée de tout secours humain, vit... Dieu sait comment... de larmes. O liberté! voilà encore de tes victimes... Sais-tu, Lorenzo, qu'en t'écrivant je pleure comme un enfant?... hélas! j'ai presque toujours vécu avec des misérables et le peu de fois que j'ai rencontré un homme de bien, j'ai eu a pleurer sur lui... adieu... adieu...

18 octobre.

Michel m'a remis Plutarque, et je t'en remercie; il m'a dit que, par une autre occasion, tu m'enverrais quelque autre livre, pour le moment je n'en ai pas besoin. Avec le divin Plutarque, je pourrai me consoler des crimes et des malheurs de l'humanité en tournant les yeux sur cette petite quantité d'hommes illustres qui, comme les élus du genre humain, ont survécu à tant de siècles et à tant de nations. Je crains bien cependant qu'en les dépouillant de leur magnificence historique et du voile respectueux qui couvre l'antiquité, je n'aie décidément à me louer ni des anciens, ni des modernes, ni de moi-même plus que des autres... Race humaine!

23 octobre.

S'il m'est permis d'espérer la paix, je l'ai trouvée, Lorenzo : le curé, le médecin, et tous les obscurs

mortels de ce petit coin de terre, jusqu'aux enfants, me connaissent et m'aiment : ils m'entourent, aussitôt qu'ils me voient paraître, comme une bête sauvage, mais noble et généreuse, qu'ils voudraient apprivoiser ; quant à présent, je les laisse faire... je n'ai pas eu assez à me louer des hommes, pour m'y fier ainsi au premier abord... Mais c'est que mener la vie d'un tyran qui frémit et tremble d'être frappé à chaque minute, c'est agoniser dans une mort lente et ignominieuse. Souvent, à midi, je m'assieds au milieu d'eux, sous la platane de l'église, et je leur lis la vie de Lycurgue ou de Timoléon ; dimanche dernier ils s'étaient rassemblés en foule autour de moi, et quoiqu'ils ne comprissent pas parfaitement ce que je leur lisais, ils m'écoutaient debout et la bouche béante ; je crois que le désir de savoir et de redire l'histoire des temps passés est fils de notre amour-propre, qui voudrait se faire illusion sur la durée de la vie en l'unissant aux choses et aux hommes qui ne sont plus, et en les rendant pour ainsi dire notre propriété, l'imagination se complaît à posséder un autre univers et à s'élancer dans l'espace des siècles ; avec quelle passion un vieux laboureur me racontait ce matin l'histoire des curés qu'il avait connus dans sa jeunesse, les ravages d'une tempête arrivée il y a trente-sept ans, les dates des temps d'abondance et de disette, s'interrompant à tout moment, reprenant son récit pour s'interrompre de nouveau, en accusant sa mémoire d'infidélité ! c'est ainsi que je parviens à oublier que j'existe encore.

M. T***, que tu as connu à Padoue, est venu me voir; il m'a dit que souvent tu lui avais parlé de moi, et qu'il en était encore question dans la dernière lettre que tu lui as écrite avant-hier. Il s'est aussi retiré à la campagne pour éviter les premières fureurs du peuple, quoiqu'à te dire le vrai, je croie qu'il ne s'est pas beaucoup mêlé des affaires publiques. J'en avais entendu parler comme d'un homme d'un esprit cultivé et d'une probité suprême, qualités qu'on redoutait autrefois, mais qu'aujourd'hui l'on ne possède point impunément. Il a les manières affables, la physionomie ouverte, et parle avec le cœur. Il était accompagné d'un individu que je crois le fiancé de sa fille; c'est peut-être un brave et bon jeune homme, mais sa figure ne dit pas grand'chose. Bonne nuit.

24 octobre.

Je viens enfin d'attraper par le collet le mauvais petit garnement qui dévastait notre jardin, en rompant et brisant tout ce qu'il ne pouvait voler; j'étais sous une treille et lui sur un pêcher dont il s'amusait gaiement à casser les branches encore vertes; pour les fruits, il n'y en avait plus. A peine s'est-il vu entre mes mains, qu'il s'est mis à crier miséricorde, et qu'il m'avoua que depuis plusieurs semaines il faisait ce misérable métier parce que le frère du jardinier avait, quelques mois auparavant, soustrait un sac de fèves à son père. Et tes parents, lui

dis-je, t'encouragent donc à voler? Eh! monsieur, me répondit-il, tous les hommes n'en font-ils pas autant?

Je le laissai aller, et, pendant que, pour s'éloigner de moi, il sautait précipitamment une haie, je m'écriai : Voilà la société en miniature, tous les hommes en font autant.

26 octobre.

Je l'ai vue, Lorenzo, la divine jeune fille, je l'ai vue, et je t'en remercie. Je la trouvai assise et occupée à faire son propre portrait; elle se leva comme si elle me connaissait, et ordonna à un domestique d'aller chercher son père. Il ne pensait pas, me dit-elle, que vous viendriez sitôt; il sera dans la campagne, mais il ne tardera point à revenir. Dans ce moment une petite fille accourut entre ses genoux et lui dit à l'oreille quelques mots que je ne pus entendre. C'est un ami de Lorenzo, lui répondit Thérèse, celui que papa alla voir avant-hier. Dans ces entrefaites, M. T*** rentra, m'accueillit avec bonté et me remercia de m'être souvenu de lui. Thérèse alors prit sa petite sœur par la main, et se retira avec elle. — Vous voyez, me dit M. T*** en me montrant ses enfants qui quittaient la chambre, nous voici tous!... Il prononça ces mots comme s'il avait voulu me faire sentir que sa femme manquait : il ne la nomma point cependant. Après avoir causé quelque temps, je me levai pour sortir; alors Thérèse

rentra. — Nous sommes voisins, me dit-elle en souriant, et j'espère que vous viendrez quelquefois passer vos soirées avec nous.

Je revins chez moi le cœur tout en fête. Je crois que le spectacle de la beauté suffit pour adoucir chez nous, pauvres hommes, toutes les douleurs; un nouvel avenir s'est ouvert devant moi... tu peux y voir une source de bonheur... et, qui sait... peut-être d'infortunes!... mais qu'importe, ne suis-je pas prédestiné à avoir l'âme dans une éternelle tempête. Et n'est-ce pas toujours la même chose?

28 octobre.

Tais-toi, tais-toi, il y a des jours où je ne puis me fier à moi-même; un démon me brûle, m'agite et me dévore... peut-être présumé-je trop de moi, mais il me semble que ma patrie ne peut demeurer ainsi opprimée, tant qu'il y restera un homme... Que faisons-nous donc ainsi à vivre et à nous plaindre!... En somme, Lorenzo, ne me parle pas davantage de nos malheurs... chacune de tes phrases semble me reprocher mon apathie, et tu ne t'aperçois pas que tu me fais souffrir mille martyres... Oh! si le tyran était seul, ou les esclaves moins stupides!... ma main suffirait; mais ceux qui m'accusent aujourd'hui de faiblesse m'accuseraient alors de crime, et le sage lui-même pleurerait sur moi en prenant la résolution d'une âme forte pour la fureur d'un

insensé ; d'ailleurs, que veux-tu entreprendre entre deux nations puissantes, ennemies jurées éternelles, et qui ne se réunissent que pour nous garrotter? aveuglées, l'une par l'enthousiasme de la liberté, l'autre par le fanatisme de la religion ; et nous, encore tout froissés de notre ancienne servitude et de notre nouvelle anarchie, nous gémissons, vils esclaves, trahis, mourants de faim, sans pouvoir être tirés de notre léthargie ni par la trahison ni par la famine. Oh! si je pouvais anéantir ma maison, ce que j'ai de plus cher et moi-même, pour ne laisser aucun vestige de leur puissance et de mon esclavage... Eh! n'y eut-il pas des peuples qui, pour ne point subir le joug des Romains, ces voleurs du monde, livrèrent aux flammes leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, et eux-mêmes enfin, ensevelissant sous d'immenses ruines les cendres de leur patrie et leur sainte indépendance!

1er novembre.

Je suis bien, Lorenzo, bien comme un malade qui dort et cesse pour un instant de sentir ses douleurs : je passe des journées entières chez M. T***, qui m'aime comme son fils ; je me laisse aller à l'illusion, et l'apparente félicité de cette famille me semble réelle et mienne, si du moins ce n'était pas à ce mari que Thérèse fût destinée; je ne hais personne au monde, mais il y a des hommes que je ne

puis voir que de loin. Son beau-père m'en faisait hier un éloge en forme de recommandation. Il était bon, exact, patient, me disait-il. Quoi, rien autre chose? Et possédât-il ces qualités avec une angélique perfection, si son cœur est mort, et si cette face magistrale n'est jamais animée par le sourire de l'allégresse, ni par le doux silence de la pitié, il me fera toujours l'effet d'un rosier sans fleurs, qui cependant me laisse craindre les épines. Voilà l'homme: si tu l'abandonnes à la seule raison froide et méthodique, il devient scélérat, et scélérat bassement... Du reste, Odouard sait un peu de musique, joue bien aux échecs, mange, lit, dort, se promène, et tout cela la montre à la main; sa voix ne s'anime jamais que pour me parler de sa bibliothèque, riche et choisie; mais quand il va sans cesse me répétant, avec sa voix de docteur, *riche et choisie*, je suis toujours prêt à lui donner un démenti formel. Je crois, Lorenzo, qu'il serait facile de réduire à un millier de volumes au plus toutes les folies humaines, qui, chez tous les peuples et dans tous les siècles, ont été écrites et imprimées sous le nom de science et de doctrine, et je ne vois pas que l'amour-propre des hommes aurait encore trop à se plaindre... Voilà, je crois, assez de dissertations.

En attendant, j'ai entrepris l'éducation de la sœur de Thérèse; je lui apprends à lire et à écrire. Lorsque je suis avec elle, ma figure s'épanouit, mon cœur devient plus gai que jamais, et je fais mille folies : je ne sais pourquoi tous les enfants m'ai-

ment. Il est vrai aussi que cette petite est charmante; ses longs cheveux frisés retombent en boucles dorées sur ses épaules, ses yeux sont de la couleur du plus beau ciel; ses joues blanches, fraîches, potelées, ressemblent à deux roses; enfin, on dirait une Grâce de quatre ans. Si tu la voyais accourir au-devant de moi, grimper sur mes genoux, me fuir pour être poursuivie, me refuser un baiser, puis tout à coup appuyer ses petites lèvres sur les miennes!... Aujourd'hui, j'étais monté sur un arbre pour lui cueillir des fruits; cette chère petite créature me tendait les bras et me priait en grâce de *ne point me laisser tomber*.

Quel bel automne! Adieu Plutarque! il reste constamment fermé sous mon bras. Voilà trois jours que je perds à remplir de raisins et de pêches une corbeille que je recouvre ensuite de feuilles; puis, en suivant le cours du ruisseau, j'arrive à la villa, et je réveille tout le monde avec la chanson des vendanges.

12 novembre.

Hier, jour de fête, nous avons transporté avec solennité sur la montagne, en face de l'église, des pins qui se trouvaient sur une petite colline à côté. Mon père avait déjà essayé de féconder ce petit et stérile coin de terre, mais les cyprès qu'il y avait plantés n'ont pu y prendre racine, et les autres

arbres sont encore très-petits. Aidé de plusieurs laboureurs, j'ai couronné le plateau d'où s'échappe la cascade de cinq peupliers qui domineront la partie orientale d'un petit bosquet qui sera salué le premier par le soleil lorsqu'il s'élancera splendide à la cime des monts. Hier il était plus pur qu'à l'ordinaire, et sa chaleur réchauffait l'air engourdi par les brouillards de l'automne, qui s'en va mourant; alors les paysannes, parées de leurs habits de fête, sont venues nous rejoindre sur le midi, entre-mêlant leurs jeux et leurs danses de chansons et de toasts; c'étaient les filles, les épouses ou les maîtresses des laboureurs, et tu sais que nos paysans ont l'habitude, lorsqu'ils se livrent à ce travail, de convertir la fatigue en plaisir, persuadés par une ancienne tradition de leurs aïeux et bisaïeux que, sans le choc des verres, les arbres ne pourraient pousser une seule racine dans une terre étrangère... Et moi, m'élançant dans l'immensité de l'avenir, je me représentais un pareil jour d'hiver, lorsque, la tête blanchie par les ans, je me traînerai pas à pas, appuyé sur mon bâton, pour me ranimer aux rayons du soleil, si cher aux vieillards, saluant, à mesure qu'ils sortiront de l'église, les villageois courbés sous le poids des années, mes anciens compagnons lorsque la jeunesse coulait à flots dans nos veines, et qui me remercieront alors des fruits qu'auront produits, quoique un peu tard, les arbres plantés par mon père. C'est là que je raconterai d'une voix cassée à mes petits neveux, aux tiens, à ceux de Thérèse,

nos simples aventures, qu'ils écouteront en silence et rangés autour de moi; et lorsque mes froids ossements dormiront sous ce bosquet, alors riche et ombreux, peut-être que, par un beau soir d'été, au murmure des feuilles agitées par la brise de la nuit, s'uniront les soupirs de mes anciens amis qui viendront, au son de la cloche des morts, implorer Dieu pour la paix de mon âme, et recommander ma mémoire au souvenir de leurs enfants; et si quelquefois le moissonneur, accablé par la chaleur du mois de juin, vient se reposer dans le cimetière, il dira d'une voix émue, en regardant mon tombeau : — C'est lui qui éleva ces ombres fraîches et hospitalières. — O illusion! comment celui qui n'a pas de patrie ose-t-il dire où il laissera ses cendres!

Heureux temps où chacun était sûr de sa tombe;
Où, près du lit désert, l'épouse au front voilé
N'attendait pas en vain son époux exilé.

Vingt fois j'ai commencé cette lettre, et vingt fois je l'ai interrompue... la journée était si belle, j'avais fait la promesse d'aller à la villa... et puis la solitude... et puis... tu ris?... Il est pourtant vrai qu'avant-hier je me suis levé avec la résolution de t'écrire, et je me suis trouvé dehors sans m'en être aperçu.

Il pleut, il grêle, il tonne : je me soumets à la nécessité qui me renferme chez moi, et je profite de cette journée infernale pour te donner de mes nouvelles.

Voilà six ou sept jours que nous avons fait un pèlerinage; la nature était plus belle que jamais. Thérèse, son père, Odouard, la petite Isabelle et moi, avons été visiter la maison de Pétrarque, à Arqua. Arqua est éloignée, comme tu le sais, de quatre milles du lieu que j'habite; mais, pour raccourcir la route, nous avons pris le chemin de la vallée. L'aurore promettait la plus belle journée de l'automne : on eût dit que la nuit, suivie des ténèbres, fuyait devant le soleil qui, dans sa splendeur immense, sortait des nuages de l'orient pareil au dominateur de l'univers : et l'univers souriait. Les nuages dorés et peints de mille couleurs glissaient sur la surface d'un ciel tout d'azur, et s'entr'ouvraient de temps en temps, comme s'ils voulaient laisser tomber sur les mortels un regard de la divinité. Je saluais à chaque pas la famille des fleurs et des plantes, qui peu à peu soulevaient leurs têtes encore chargées du givre de la nuit; les arbres, avec un murmure délicieux, faisaient trembler à la lumière les gouttes de rosée suspendues à leurs feuilles, tandis que la brise du matin séchait le superflu de l'humidité des plantes. Tu aurais entendu alors une solennelle harmonie se répandre confusément par toute la forêt : c'étaient le bêlement des troupeaux, le murmure du fleuve, le chant des oiseaux, la voix des hommes; et, pendant ce temps, l'air était parfumé par les exhalaisons que la terre, dans sa joie, envoyait des vallons et des montagnes au soleil... au soleil, roi de la nature. Oh! que je

plains le malheureux que tant de bienfaits ne peuvent émouvoir, et qui n'a jamais senti à ce spectacle ses yeux se mouiller des douces larmes de la reconnaissance... Dans ce moment, j'aperçus Thérèse brillante de toutes ses grâces; son visage portait l'empreinte d'une mélancolie douce qui se dissipa peu à peu pour faire place à la joie vive et pure qui lui débordait de l'âme. Sa voix était entre-coupée, ses grands yeux noirs, dans l'immobilité de l'extase, se mouillaient de pleurs; toutes ses facultés paraissaient envahies par la beauté sainte de la campagne. Dans cette plénitude de sensations, les cœurs se cherchent pour se répandre dans les autres cœurs, et alors elle se tourna vers Odouard... Grand Dieu! on eût dit qu'il allait tâtonnant dans les ténèbres les plus épaisses ou au milieu d'un désert abandonné du sourire de la nature. Elle le quitta tout à coup, et s'appuya sur mon bras en me disant... Mais, Lorenzo, à quoi bon continuer, et ne vaut-il pas mieux que je me taise? Ne m'est-il pas impossible de te rendre la douceur de ses accents, la grâce de ses gestes, la mélodie de sa voix, la céleste expression de son visage? Si du moins je pouvais redire littéralement ses paroles sans en changer ni transposer une syllabe, certes, tu m'en saurais gré, je le crois... Mais à quoi sert-il de copier imparfaitement un tableau inimitable, qui doit plus gagner par sa seule réputation que par une pâle copie ?... Ne te paraît-il pas que je ressemble aux traducteurs du divin Homère?... Tu vois que je n'essaie pas même

de t'exprimer un sentiment qui ne peut être rendu par des phrases, sans perdre toute sa vivacité.

Je me sens fatigué, Lorenzo, et je renvoie à demain le reste de mon récit. Le vent souffle avec force, et cependant je vais essayer de me mettre en route. Je saluerai Thérèse en ton nom.

Sur Dieu! je suis condamné à poursuivre ma lettre. J'ai trouvé au seuil de la porte un véritable lac; peut-être pourrais-je le franchir d'un saut, mais la pluie ne cesse pas, midi est passé, et dans peu d'heures cette nuit, qui menace d'être la dernière, sera venue. Pour aujourd'hui, journée perdue... ô Thérèse!

Je ne suis pas heureuse, m'a dit Thérèse; et ces paroles m'ont déchiré le cœur. Je marchais près d'elle dans un profond silence; Odouard avait rejoint M. T***, et ils nous précédaient en causant; la petite Isabelle nous suivait, portée par le jardinier. — Je ne suis pas heureuse, répéta une seconde fois Thérèse... J'avais déjà compris la terrible signification de ces paroles, et je gémissais intérieurement en voyant devant moi la victime qu'on voulait sacrifier aux préjugés et à l'intérêt. Thérèse s'aperçut alors de ma tristesse, et, changeant de voix : — Quelque doux souvenir, me dit-elle en s'efforçant de sourire. Et aussitôt elle baissa les yeux. Je n'osai pas lui répondre.

Nous approchions d'Arqua, et, à mesure que nous gravissions l'herbeuse colline, les villages que nous dépassions fuyaient et disparaissaient à nos

yeux. Enfin nous nous trouvâmes dans une avenue bordée d'un côté par des peupliers qui, en se balançant, laissaient tomber sur nos têtes leurs feuilles les plus jaunes, et ombragée de l'autre par une forêt de chênes dont l'épaisseur et la verdure plus foncée contrastaient agréablement avec le feuillage plus tendre des peupliers. De temps en temps, quelques rameaux de vigne sauvage, s'échappant de la forêt, joignaient les deux rangées d'arbres opposées, et, se balançant au-dessus de nous, formaient des festons mollement agités par la brise du matin. — Oh! que de fois, dit Thérèse en s'arrêtant et regardant autour d'elle, que de fois, l'été dernier, je me suis reposée sur cette herbe et sous l'ombre fraîche de ces chênes... Hélas! j'y venais avec ma mère... Elle se tut à ces mots, et se retourna comme pour regarder la petite Isabelle, qui nous suivait à peu de distance; mais je m'aperçus qu'elle ne m'avait quitté que pour me cacher les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir et dont son visage était inondé. — Mais où donc est votre mère? lui demandai-je, et pourquoi ne la vois-je jamais? — Depuis plusieurs semaines, me répondit-elle, elle habite Padoue avec sa sœur, séparée de nous peut-être pour toujours!... Mon père l'adorait; mais depuis qu'il s'est obstiné à me donner un mari que je ne puis aimer, l'harmonie a disparu de notre famille. Ma pauvre mère, après s'être opposée en vain à ce mariage, s'est éloignée pour ne point avoir part à mon malheur inévitable... et moi, je reste abandon-

née de tout... J'ai promis à mon père; je tiendrai ma parole... mais ce qui redouble ma peine, c'est d'être cause de la désunion de notre famille... Quant à moi... patience! Et à ces mots les larmes pleuvaient de ses yeux. — Pardonnez-moi, continua-t-elle, mais j'avais besoin d'épancher mon cœur brisé. Je ne puis écrire à ma mère ni recevoir de ses lettres. Mon père, absolu dans ses résolutions, ne veut pas même l'entendre nommer; il me répète à chaque instant qu'elle est notre plus grande ennemie, et cependant... je sens que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais celui avec lequel tout est déjà décidé... Représente-toi ma situation dans ce moment... je ne pouvais ni la consoler, ni lui répondre, ni lui donner de conseils... — De grâce, reprit-elle tout à coup, ne vous affligez pas de mes peines, je vous en conjure. Je me suis confiée à vous... le besoin de trouver quelqu'un qui pût me plaindre... une certaine sympathie... enfin je n'ai que vous seul. — O ange! oui, oui, puissé-je pleurer toujours, et racheter à ce prix tes larmes! Cette misérable vie est toute à toi; elle t'appartient sans réserve, et je la consacre à ton bonheur.

Que de malheurs dans une seule famille, mon cher Lorenzo! quelle obstination dans M. T*** ! qui du reste est un brave et galant homme... Il aime sa fille de toute son âme, il la loue souvent, la regarde toujours avec tendresse, et cependant il lui tient la main sur la gorge. Thérèse me disait, il y a quelques jours, qu'il était doué d'une âme ardente et conti-

nuellement agitée par des passions malheureuses. Gêné dans son intérieur par la trop grande magnificence qu'il affecte de déployer, poursuivi par ces hommes qui, dans les révolutions, établissent leur fortune sur la ruine des autres, et craignant pour ses enfants, il veut assurer la félicité de sa famille en s'alliant à un homme *de sens*, riche, et qui a encore la perspective d'un héritage immense; peut-être est-ce aussi par une certaine morgue, et je parierais cent contre un qu'il ne donnerait pas sa fille à un homme à qui il manquerait un demi-quartier de noblesse. Celui qui naît patricien doit mourir patricien : telle est sa devise. Il en résulte qu'il considère l'opposition de sa femme comme une attaque à son autorité, et ce sentiment tyrannique le rend encore plus inflexible; son cœur est pourtant excellent; il adore sa fille, il l'accable de caresses, et quelquefois semble plaindre intérieurement la résignation de cette malheureuse enfant. Vraiment, Lorenzo, lorsque je vois comment des hommes qui pourraient être heureux cherchent par une certaine fatalité le malheur avec une lanterne, et veillent, suent et se fatiguent pour se fabriquer des douleurs éternelles, je suis sur le point de me faire sauter la cervelle, de peur qu'il ne me passe quelque jour par la tête une semblable tentation.

Je te quitte, Lorenzo; Michel m'appelle. Je reprendrai ma lettre au premier moment.

Le ciel se déride, et il fait la plus belle soirée du monde; le soleil a chassé les nuages et console la

terre en répandant sur sa surface un de ses rayons. Je t'écris en face du balcon, d'où j'admire l'éternelle lumière qui va peu à peu se perdant à l'horizon tout resplendissant de flammes. L'air est redevenu tranquille, et la campagne, quoique couverte d'eau et couronnée seulement d'arbres effeuillés et de plantes flétries, paraît plus belle qu'avant l'orage. C'est ainsi, Lorenzo, que l'infortuné secoue sa tristesse au premier éclair de l'espérance, et livre de nouveau son âme à des plaisirs auxquels il était insensible au temps de son aveugle prospérité... Mais le jour m'abandonne; j'entends la cloche du soir... Me voici enfin au terme de ma narration.

Nous continuâmes notre court pèlerinage, et bientôt nous aperçûmes à l'horizon, duquel elle se détachait par sa blancheur, la maison qui renferma autrefois cet homme

Pour la grandeur duquel le monde fut étroit,
Et qui, léguant son nom de mémoire en mémoire,
Fit à Laure vivante une immortelle gloire.

Je m'en approchai comme si j'allais me prosterner sur le tombeau de mes pères, et semblable à ces prêtres qui s'avançaient respectueux et en silence dans les forêts habitées par les dieux. La maison sacrée de ce grand Italien tombe en ruines par la négligence de celui qui possède un si saint trésor. En vain, dans quelques années, le voyageur viendra des terres lointaines visiter religieusement cette chambre, harmonieuse encore des chants divins de Pétrarque; il ne pourra plus que pleurer sur un mon-

ceau de pierres, couvert d'orties et d'herbes sauvages au milieu desquelles le renard solitaire aura fait son nid. O Italie! apaise l'ombre de tes grands hommes!... Je me souviendrai toujours en gémissant des derniers mots que prononça le Tasse, après avoir passé quarante-sept années de sa vie, exposé aux sarcasmes des flatteurs, aux dégoûts des sachants, et à l'orgueil des princes, tantôt emprisonné, tantôt vagabond, et toujours triste, malade et pauvre. Conduit enfin sur le lit de la mort par le malheur et l'indigence, il écrivait, en exhalant son dernier soupir : « Je ne me plains pas de la malignité de la fortune, pour ne pas dire de l'injustice des hommes, et qui a voulu avoir la gloire de me faire mourir mendiant. » O mon cher Lorenzo! ces paroles me bruissent toujours dans le cœur, et il me semble que je mourrai un jour en les répétant.

Cependant je récitais tout bas, l'âme pleine d'amour et d'harmonie, la chanson :

Claires, fraîches et douces ondes.

Et cette autre :

De penser en penser, de montagne en montagne.

Et ce sonnet :

Arrêtons-nous, amour, regardons notre gloire.

Et tant d'autres vers sublimes qu'à chaque instant ma mémoire rappelait à mon cœur.

Thérèse et son père étaient partis avec Odouard, qui allait vérifier les comptes d'un fermier qui tient de

lui une terre dans les environs. J'ai appris depuis que la mort d'un de ses cousins le forçait d'aller à Rome, et qu'il n'en doit pas être quitte de sitôt, parce que les autres parents s'étant emparés des biens du défunt, l'affaire, dit-on, ira devant les tribunaux.

A leur retour, cette bonne famille de laboureurs nous offrit un repas, aprés lequel nous reprîmes le chemin de nos maisons. Adieu, adieu, j'aurais bien des choses à te raconter encore; mais, à t'avouer la vérité, je ne suis guère à ce que je t'écris... A propos, j'oubliais de te dire qu'en revenant, Odouard avait constamment accompagné Thérèse et lui avait parlé en affectant un air d'autorité : par le peu de ses paroles que j'ai pu saisir, je soupçonne qu'il la tourmentait pour connaître le sujet de notre entretien : tu vois, mon ami, que je dois interrompre mes visites, au moins jusqu'à ce qu'il soit parti.

Bonne nuit, mon cher Lorenzo, conserve avec soin cette lettre : lorsqu'Odouard aura emporté avec lui tout mon bonheur, lorsque je ne verrai plus Thérèse, que sa jeune sœur ne viendra plus jouer sur mes genoux, dans ces jours d'ennui, où notre douleur passée nous redevient quelquefois chère; à cette heure où le jour va mourant, nous relirons ces mémoires, couchés sur le penchant de la colline qui regarde la solitude d'Arqua; alors le souvenir que Thérèse fut notre amie sèchera nos larmes; faisons-nous, crois-moi, un trésor de souvenirs suaves et doux, afin que, dans les années de tristesse et de

persécution qui nous restent à vivre, nous ayons pour nous soutenir la mémoire de n'avoir pas toujours été malheureux.

22 novembre.

Trois jours encore, et Odouard sera parti. Le père de Thérèse, qui l'accompagnera jusqu'aux frontières, m'a proposé de faire ce voyage avec lui, mais je l'en ai remercié, parce que je suis décidé à m'éloigner. J'irai à Padoue... Je ne veux pas abuser de l'amitié et de la confiance de M. T*** : tenez bonne compagnie à mes filles, me disait-il encore ce matin... Me prend-il donc pour un Socrate... moi? près de cette angélique créature née pour aimer et être aimée? Si malheureuse! moi dont le cœur est en si parfaite harmonie avec le cœur des infortunés, parce que j'ai toujours trouvé quelque chose de méchant dans celui de l'homme heureux?

Je ne sais comment il ne s'aperçoit pas qu'en parlant de sa fille je change de visage, ma langue s'embarrasse, et je balbutie alors comme un voleur devant son juge : il y a des moments où je m'abandonne à des réflexions qui me feraient blasphémer, lorsque je vois tant d'excellentes qualités gâtées chez lui par des préjugés et un entêtement qu'un jour peut-être il pleurera bien amèrement.... C'est ainsi, Lorenzo, que je dévore mes journées en me plaignant de mes malheurs... et de ceux des autres.

Cependant, Lorenzo, cet état ne me déplaît pas... souvent je ris de moi, je ris de ce que mon cœur ne peut supporter un moment, un seul moment de calme... Pourvu qu'il soit toujours agité, peu lui importe que les vents soient ou propices ou contraires... où lui manque le plaisir, il cherche aussitôt la douleur. Hier, Odouard est venu chez moi pour me rendre un fusil de chasse que je lui avais prêté, et me dire en même temps adieu; hé bien! je n'ai pu le voir sans me jeter à son cou, quoique cependant j'eusse bien dû imiter son indifférence. Je ne sais comment, vous autres sages, appelez l'homme qui, sans réfléchir, cède toujours au premier mouvement de son cœur; ce n'est certainement pas un héros, et cependant ce n'est point un lâche : ceux qui traitent les passions de faiblesse, ressemblent à ce médecin qui appelait fou un malade dans le délire; c'est ainsi encore que les riches taxent la pauvreté de faute, par la seule raison qu'elle est pauvre; tout est apparence, rien n'est réalité, rien! les hommes qui ne peuvent acquérir l'estime des autres, ni même la leur, cherchent à se tromper eux-mêmes en comparant les défauts qui par hasard leur manquent à ceux qu'ils reprochent à leurs voisins. Mais celui qui ne s'enivre pas, parce qu'il hait naturellement le vin, mérite-t-il des louanges sur sa sobriété?

O toi, qui disputes tranquillement sur les passions, si tes froides mains ne trouvaient pas froid tout ce qu'elles touchent, si tout ce qui entre dans ton cœur de glace ne se glaçait pas en passant par

ton cœur, crois-tu que tu serais aussi glorieux de ta sévère philosophie? Or, comment peut-on raisonner de choses que l'on ne connaît pas?

Pour moi, Lorenzo, j'abandonne ces prétendus sages à leur inféconde apathie: j'ai lu, je ne me rappelle plus trop dans quel poète, que leur vertu ressemble à un bloc de glace qui attire tout à lui et qui refroidit tout ce qu'il touche. — Dieu ne reste pas toujours dans une majestueuse tranquillité, mais il s'enlève au sein des aquilons, et passe avec les tempêtes.

28 novembre.

Odouard est parti. Et moi, je ne m'en irai qu'au retour du père de Thérèse. Bonjour.

3 décembre.

Ce matin, j'allais à la villa, et j'en étais déjà tout proche lorsque j'entendis, dans l'intérieur, le léger frémissement d'une harpe; je sentis aussitôt mon cœur sourire, et passer dans mes veines la volupté de l'harmonie : c'était Thérèse... O céleste enfant! comment puis-je te voir dans tout l'éclat de ta beauté et ne pas me livrer au désespoir... tu commences à tremper tes lèvres dans l'amer calice de la vie; et moi, de mes yeux je te verrai malheureuse et je ne pourrai te soulager qu'en pleurant avec toi. Ne de-

vrais-je pas, par pitié pour toi, t'avertir de te familiariser d'avance avec le malheur.

Je crois, Lorenzo, que je ne pourrais ni affirmer ni nier que je l'aime. — Mais si jamais... jamais!... En vérité ce sera un amour d'ange... incapable d'une seule pensée dont elle puisse se plaindre... Dieu le sait.

Je m'étais arrêté, les yeux, les oreilles et tous les sens tendus, et me divinisant dans ce coin où aucun regard ne me faisait rougir du vol que je faisais. Juge de ce que j'éprouvai lorsque j'entendis qu'elle chantait une cantate de Sapho, que je lui ai traduite avec deux autres odes, seules poésies qui nous restent de cette femme immortelle comme les muses. Je franchis la porte d'un bond, et je trouvai Thérèse dans sa chambre, sur le même siége où je la vis le jour qu'elle faisait son portrait. Elle était négligemment vêtue de blanc, le trésor de sa blonde chevelure était répandu sur ses épaules et sur sa poitrine, ses yeux nageaient dans la mélodie, une suave langueur était répandue par tout son visage ; son bras rosé, son pied appuyé sur la pédale, ses doigts courant avec légèreté sur les cordes sonores, tout en elle était harmonie. Je m'étais arrêté devant elle, je ne pouvais me rassasier du bonheur de la contempler. Thérèse parut d'abord confuse de s'être laissé surprendre par un homme qui l'admirait ainsi négligée, et moi-même je commençais à me reprocher intérieurement ma vivacité et mon oubli des convenances... mais bientôt elle se remit et continua. Alors je ne

songeai plus qu'au plaisir de la voir et de l'entendre; je ne puis te dire, Lorenzo, dans quel état se trouvait précisément mon cœur, mais le fait est que dans ce moment j'avais cessé de sentir le poids de cette vie mortelle.

Quelques minutes après, Thérèse se leva en souriant et me laissa seul. Peu après je revins à moi; j'appuyai alors ma tête sur la harpe, mon visage se baigna de larmes, et je me sentis soulagé.

Padoue, 7 décembre.

Je n'ose le dire, Lorenzo, mais je crains bien que tu ne m'aies pris au mot, et que tu n'aies fait tout ce qui était en ton pouvoir pour m'éloigner de mon cher ermitage. Hier, Michel vint m'avertir de la part de ma mère que mon logement à Padoue, où j'avais dit (et vraiment à peine si je m'en souviens) que je voulais me rendre à la réouverture de l'Université, était préparé ; il est vrai que j'avais juré de partir, je te l'avais même écrit, mais j'attendais M. T***, qui n'est point encore revenu. Au reste, plus je réfléchis, plus je me félicite d'avoir profité du moment où je voulais fermement m'éloigner de ma retraite, que j'ai quittée sans dire adieu à personne ; autrement, je crois bien que malgré tes résolutions et les miennes, jamais je n'aurais eu ce courage; je t'avouerai même que parfois je regrette bien amèrement ma solitude, et qu'alors il me prend

la tentation d'y retourner. — Au reste, figure-toi bien que je suis à Padoue, et prêt à devenir un savantissime... Je te dis cela afin que tu n'ailles pas encore prêcher partout que je me perds avec mes folies... Mais aussi qu'il ne te prenne pas l'envie de t'opposer à mon départ, lorsque je l'aurai décidé... Tu sais, mon ami, que je suis né extrêmement inapte à certaines choses, et surtout lorsqu'il s'agit de vivre avec cette méthode qu'exigent les études, et qui se trouve tout à fait en opposition avec mon caractère libre et indépendant; si pourtant cela t'arrivait, rappelle-toi que je te le pardonne d'avance et de mon propre mouvement... remercie cependant ma mère, et, pour diminuer son déplaisir, dis-lui, comme si la chose venait de toi, qu'il est probable que je ne trouverai pas ici de chambre à louer pour plus d'un mois...

Padoue, 11 décembre.

Je viens de faire connaissance avec l'épouse du noble M. M***, qui, abandonnant le tumulte de Venise et la maison de son indolent mari, vient passer une partie de l'année à Padoue pour se divertir. Hélas! si jeune et si belle... sa figure a déjà perdu cette ingénuité sans laquelle il n'y a ni grâce ni amour. Coquette consommée, elle passe son temps à chercher à plaire, et cela sans autre but que de faire des conquêtes, du moins je le pense ainsi, peut-être

ai-je tort... elle paraît rester volontiers avec moi, me parle bas et sourit à mes louanges, d'autant plus qu'elle ne semble pas goûter, comme les autres femmes, cette froide ambroisie, ce fade jargon, qu'on est convenu d'appeler bons mots, et traits d'esprit, et qui presque toujours décèlent un caractère mauvais. Je ne sais comment il se fit qu'hier en approchant sa chaise de la mienne, elle me parla de quelques-uns de mes vers, et amena la conversation sur la poésie; je ne sais encore comment je nommai un livre qu'elle me demanda, et que je promis de lui porter ce matin; adieu, l'heure s'avance.

Deux heures.

Un page m'ouvrit un boudoir où, entré à peine, je vis venir au-devant de moi une femme de trente-cinq ans environ, légèrement vêtue, et que jamais je n'eusse prise pour une femme de chambre, si elle-même ne me l'eût appris en me disant : — Ma maîtresse est encore au lit, mais elle va se lever à l'instant. — Aussitôt un coup de sonnette la fit courir dans la chambre contiguë où était le trône de la déesse, et moi je continuai à me chauffer, en regardant une Danaé peinte au plafond, et les fresques dont les murailles étaient couvertes, ainsi que quelques romans français jetés çà et là. Tout à coup la porte s'ouvrit, un air parfumé de mille odeurs parvint jusqu'à moi, et je vis notre dona, toute fraîche

et radieuse, s'approcher vivement du feu, comme si elle tremblait de froid, et s'étendre sur une chaise longue que lui avait préparée sa femme de chambre. Elle me salua des yeux seulement... et me demanda en souriant si je me souvenais de ma promesse ; alors je lui présentai le livre, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle n'était vêtue que d'une espèce de peignoir qui, n'étant pas lacé, descendait librement et laissait à découvert ses épaules et sa poitrine voluptueusement cachée par une peau de cygne, dans laquelle elle s'était enveloppée. Ses cheveux, quoique retenus par un peigne, accusaient le sommeil récent, et quelques boucles qui s'en échappaient, retombant sur son cou, et pénétrant jusque dans son sein, semblaient inviter l'œil inexpérimenté à les y poursuivre, tandis que, pour en rattacher d'autres qui ombrageaient son front et ses longues paupières noires, elle laissait voir, peut-être sans s'en douter, un bras d'albâtre que ne pouvaient cacher les manches de sa chemise, qui, lorsqu'elle levait la main, retombaient jusqu'au coude. A demi couchée sur un trône de coussins, elle se tournait avec complaisance vers un petit chien qui s'approchait d'elle, la fuyait, puis revenait la caresser, en courbant son dos, et en secouant les oreilles et la queue. Je m'assis à son côté sur un siége qu'avait avancé la femme de chambre déjà partie, et je regardai cette flatteuse petite bête qui, en se jouant avec le bas du peignoir, et en le relevant avec ses pattes, laissait apercevoir une gentille pantoufle de soie rose

tendre, et dans cette pantoufle un petit pied, ô Lorenzo... semblable à celui que l'Albane peindrait à une Grâce sortant du bain... Oh ! si comme moi tu avais pu voir Thérèse, dans le même négligé, s'approchant du feu comme elle, et comme elle sans ceinture... En me rappelant ce bienheureux moment, je me souviens que je n'osais respirer l'air qui l'entourait... Toutes mes facultés étaient suspendues, et n'avaient de force que pour l'adorer... Sans doute c'est un génie bienfaisant qui m'offrit alors l'image de Thérèse... Je reportai avec un léger sourire les yeux sur la belle, sur le petit chien, sur le tapis, sur le pied mignon... Mais les bords du peignoir étaient baissés, et le pied avait disparu. Je me levai en lui demandant pardon d'avoir choisi une heure aussi peu convenable, et en prenant congé d'elle je m'aperçus qu'un air sérieux avait remplace le doux et tendre abandon qu'un instant auparavant on lisait sur sa figure ; au reste, je me trompe peut-être. Enfin, lorsque je fus seul, ma raison, qui est en procès éternel avec mon cœur, me dit : Malheureux ! crains celle-là seulement qui participe du ciel ; prends donc un parti et ne retire pas tes lèvres du contre-poison que te présentait la fortune. — Je louai ma raison, mais le cœur avait déjà fait à sa guise. Tu t'apercevras facilement, mon cher Lorenzo, que cette lettre est copiée et recopiée, parce que j'ai voulu me surpasser en beau style.

Oh ! la cantate de Sapho ! je la chante partout, je la répète à chaque instant, à la promenade, en

écrivant, au milieu de mes lectures ; je n'éprouvais pas cette inquiétude vague, Thérèse, lorsqu'il ne m'était pas refusé de te voir et de t'entendre... Mais patience, onze milles et je suis à la maison ; deux milles encore, et... Oh ! que de fois j'aurais fui cette terre, si, dans la crainte d'être entraîné trop loin par mes infortunes, je n'eusse préféré braver le péril, et rester près de toi... Ici du moins nous sommes encore sous le même ciel.

P. S. Je reçois à l'instant tes lettres, voilà la cinquième fois, mon cher Lorenzo, que tu m'accuses d'être amoureux. Amoureux, oui... eh bien ! après? n'ai-je pas vu des gens se prendre de passion pour la Vénus de Médicis, pour la Psyché, pour la Lune ou pour quelque étoile favorite ; et toi-même, n'étais-tu pas tellement enthousiaste de Sapho, que tu te la figurais parfaitement belle, et que tu traitais d'ignorants ceux qui prétendaient quelle était petite et brune, et plutôt laide que jolie ! dis-moi le contraire.

Trêve de plaisanteries. Je conviens avec toi que je suis un cerveau bizarre, extravagant même, mais je ne vois pas qu'il y ait de honte à cela. Voilà plusieurs jours que je m'aperçois que tu as la rage de vouloir me faire rougir... Mais tu me permettras de te dire que je ne sais, ne puis, ni ne dois rougir d'aucune chose à l'égard de Thérèse, ni me plaindre, ni me repentir, entends-tu ?... Vis joyeux.

Padoue....

Les deux premiers feuillets de cette lettre dans laquelle Ortis se plaignait de ce que lui avait fait souffrir quelquefois son caractère violent, ont été perdus ; comme l'éditeur s'est proposé de publier religieusement ces lettres d'après le manuscrit autographe, il a cru nécessaire d'insérer ces fragments, d'autant plus qu'ils font facilement deviner le contenu des pages qui manquent.

. . . . . .

. . . . . .

..... Reconnaissant du bienfait, je le suis aussi de l'injure ; et cependant tu sais combien de fois j'ai pardonné à mes ennemis, secouru ceux qui m'avaient offensé, pleuré ceux qui m'avaient trahi... Mais les plaies faites à mon honneur, Lorenzo... celles-là demandent vengeance... Je ne sais ni ne désire savoir ce qu'ils t'ont écrit, mais quand ce misérable s'est présenté devant moi, quoiqu'il y eût près de trois ans que je ne l'eusse vu... j'ai senti tout le corps me brûler. Je me suis contenu cependant... Mais devait-il par de nouveaux outrages rallumer mon ancien mépris, je rugissais comme une bête féroce, et si, dans cet instant, il s'était présenté à ma vue... je sens que je l'aurais mis en pièces, l'eussé-je trouvé dans le sanctuaire.

Deux jours après, le lâche refusa de passer par le chemin d'honneur que je lui avais ouvert, et cha-

cun se mit à prêcher une croisade contre moi, comme si je devais endurer tranquillement des affronts de la part de celui qui déjà m'avait dévoré la moitié du cœur. Cette vile espèce n'affecte la générosité que parce qu'elle n'a pas le courage de se venger visière levée, mais il faut voir avec quelle adresse elle sait se servir des poignards nocturnes de l'intrigue et de la calomnie... Je n'ai point cherché à le tromper, je lui ai dit : Vous avez un bras et un cœur comme moi, et je suis mortel comme vous. Il me répondit par des cris et des larmes ; alors la colère, cette furie dominatrice de mon cœur, commença à faire place au mépris. Je pensai que l'homme courageux ne doit pas écraser le faible : mais aussi pourquoi le faible irrite-t-il celui qui sait se venger... Crois-moi, il faut une bassesse stupide ou une surhumaine philosophie pour pardonner à un ennemi qui se présente devant nous, la figure impudente, l'âme noire et les mains tremblantes.

Enfin l'occasion m'a démasqué tous ces petits messieurs qui s'émerveillaient à chacune de mes paroles et qui à chaque instant m'offraient leur bourse et leurs services... Sépultures!... beaux marbres et pompeuses épitaphes, mais ouvrez-les et vous ne trouverez que vers et putréfaction. Et crois-tu, Lorenzo, que, si l'adversité nous réduisait à leur demander du pain, il en serait quelques-uns qui se ressouviendraient de leurs promesses? Pas un, ou peut-être un seul qui voudrait acheter notre avilissement. Amis pendant le calme, la tempête s'élève-

t-elle, ils font force de rames pour s'éloigner de vous... chez eux tout est calcul... Oh! s'il est encore des hommes qui sentent frémir dans leurs entrailles les passions généreuses, qu'ils s'éloignent! qu'ils fuient, comme les aigles et les bêtes sauvages, au milieu des forêts et des montagnes inaccessibles, loin de la vengeance et de l'envie des hommes... Les âmes sublimes passent au-dessus de la multitude qui, outragée de leur grandeur, tente d'arrêter leur essor ou de les tourner en ridicule en traitant de folie des actions que plongée dans la fange, elle ne peut ni admirer ni comprendre. Je ne parle pas de moi, mais lorsque je réfléchis aux obstacles que la société oppose, à chaque pas, au génie et au cœur de l'homme, et comme dans un gouvernement immoral ou tyrannique tout est intérêt, brigue et calomnie; je tombe à genoux pour remercier le Ciel qui, en me douant de ce caractère ennemi de toute servitude, m'a appris à vaincre la fortune et à m'élever au-dessus de l'éducation. Je sais que la première, la seule, la vraie science est celle de l'homme, qu'on ne peut acquérir ni dans la solitude ni dans les livres, et que chacun peut profiter de son expérience et de celle des autres, pour marcher avec quelque sûreté au milieu des précipices de la vie; moi seul dois craindre d'être trompé par ceux qui devaient m'instruire, précipité du faîte de la fortune par ceux qui devaient m'y élever, et frappé par la main qui aurait eu la force de me soutenir.

Il manque une autre feuille.

. . . . . .

. . . . . Si du moins c'était la première fois, mais j'ai si cruellement éprouvé toutes les passions ! je ne suis pas exempt de vices, je l'avoue, mais jamais un vice ne m'a vaincu, et cependant, dans ce terrestre pèlerinage, j'ai passé tout à coup des jardins aux déserts. Mais je conviens qu'à une certaine époque mon mépris pour les hommes naquit d'un dédain orgueilleux et du désespoir de ne pouvoir trouver la gloire et le bonheur dont je m'étais flatté dans les premières années de ma jeunesse. Crois-tu, Lorenzo, que si j'avais voulu, comme tant d'autres, trafiquer de ma foi, renier la vérité, vendre mon esprit, je ne vivrais pas maintenant plus honoré et plus tranquille? mais les honneurs et la tranquillité de ce siècle perdu méritent-ils d'être achetés par la vente de mon âme? Peut-être la crainte de l'infamie, plus encore que l'amour de la vertu, m'a-t-elle retenu sur les bords du précipice et empêché de commettre de ces fautes qu'on respecte chez les grands, qu'on tolère dans la classe moyenne de la société, et qu'on punit chez les malheureux pour ne point laisser sans victimes l'autel de la justice. Non, jamais aucune force humaine, aucune puissance divine ne parviendront à me faire répéter sur le théâtre du monde l'éloge du *petit brigand*... Pour veiller la nuit dans le boudoir de nos femmes à la mode, je sais qu'il faut être libertin de profession, parce qu'elles veulent encore maintenir leur réputation auprès des hommes qu'elles croient suscepti-

bles de quelque ombre de pudeur... Hé! moi-même n'ai-je pas reçu d'une femme des préceptes de trahison et de séduction? et peut-être eussé-je trahi et séduit comme un autre, si le plaisir que je comptais y goûter n'eût pas dû redescendre amer dans mon âme, qui n'a jamais su se plier aux circonstances ni transiger avec la raison. Voilà pourquoi tant de fois tu m'as entendu redire que tout dépend du cœur... du cœur que ni le Ciel, ni les hommes, ni nos intérêts mêmes ne peuvent jamais changer.

Dans l'Italie la plus cultivée, et dans quelques villes de France, j'ai cherché avec soin ce *grand monde*, que partout j'entendais vanter avec tant d'emphase. Qu'ai-je vu? une foule de nobles, de savants et de belles; mais tous sots, bas et méchants... Tous... J'ai cependant, je l'avouerai, rencontré quelquefois, mais toujours parmi le peuple, des hommes d'un caractère libre, que rien n'avait pu émousser encore. J'errais ça et là, et dessus et dessous, semblable aux âmes de ces malheureux que le Dante place à la porte de l'enfer comme ne les jugeant pas dignes d'habiter avec les parfaits damnés. Pendant tout un an, sais-tu ce que j'ai trouvé partout? sottises, déshonneur, ennui mortel... et, tandis que, tremblant encore sur le passé, je commençais à me rassurer sur l'avenir en me croyant dans le port, mon mauvais génie m'entraîne de nouveau à des malheurs inévitables.

Tu vois, Lorenzo, que j'ai raison de lever les yeux vers ce rayon de salut, qu'un hasard propice

me présente. Mais, je t'en conjure, épargne-moi ton refrain habituel : *Ortis, Ortis, ton intolérance te rendra misanthrope.* Et crois-tu donc que si je haïssais les hommes, je me plaindrais comme je le fais de leurs vices? Au reste, puisque je ne sais pas en rire et que je crains de m'en fâcher, je crois que le meilleur parti est la retraite ; d'autant plus que je ne vois pas qui pourrait me garantir de la haine de cette race, à laquelle je ressemble si peu. Il ne s'agit point ici de discuter de quel côté est la raison ; je l'ignore, et certes je ne pense pas qu'elle soit toute du mien. Mais l'essentiel, je crois (et en cela nous sommes d'accord), c'est que mon caractère franc, ouvert et loyal, ou plutôt obstiné, brusque et imprudent, ne peut nullement s'accorder avec cette religieuse étiquette qui couvre d'une même livrée l'extérieur de ceux-là, et, sur mon honneur, pour vivre en paix avec eux je n'ai point envie de changer d'habits. Je me trouve donc dans une guerre ouverte, qui ne me laisse pas même espérer de trêves, et ma défaite est d'autant plus inévitable, que je ne sais point combattre avec le masque de la dissimulation, vertu cependant assez accréditée et encore plus profitable. Vois ma présomption, Lorenzo, je me crois meilleur que les autres, et voilà pourquoi je dédaigne de me contrefaire ; mais bon ou mauvais, et tel que je suis enfin, j'ai la générosité ou plutôt l'effronterie de m'exposer nu et comme je suis sorti des mains de la nature. J'avoue que parfois je me dis à moi-même : — Crois-tu qu'il n'y a

pas quelque danger à professer cette vérité? — et je me réponds que je serais bien fou, si, lorsque j'ai trouvé dans ma solitude le bonheur et la tranquillité des élus, qui se béatifient dans la contemplation du souverain bien, j'allais, pour ne pas risquer de devenir amoureux (c'est ton antienne ordinaire), me remettre encore à la disposition de cette tourbe fausse et méchante.

Padoue, 23 décembre.

Ce maudit pays semble encore engourdir mon âme déjà fatiguée de la vie. Gronde-moi tant que tu voudras, Lorenzo, mais je ne sais que devenir à Padoue. Si tu voyais avec quelle figure apathique je suis là... hésitant... et me torturant l'esprit pour te commencer cette misérable lettre... A propos, le père de Thérèse est revenu et m'a écrit. Je lui ai répondu en lui annonçant mon retour; il me semble qu'il y a mille ans que je l'ai quitté.

Cette université (comme toutes les universités du monde) est composée de professeurs pédants, ennemis entre eux, et d'écoliers dissipés. Lorenzo, sais-tu pourquoi les grands hommes sont si rares dans la foule? c'est que cette émanation de la Divinité qui constitue le génie ne peut exister que dans l'indépendance et la solitude; dans la société on lit et on imite beaucoup, mais on médite peu. Cette ardeur généreuse qui fait écrire, penser et sentir forte-

ment, finit par s'évaporer en paroles. Pour estropier une foule de langues, nous dédaignons d'apprendre la nôtre, et nous nous donnons en ridicule aux étrangers et à nous-mêmes. Dépendants des préjugés, des intérêts et des vices des hommes, guidés par une chaîne de devoirs et de besoins, nous confions à la multitude notre gloire et notre bonheur, nous parvenons à la richesse et à la puissance, et nous finissons par nous épouvanter de notre élévation même, parce que la renommée attire les persécuteurs, et que notre grandeur d'âme nous rend suspects aux gouvernements et aux princes qui ne veulent ni grands hommes ni grands scélérats. Celui qui, dans des temps d'esclavage, est payé pour instruire la jeunesse, presque jamais ne remplit son mandat sacré. De là vient cet appareil de leçons pédantesques et pédagogiques qui ne tendent qu'à rendre la raison difficile et la vérité même suspecte. Tiens, Lorenzo, je ne puis mieux comparer les hommes qu'à un troupeau d'aveugles qui errent au hasard. Quelques-uns s'efforcent d'entr'ouvrir les yeux et se persuadent qu'ils distinguent dans les ténèbres, où cependant ils ne doivent marcher qu'en trébuchant... Mais supposons que je n'ai rien dit. Il y a des opinions qu'on ne peut discuter qu'avec le petit nombre de ceux qui envisagent les sciences avec le même sourire qu'Homère contemplait les hauts faits des grenouilles et des rats... Pour cette fois, tu conviendras que j'ai raison?...

Or, puisque Dieu t'envoie un acquéreur, tu me

feras plaisir de vendre corps et âme tous mes livres. Qu'ai-je à faire de quatre mille volumes et plus, que je ne peux ni ne veux lire? Conserve-moi seulement ceux dans lesquels tu trouveras des notes écrites de ma main : que d'argent j'ai employé à cette folie qui, je le crains bien, n'est passée que pour faire place à une autre! Tu en remettras le prix à ma mère, il l'indemnisera un peu des dépenses énormes qu'elle a faites pour moi. — Je ne sais comment je m'arrange, mais j'épuiserais un trésor; l'occasion me semble avantageuse, il faut en profiter, les temps deviennent de plus en plus malheureux : et il n'est pas juste que pour moi la pauvre femme traîne dans la misère le peu de temps qu'elle a encore à vivre. Adieu, Lorenzo.

Des collines Euganéennes, 3 janvier.

Pardonne : je te croyais plus sage... Le genre humain est cette troupe d'aveugles que tu vois, se heurtant, se pressant et se traînant derrière l'inexorable fatalité; pourquoi craindre alors un avenir que nous ne pouvons éviter ?

« Je me trompe! la prudence humaine peut par ses combinaisons rompre cette chaîne d'infiniment petits événements que nous appelons destin; mais peut-elle pour cela plonger ses regards dans les ombres de l'avenir ? Tu m'exhortes encore à fuir Thérèse; mais c'est comme si tu me disais : Abandonne

ce qui te fait chérir la vie... crains le mal et tombe dans le pire... Mais supposons un instant que, pour éviter prudemment le péril, je doive interdire à mon âme tout éclair de bonheur, ma vie alors ne s'écoulerait-elle pas pareille aux austères journées de cette saison obscure et nébuleuse, qui ferait presque désirer la cessation de la vie jusqu'au retour du printemps? Conviens donc, Lorenzo, qu'il vaut mieux que la nuit vienne avant le soir, et que notre matin du moins se réjouisse aux rayons du soleil? D'ailleurs, si je voulais être toujours en garde contre mon cœur, ne ferait-il pas à ma raison une guerre éternelle? et dis-moi quelle en serait l'utilité. Je naviguerai donc comme un homme perdu; que les choses aillent comme elles pourront : en attendant

Je sens mon air natal, et mes douces collines
Montent à l'horizon!...

16 janvier.

Odouart nous écrit que ses affaires ne le retiendront plus guère qu'un mois, et qu'il espère revenir au printemps... Alors, oui, vers les premiers jours d'avril, je penserai à partir.

19 janvier.

Existence humaine : songe trompeur! auquel, semblables à ces femmelettes qui font reposer leur

avenir sur des superstitions et des présages, nous attachons cependant un si grand prix... prends garde! tu tends la main à une ombre qui, tandis qu'elle t'est chère, est peut-être en horreur à tel autre; — ainsi donc tout mon bonheur n'est que dans l'apparence des objets qui m'entourent, et, si je cherche quelque chose de réel, ou j'en reviens à me tromper, ou, surpris et épouvanté, je ne fais que m'égarer dans le vide. Je ne sais, mais je commence à craindre que nous ne soyons qu'un infiniment petit anneau du système incompréhensible de la nature, et qu'elle ne nous ait doués d'un si grand amour de nous-même qu'afin que ces profondes craintes et ces suprêmes espérances, créant dans notre imagination une série innombrable de biens et de maux, nous tinssent incessamment occupés de cette triste existence si douteuse, si courte et si malheureuse; et elle, pendant que nous servons aveuglément à son but, elle rit de notre orgueil qui nous fait penser que l'univers est créé pour nous seuls, et que nous seuls sommes dignes et capables de donner des lois à la création.

Tout à l'heure j'allais devant moi, perdu dans la campagne, enveloppé jusqu'aux yeux dans mon manteau, observant l'agonie de la terre ensevelie sous des monceaux de neige, sans herbe ni feuilles qui rappelassent sa richesse passée; je ne pouvais longtemps arrêter ma vue sur les épaules de ses montagnes dont les cimes élevées disparaissaient dans un nuage grisâtre, qui en s'abaissant augmentait encore

la tristesse de ce jour froid et ténébreux. Je me figurais ces neiges amoncelées se détachant tout à coup et se précipitant semblables à ces torrents qui inondent la plaine, renversent les plantes, les arbres, les cabanes, et détruisent en un jour le travail de tant d'années et l'espérance de tant de familles! de temps en temps un faible rayon de soleil tremblait à travers cette atmosphère épaisse et rassurait la terre en lui annonçant que le monde n'était pas plongé dans l'éternelle nuit. Me tournant alors vers cette partie du ciel qui conservait la teinte rougeâtre de son dernier reflet, je m'écriai : — « O soleil, tout » change donc ici-bas, et un jour viendra où Dieu » retirera les regards de toi, et toi aussi tu change- » ras de forme, et alors les nuages ne serviront plus » de cortége à tes rayons, et l'aube ne viendra plus, » couronnée de roses célestes et ceinte de flammes, » annoncer à l'Orient que tu te lèves. Réjouis-toi » cependant de ta carrière, qui sera peut-être triste » un jour et pareille à celle de l'homme. Tu le vois : » quant à lui, l'homme n'a point à se louer de la » sienne ; et si parfois il rencontre sur son chemin » les prés fleurissants d'avril, il doit plus souvent » encore traverser les sables brûlants de l'été et le » glaces mortelles de l'hiver. »

22 janvier

Ainsi vont les choses, cher ami ; hier soir j'étais auprès du foyer autour duquel s'étaient rassemblés

quelques paysans des environs, qui, en se chauffant, s'amusaient à raconter leurs anciennes aventures. Tout à coup une jeune fille, les pieds nus et paraissant transie de froid, entre, et s'adressant au jardinier lui demande l'aumône pour la *pauvre vieille*. Tandis qu'elle se réchauffait, il préparait pour elle deux petits fagots de bois sec et deux pains bis. La paysanne les prit, nous salua et partit; je sortis derrière elle, et sans intention je suivis ses traces imprimées dans la neige. Arrivée à un monceau de glaces qui barraient le chemin, elle s'arrêta cherchant des yeux une place où elle pût passer. Je la joignis. — Allez-vous bien loin, jeune fille? — Non, monsieur, à un demi-mille environ. — Ces fagots sont trop lourds pour vous, laissez-m'en prendre au moins un. — Ils ne me fatigueraient point si je pouvais les porter sur mes épaules, mais ces deux pains m'embarrassent.—Alors laissez-moi donc porter les pains.—Elle me les présenta en rougissant, et je les mis sous mon manteau. Après une petite heure de marche, nous entrâmes dans une chaumière au milieu de laquelle nous aperçûmes une vieille femme qui se chauffait à un vase rempli de braise, sur lequel elle étendait les paumes de ses mains en appuyant ses pouces sur ses genoux. Bonjour, mère, lui dis-je en m'approchant d'elle. — Bonjour, me répondit-elle. — Comment vous portez-vous, mère? Cette question et dix autres que je lui fis successivement restèrent sans réponse, tant elle était occupée à se réchauffer les mains; de temps en temps seu-

lement elle levait les yeux pour voir si nous étions partis ; nous déposâmes toutes nos petites provisions ; et la vieille, sans plus nous regarder, fixa sur elles son œil immobile, et, à notre promesse de revenir le lendemain, elle ne nous répondit que par un second — Bonjour — qu'elle laissa échapper comme malgré elle.

En regagnant la maison, la jeune paysanne me racontait que cette femme, qui pouvait avoir environ quatre-vingts ans, était très-malheureuse, en ce que la saison empêchait souvent les habitants du village de lui faire passer les secours dont elle avait besoin, et que quelquefois on l'avait trouvée près de mourir de faim : cependant la crainte de quitter la vie était si forte chez elle, qu'on la voyait continuellement occupée à marmotter des prières pour que Dieu la conservât en ce monde. J'ai entendu dire ensuite à un vieux paysan que, depuis qu'elle avait perdu son mari tué d'un coup d'arquebuse, elle avait vu dans une année de disette, mourir autour d'elle ses fils, ses filles, ses gendres, ses belles-filles et ses neveux. Et cependant, frère, cette malheureuse qui joint aux maux présents le souvenir des maux passés, demande encore au Ciel de lui conserver une vie noyée dans une mer de douleurs.

Hélas ! tant de dégoût assiégent notre existence, qu'il ne faut pas moins que cet instinct invincible qui nous y attache, pour l'acheter, quand la nature nous donne tant de moyens de nous en délivrer, pour l'acheter, dis-je, comme nous le faisons par

l'avilissement, les pleurs, et quelquefois encore par le crime... »

17 mars.

Depuis deux mois je ne te donne pas signe de vie, et tu t'en es effrayé, et tu as craint que je ne fusse vaincu par l'amour, au point de ne me souvenir ni de toi ni de la patrie. — O frère — que tu me connais peu, que tu connais peu le cœur humain et toi-même, si tu penses que le sentiment de la patrie puisse s'attiédir ou s'éteindre, et si tu crois qu'il cède aux autres passions, tandis qu'au contraire il les irrite et en est irrité ! — C'est vrai, et en cela tu as dit vrai — *l'amour dans un cœur malade, et où les autres passions sont désespérées, renaît tout-puissant.* — Et j'en suis une preuve — mais qu'il y renaisse mortel, tu te trompes ; sans Thérèse, je serais aujourd'hui dans la tombe.

La nature crée de sa propre autorité des esprits qui ne peuvent être que généreux ; il y a vingt ans, il était possible qu'ils demeurassent sans force et engourdis dans la torpeur universelle de l'Italie : mais les temps d'aujourd'hui ont réveillé en eux leurs natives et viriles passions : et ils ont acquis telle trempe, qu'on puisse les briser, oui — les faire plier, non. Et ceci n'est point une sentence métaphysique ; crois-moi, c'est la vérité qui resplendit dans la vie de beaucoup d'hommes des anciens jours,

glorieusement malheureux : vérité dont je me suis convaincu en vivant avec beaucoup de concitoyens que je plains et que j'admire en même temps ; parce que si Dieu n'a pas pitié de l'Italie, ils devront enfermer au plus profond de leur cœur l'amour de la patrie, — le plus funeste des amours, en ce qu'il brise ou endolorit toute la vie, et qu'avant de l'abandonner ils auront pour chers les périls, l'agonie et la mort — et je suis un de ceux-là — et toi aussi, Lorenzo.

Mais si j'écrivais là-dessus ce que j'ai vu et ce que je sais — je ferais une chose inopportune et cruelle, en rallumant en vous tous cette flamme que je voudrais éteindre en moi. — Je pleure, crois-moi, la patrie ; je la pleure secrètement, et je désire

Que je répande seul mes larmes ignorées.

Une autre espèce d'amateurs d'Italie se plaint à haute voix, criant qu'ils ont été vendus et livrés : mais s'ils se fussent armés, ils eussent été vaincus peut-être, mais non pas trahis ; et s'ils s'étaient défendus jusqu'à la dernière goutte de leur sang, les vainqueurs n'eussent pas pu les vendre, et les vaincus n'eussent point tenté de se racheter. Il y en a beaucoup parmi nous qui croient que la liberté se peut payer à prix d'argent, qui pensent que les nations étrangères viennent, par amour de l'équité, s'égorger réciproquement dans nos campagnes pour délivrer l'Italie ; mais les Français, qui ont rendu odieuse la divine théorie de la liberté publique, fe-

ront les Timoléons à notre égard. — Beaucoup espèrent dans le jeune héros : né de sang italien, né où se parle notre langue — moi, d'une âme basse et cruelle je n'attendrai jamais rien d'utile ni d'élevé pour nous ; que m'importe qu'il ait le courage et le rugissement du lion, s'il a l'esprit du renard. Oui, bas et cruel, et les épithètes ne sont pas exagérées, n'a-t-il pas vendu Venise avec une franche et généreuse fierté ? Selim Ier, qui fit égorger sur le Nil trente mille soldats circassiens qui s'étaient fiés à sa parole, et Nadir schah, qui, dans notre siècle, assassina trois cent mille Indiens, sont plus féroces, c'est vrai, mais moins méprisables. J'ai vu de mes yeux une constitution démocratique, apostillée par le jeune héros, apostillée de sa main, et envoyée de Passeriano à Venise, pour qu'elle y fût acceptée ; et le traité de Campo-Formio était déjà signé depuis plusieurs jours, et Venise vendue, et la confiance que le héros nous inspirait à tous a rempli l'Italie de proscrits, d'émigrants et d'exilés. Je n'accuse pas la raison d'État qui vend les nations comme des troupeaux de bêtes : ce fut et ce sera toujours ainsi ; mais je pleure ma patrie

Qui me fut enlevée, et de telle manière,
Que l'offense en mon cœur vit encor tout entière.

Il est né Italien, et secourra un jour la patrie. — Qu'un autre le croie ; moi, j'ai répondu et je répondrai toujours : — La nature le créa tyran, et le tyran n'a point d'égard à la patrie. — Il n'en a pas !

Quelques-unes des nations, en voyant les plaies de l'Italie, vous disent qu'il faut savoir les guérir avec les remèdes extrêmes nécessaires à la liberté. C'est vrai, l'Italie a des abbés et des moines; mais elle n'a plus de prêtres : car là où la religion n'est point incarnée dans les lois et dans les mœurs d'un peuple, l'administration du culte n'est plus qu'un commerce. L'Italie a des nobles encore tant que tu voudras, mais elle n'a plus de patriciens; les patriciens défendaient l'Italie d'une main pendant la guerre, et la gouvernaient de l'autre pendant la paix. Tandis qu'en Italie, maintenant, la grande prétention des nobles est de ne faire ni savoir rien. Enfin nous avons encore un peuple, mais nous n'avons plus de citoyens, ou bien peu, du moins. Les médecins, les avocats, les professeurs d'université, les lettrés, les riches marchands, l'innombrable foule des employés font des arts libéraux et s'intitulent bourgeois; mais ils n'ont ni force ni droit de bourgeoisie. Chacun gagne du pain ou des diamants, son nécessaire ou son superflu, avec son industrie personnelle, mais il n'est pas propriétaire sur ce sol; il est une portion du peuple moins malheureux, mais non pas moins esclave : une terre est possible sans habitants; — un peuple sans terre, jamais. C'est pour cela que le petit nombre de propriétaires territoriaux, en Italie, seront toujours les dominateurs invisibles et les arbitres de la nation. Or, des moines et des abbés, faisons des prêtres; convertissons les nobles en patriciens, tous les habitants, ou

une partie du moins, en propriétaires ou en possesseurs de terres. Mais prenons garde. Faisons cela sans carnage, sans impiété, sans factions, sans proscriptions, sans exils, sans l'aide, sans le sang, sans les extorsions des armes étrangères, sans division territoriale, sans lois agraires, sans expropriations des biens paternels; car, si jamais de pareils remèdes étaient indispensables pour nous tirer de notre perpétuel et infâme esclavage, je ne sais vraiment ce que je préférerais — ni infamie — ni servitude — être l'exécuteur de si cruels et souvent de si inefficaces remèdes, jamais : — l'individu a toujours quelque voie de salut, lui — ne fût-ce que la tombe. Mais un peuple ne peut pas se suicider d'un coup et tout entier; et cependant, si j'écrivais, j'exhorterais l'Italie à subir en paix sa situation présente, et à laisser à la France le honteux malheur d'avoir sacrifié tant de victimes humaines à la liberté, victimes sur lesquelles le conseil des cinq cents, ou d'un seul, cela revient au même, ont posé et poseront leur trône vacillant de minute en minute, comme tout trône qui a pour fondement des cadavres.

Le temps depuis lequel je t'ai écrit n'a pas été perdu pour moi; je crois même avoir trop gagné pendant ce temps, mais c'est un gain funeste. M. T*** a beaucoup de livres de philosophie politique, et des meilleurs écrivains du monde moderne; et, soit pour résister au désir d'aller voir Thérèse, soit par ennui ou par curiosité, je me suis fait en-

voyer ces livres, et, soit en les lisant, soit en les feuilletant, j'en ai fait les maussades compagnons de mon hiver. — Certes, j'avais cependant une plus aimable compagnie; c'était celle des petits oiseaux, qui, chassés par le froid des montagnes et des prairies, venaient chercher leur nourriture près des habitations des hommes, leurs ennemis, se posaient par famille et par tribu sur mon balcon, où je leur apportais leur dîner et leur souper; mais aussi peut-être que, le froid parti, ils m'abandonneront pour jamais. En somme, j'ai recueilli de mes longues lectures que l'ignorance des hommes est peut-être chose dangereuse, mais que leur connaissance, lorsqu'on n'a pas le courage de les tromper, est une chose funeste. J'ai recueilli que les nombreuses opinions de beaucoup de livres et les contradictions historiques mènent l'esprit le plus arrêté à la confusion, au chaos et au vide; si bien que si l'on me mettait dans l'obligation de ne jamais lire ou de lire toujours — je préfererais ne jamais lire, et peut-être ferai-je ainsi. J'ai recueilli enfin que nous avons toutes passions vaines, que la vie elle-même n'est qu'une vanité, et que néanmoins dans cette vanité est la source de nos erreurs, de nos larmes et de nos crimes.

Et cependant je sens plus que jamais revivre dans mon cœur l'amour de la patrie; — et quand je pense à Thérèse, et qu'en y pensant — j'espère — je retombe dans une tristesse plus profonde, et je me dis : — quand ma femme sera aussi la mère de

mes fils, mes fils n'auront pas de patrie — et leur mère ne s'apercevra qu'en gémissant qu'elle devient mère! Aux autres passions qui se font sentir aux jeunes filles, et surtout aux jeunes filles italiennes, à l'aurore fugitive de leur vie, s'est joint ce malheureux amour de la patrie. Je détourne autant que je peux la conversation de M. T*** des discussions politiques dans lesquelles il se passionne; sa fille alors n'ouvre jamais la bouche, mais je m'aperçois combien les angoisses de son père et les miennes retentissent jusqu'au plus profond de son cœur. Tu sais que ce n'est point une femme vulgaire et insoucieuse des intérêts publics — car, dans un autre temps, elle eût pu choisir un autre mari; elle est douée d'une âme haute et de nobles pensers, et elle voit combien m'est pesant ce repos d'obscur et froid égoïsme dans lequel languissent tous nos jours. — Vraiment, Lorenzo — même en me taisant, je découvre que je suis misérable et vil à mes propres yeux. La volonté forte et l'impuissance d'agir font le plus malheureux des hommes l'homme passionné en politique; il faut qu'il enferme cette volonté, qu'il l'étouffe dans son cœur, ou il sera ridicule au monde, ou il fera la figure d'un paladin de roman. Quand Caton se tua, un pauvre patricien, nommé Cosius, se tua comme lui : l'un fut admiré parce que, avant de recourir à cette extrémité, il avait tout tenté pour ne pas être esclave; l'autre fut raillé parce que, pour amour de la liberté, il n'avait pas su faire autre chose que se poignarder.

Mais, tout en restant chez moi, je n'en suis pas moins de pensée près de Thérèse; cependant j'ai encore un tel empire sur moi-même, que je laisse passer trois et quatre jours sans la voir; c'est que son seul souvenir me fait éprouver une flamme suave, une lumière, une consolation de vie; — ô courte peut-être, mais divine douceur! — et c'est ainsi que j'échappe à un désespoir complet.

Et quand je suis près d'elle — d'un autre peut-être tu ne le croirais pas, Lorenzo; mais de moi, si — alors je ne lui parle pas d'amour : voilà six mois que son âme fraternise avec la mienne, et jamais elle n'a entendu sortir de mes lèvres la certitude de mon amour; mais comment cependant n'en serait-elle pas sûre? M. T*** joue avec moi aux échecs des soirées entières. Elle travaille assise près de la table, silencieuse, si ce n'est lorsque parlent ses yeux — mais cela arrive rarement — et, se baissant tout à coup, alors ils ne demandent que la pitié : et quelle autre pitié puis-je lui accorder, excepté de retenir, tant que j'en aurai la force, mes passions cachées au fond de mon cœur? — Est-ce que je vis pour autre chose que pour elle? et quand ce nouveau songe d'or sera fini, je baisserai volontiers la toile : la gloire, la science, la jeunesse, la fortune, la patrie, tous ces fantômes qui jusqu'à présent ont joué un rôle dans ma comédie, n'existeront plus pour moi! je baisserai la toile; et je laisserai les autres hommes se fatiguer pour accroître les plaisirs et diminuer les douleurs d'une vie qui, à chaque minute, se raccourcit,

et que cependant les malheureux voudraient se persuader immortelle.

Enfin voilà qu'avec mon désordre habituel, et avec un calme inaccoutumé, j'ai répondu à ta longue et affectueuse lettre. — Tu sais, toi, beaucoup mieux exposer tes raisons — mais, moi, je sens trop les miennes; mais si j'écoutais plus les autres que moi, j'en arriverais peut-être à m'ennuyer en moi-même, et c'est dans l'absence de cet ennui de soi-même qu'existe le peu de félicité que l'homme peut espérer sur la terre.

3 avril.

Lorsque l'âme est tout entière absorbée dans une espèce de béatitude, nos faibles facultés, accablées par une somme trop forte de bonheur, deviennent presque stupides, muettes et inhabiles à aucune fatigue. Si je ne menais pas une vie d'élu, tu recevrais plus souvent de mes nouvelles. Lorsque le malheur alourdit le fardeau de notre existence, nous courons en faire part à quelque malheureux, et il reprend force de son côté en voyant qu'il n'est pas le seul voué aux larmes; mais s'il nous luit quelque moment de félicité, nous nous concentrons tout en nous-même, tremblant que notre bonheur ne diminue de la part que pourrait y prendre un ami: et cependant notre orgueil nous pousse à conduire ce bonheur en triomphe; puis il sent médiocrement

sa propre passion, ou triste ou joyeuse, celui qui peut trop minutieusement la décrire — et cependant la nature redevient belle — belle comme elle devait être, lorsque, sortant pour la première fois de l'abîme informe du chaos, elle envoya devant elle la riante aurore d'avril, et que celle-ci abandonnant ses blonds cheveux à l'orient, et ceignant peu à peu l'univers de son manteau de pourpre, versa bienfaisante la fraîche rosée, et envoya l'haleine vierge encore de la brise annoncer aux fleurs, aux nuages, aux mers et à tous les êtres enfin qui la saluaient, la présence du soleil, du soleil ! sublime image de Dieu, lumière, âme et vie de tout ce qui existe !

6 avril.

Hélas ! il n'est que trop vrai, Lorenzo, quelquefois mon imagination me présente le bonheur, il est là, il me semble que je vais le saisir, je tends la main, quelques pas encore et puis... tout à coup le voile se déchire, mon âme ulcérée le voit s'évanouir et s'éloigner d'elle, et se brise alors comme si elle perdait un bien qu'elle possédât depuis long-temps. — Enfin il nous écrit que la chicane a retardé l'appel de sa cause et que la révolution a fait fermer les tribunaux pour quelque temps : joins à cela l'intérêt qui domine toutes les autres passions, un nouvel amour peut-être... que sais-je, moi ! Que te fait tout cela, me diras-tu ?... rien, mon cher Lorenzo ;

à Dieu ne plaise, que je veuille profiter de sa froideur ! mais conçois-tu que, dans sa position, il puisse rester un jour de plus éloigné de Thérèse?... Insensé que je suis, m'illusionnerais-je donc toujours... et pour avaler ensuite le breuvage mortel que moi-même je me serais préparé?...

11 avril.

..... Elle était à demi couchée sur un sofa en face de la fenêtre des collines, observant d'un œil distrait les nuages qui traversaient le vague de l'air. — Quel azur profond ! me dit elle en se tournant vers moi... J'étais à son côté, muet, et les yeux fixés sur sa main, qui tenait un petit livre entr'ouvert... Je ne sais comment cela se fit, mais je ne m'aperçus pas que l'ouragan commençait à mugir, et que le vent du nord soufflant avec violence courbait jusqu'à terre les plantes et les jeunes tiges. « Pauvres arbrisseaux ! » s'écria Thérèse. Je sortis tout à coup de ma rêverie ; la nuit, devenue plus épaisse, n'était interrompue que par la lueur bleuâtre des éclairs, qui la faisait paraître plus noire encore. La pluie tombait par torrents, la foudre se faisait entendre. Peu après je vis les fenêtres fermées, et une lumière dans la chambre... le domestique venait de remplir son office accoutumé, comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'on craignait le mauvais temps ; il nous avait dérobé le spectacle de la na-

ture irritée : Thérèse, plongée dans une rêverie profonde, ne s'en aperçut point et le laissa faire.

Je lui pris le livre des mains, et, l'ouvrant au hasard, je lus.

« La jeune Glycère exhala sur mes lèvres son » dernier soupir. Avec Glycère, j'ai perdu tout ce » que je pouvais jamais perdre. Sa tombe est l'uni- » que coin de terre que je daigne appeler mien. » Seul j'en connais la place ; je l'ai couverte de ro- » siers touffus qui fleurissent comme autrefois fleu- » rissait son visage, et qui répandent une odeur » pareille à celle de son souffle. Tous les ans, dans » le mois des fleurs, je visite le bosquet sacré... je » m'assieds sur la terre qui recouvre ses cendres... » je cueille une rose, et je me dis : Ainsi tu fleuris » un jour... puis je l'effeuille, et je l'éparpille... Je » me rappelle le doux songe de nos amours... ô ma » bien-aimée, où es-tu ?... une larme alors s'échap- » pant de mes yeux arrose l'herbe qui pointe sur sa » tombe... et apaise son ombre amoureuse. »

Je me tus... Pourquoi ne continuez-vous pas ? me dit Thérèse en soupirant et en fixant sur moi ses regards mélancoliques.... Je repris alors....; mais lorsque j'en fus à ces mots : « Ainsi tu fleuris un jour, » ma voix étouffée s'arrêta, et une larme de Thérèse tomba sur ma main qui serrait la sienne....

17 avril.

« Tu te rappelles, Lorenzo, cette jeune personne qui, il y a quatre ans, habita au bas de nos collines? tu sais qu'elle aimait notre ami Olivier P***, et tu sais comment étant pauvre il ne put l'épouser à cause de sa pauvreté? Je l'ai revue aujourd'hui, mariée à un noble parent de la famille T***; car, en passant par ses propriétés, elle est venue faire une visite à Thérèse : j'étais assis à terre, sur un tapis, près de la petite Isabelle, qui épelait l'alphabet sur une chaise... En l'apercevant, je me levai et je courus à elle presque pour l'embrasser... Quel changement, dédaigneuse, affectée... Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle sembla se souvenir de m'avoir vu autrefois. Alors elle nous balbutia, moitié à moi, moitié à Thérèse, un compliment qu'elle avait probablement préparé, mais que ma présence inattendue lui avait fait oublier, et, se remettant à parler bijoux, colliers, rubans, elle reprit son aplomb. Je crus faire un acte de charité en détournant la conversation de pareilles fadaises, et, comme toutes les jeunes filles deviennent plus belles de visage et n'ont plus besoin d'ornement lorsqu'elles parlent modestement de leur cœur, je lui rappelai cette campagne et ces jours.... Oui, oui, me répondit-elle négligemment...., et elle se remit à vanter l'excellence du travail de ses pendants d'oreille. Le mari cependant (qui, dans le grand peuple des Pygmées, a peut-

être escroqué la réputation de savant comme l'Algarotti le *** et tant d'autres), semant son parler toscan de mille phrases françaises, prit la parole, et renchérit encore sur le prix de ces bagatelles et le bon goût de son épouse. Je m'étais levé pour prendre mon chapeau, un coup d'œil de Thérèse me fit rasseoir, et la conversation tomba sur les livres que nous lisions à la campagne. C'est alors que tu aurais entendu notre homme nous faire le catalogue de sa prodigieuse bibliothèque, de ses superbes éditions, des auteurs anciens qu'il avait, disait-il, grand soin de compléter dans ses voyages. J'en riais au fond du cœur, et lui continuait son dénombrement, lorsque Jésus permit qu'un domestique, qui était allé chercher M. T***, revînt dire qu'il était à la chasse dans les montagnes. Cet incident arrêta l'énumération; et je profitai de ce moment de relâche pour demander à l'épouse des nouvelles de son ancien amant Olivier, que je n'avais pas revu depuis ses malheurs : que devins-je, Lorenzo, lorsque je l'entendis me répondre froidement : Il est mort! — Il est mort! m'écriai-je en me levant brusquement et en fixant sur elle des yeux égarés.... Je décrivis alors à Thérèse l'excellent caractère de ce jeune homme sans pareil; je lui racontai comment le sort acharné contre lui le conduisit au tombeau dans la plus affreuse misère, et comment il mourut cependant pur de taches et de fautes.

Le mari se mit alors à nous donner des détails sur la mort du père Olivier, sur les prétentions de son

frère aîné, sur les procès toujours embrouillés qui furent portés devant les tribunaux, qui, ayant à juger entre deux fils d'un même père, enrichirent l'un en dépouillant l'autre; et à nous dire comment. Le pauvre Olivier épuisa dans les cabales du barreau le peu qui lui restait. — Alors il moralisa longuement sur ce jeune homme extravagant qui refusa les bienfaits que lui offrait son frère, et qui, au lieu de l'apaiser par sa soumission, ne fit que l'aigrir encore davantage. Je l'interrompis. — Fallait-il, m'écriai-je avec force, parce que son frère était injuste, qu'Olivier s'avilît? malheureux celui qui ferme son cœur aux conseils de l'amitié, qui dédaigne les soupirs de la compassion, et qui repousse les secours que lui présente la main d'un ami... mais mille fois plus malheureux encore celui qui, se confiant au riche, cherche la vertu où n'a jamais existé le malheur. Le puissant ne s'allie à l'infortuné que pour acheter sa reconnaissance, et profiter ainsi des caprices du sort pour l'opprimer..... les malheureux seuls savent compatir au malheur, et mêler les douces larmes de la pitié aux pleurs amers de l'infortune; mais celui qui s'est assis une fois à la table du riche s'aperçoit bientôt, quoique trop tard encore,

Combien le pain d'autrui semble amer à la bouche *.

— Et comptez-vous pour rien, poursuivis-je, l'humiliation de mendier l'existence et de maudire,

* Dante.

cent fois le jour, l'indiscret protecteur qui, bienfaisant par ostentation, exige pour sa récompense votre avilissement et votre servitude?

— Mais, reprit le mari, vous ne m'avez pas donné le temps de finir; puisqu'Olivier sortit de la maison paternelle, abandonnant à son frère aîné tous ses droits, pourquoi paya-t-il depuis les créanciers de son père et alla-t-il lui-même au-devant de l'indigence, en diminuant ainsi par sa sotte délicatesse ce qui lui revenait de l'inventaire de sa mère?

— Pourquoi!... Et si celui qui fut déclaré l'héritier trompa les créanciers par de vains subterfuges, Olivier devait-il souffrir que les os de son père fussent maudits par ceux-là mêmes qui l'avaient secouru dans son adversité, et que lui fût montré au doigt comme le fils d'un banqueroutier... Cette générosité déshonore son aîné, qui était incapable de l'imiter et qui, après avoir tenté de l'avilir par des bienfaits qu'il refusa, lui jura une haine éternelle, une haine de frère. Pendant ce temps, Olivier perdit l'appui de ces hommes qui au fond du cœur étaient forcés de rendre justice à sa loyauté ; mais qui se bornaient là, parce qu'il est plus facile d'approuver la vertu que de la pratiquer et de la défendre. Pourquoi l'homme de bien jeté au milieu des méchants n'y peut-il jamais être heureux, c'est que nous sommes habitués à prendre toujours le parti du plus fort, à fouler aux pieds le plus faible, et à ne juger jamais que d'après l'événement. Ils ne me répondaient pas. — Peut-être étaient-ils convaincus...

ou, si je ne les avais pas persuadés, je les avais rendus au moins rêveurs.

Oh! loin de plaindre Olivier, continuai-je, je rends grâce à Dieu qui, l'appelant à lui, l'éloigne de tant d'hypocrisie et d'imbécillité; car, à dire vrai, nous autres dévots de la vertu, nous sommes des niais et des imbéciles. Il y a certains hommes qui ont besoin de la mort parce qu'ils ne peuvent s'accoutumer aux crimes des mauvais et à la pusillanimité des bons.

La femme était attendrie au moins! — Hélas! ce mot n'est que trop vrai! dit-elle en poussant un soupir, mais l'homme qui ne peut se passer du pain d'autrui ne doit pas être si chatouilleux sur le point d'honneur.

— Eh! voilà encore un de vos blasphèmes! m'écriai-je; pensez-vous, parce que vous êtes favorisés de la fortune, que vous seuls soyez dignes et probes? parce que votre âme obscure ne peut réfléchir l'image de la vertu, vous voudrez l'effacer aussi dans le cœur des malheureux, dont elle fait la seule consolation, et échapper ainsi aux remords de votre conscience? — Les regards de Thérèse me donnaient raison, pourtant elle tâchait de changer la conversation; mais je ne pouvais plus me taire, bien que maintenant je sois fâché de cette sortie — les yeux de la femme étaient baissés vers la terre, et leur âme, au reste, à tous deux, était atterrée lorsque je continuai d'une voix terrible: — Ceux qui jamais n'ont connu l'adversité sont indignes de leur bon-

heur; orgueilleux! ils ne regardent la misère que pour l'insulter; ils prétendent que tout doit s'offrir en tribut à leurs richesses et à leurs plaisirs. Mais l'homme qui dans le malheur conserve sa dignité est à la fois un objet de consolation pour les bons et de honte pour les méchants. Et je suis sorti alors, m'élançant hors de la chambre, en m'enfonçant les mains dans les cheveux. — Oh! grâce aux premiers évènements de ma vie qui m'ont fait malheureux!... sans eux, Lorenzo, je ne serais peut-être pas ton ami ni celui de cette femme céleste... depuis ce moment j'ai toujours devant les yeux l'aventure de ce matin... et ici encore... où je suis seul, absolument seul... je regarde autour de moi, et je crains de revoir quelqu'une de mes anciennes connaissances... Qui l'aurait jamais dit, Lorenzo? son cœur n'a point palpité au souvenir de son premier amour; que dis-je, elle a osé troubler la cendre de celui qui, avant tout autre, lui inspira ce sentiment universel, âme de la vie... Pas un soupir... Insensé que je suis, et je m'afflige... parce que je ne puis trouver dans les hommes cette vertu qui peut-être n'est qu'un vain mot! — O nécessité qui se transforme selon les passions et les circonstances... O puissance de la vie chez quelques individus, qui, loyaux et miséricordieux par caractère, sont forcés à une guerre perpétuelle contre le reste des hommes, et qui un jour enfin, las de la lutte, de bon gré ou de force, doivent ouvrir les yeux à la lumière funèbre du désenchantement...

Je ne suis point méchant, tu le sais, Lorenzo, dans ma jeunesse j'aurais répandu des fleurs sur la tête de tous les vivants. Qui m'a rendu sévère et défiant envers la plus grande partie des hommes, si ce n'est leur hypocrite cruauté? Je leur pardonnerais encore tous les torts qu'ils m'ont causés. Mais quand la vénérable pauvreté passe devant moi, me montrant ses veines sucées par la toute-puissante opulence; quand je vois tant d'hommes malheureux, emprisonnés, mourants de faim et courbés sous le fléau terrible de certaines lois... alors je ne puis complicier avec le monde, et il faut que je crie vengeance parmi cette foule de malheureux dont je partage le pain et les larmes, et je brûle de réclamer en leurs noms la portion d'héritage que la nature, mère bienfaisante et impartiale, leur avait accordée comme aux autres. La nature!... il est vrai qu'elle nous a faits si mauvais qu'elle peut nous repousser sans être une marâtre.

Oui, Thérèse, je vivrai avec toi, mais je ne vivrai pas sans toi; tu es un de ces quelques anges que le Ciel répand à la surface de la terre pour faire chérir la vertu, et faire renaître dans le cœur des affligés et des malheureux l'amour de l'humanité... Mais si jamais je te perdais, quelle félicité resterait à mon pauvre cœur dégoûté de tout le reste du monde?

O Lorenzo, si tu avais vu, lorsque je retournai chez elle, avec quelle expression elle me tendait la main en me disant: — Apaisez-vous, Ortis, je crois

que vraiment ces deux personnes se repentent ; et que si Olivier n'avait point été malheureux, il aurait pu trouver encore un ami !

— Ah ! s'écria-t-elle après avoir gardé quelque temps le silence, pour chérir la vertu et plaindre l'infortune il faut donc avoir vécu dans la douleur!... O Lorenzo, Lorenzo, toutes les beautés de son âme céleste resplendissaient sur son visage.

29 avril.

Je suis près d'elle, Lorenzo, et si plein de vie, qu'à peine ai-je la force de me sentir vivre. C'est ainsi que, parfois, au sortir d'un profond sommeil, si le soleil frappe ma vue, mes yeux éblouis se perdent dans un torrent de lumière.

Depuis long-temps j'ai honte de ma paresse : au retour du printemps, je me promettais d'étudier la botanique ; et en quinze jours j'avais rassemblé plusieurs centaines de plantes, qui depuis se sont égarées. Il m'est arrivé même d'oublier mon Linné sur un des bancs du jardin ou au pied de quelque arbre ; finalement je l'ai perdu, et hier Michel m'en a rapporté deux feuillets tout humides de rosée, et ce matin j'ai appris que le reste avait été déchiré par le chien du jardinier.

Thérèse me gronde : pour la contenter je me mets à écrire ; mais à peine ai-je commencé avec la plus belle vocation du monde, que je m'arrête à la

deuxième où troisième période. Mille phrases, mille idées se succèdent dans mon esprit, je choisis, je corrige pour choisir et corriger encore : puis à la fin, accablé de lassitude, mes pensées se confondent, mes doigts abandonnent la plume, j'ai perdu mon temps, la fatigue me reste, et ma journée s'est écoulée à ne rien faire. Je t'ai déjà dit qu'écrire un livre est une chose au-dessus et au-dessous de mes forces ; examine l'état de mon âme, et tu verras que c'est déjà beaucoup que d'écrire une lettre...

La sotte figure que je fais près de Thérèse lorsque je lis et qu'elle travaille; je m'interromps à chaque instant, et elle me dit : — Poursuivez donc. — Je me remets à lire; au bout de deux pages ma prononciation devient plus rapide, je finis par bégayer. — Lisez donc mieux, me dit-elle.— Je continue, mais peu à peu mes yeux se détournent du livre et se fixent sur son visage d'ange, je m'arrête, le livre me tombe des mains, il se ferme... je perds l'endroit où j'en suis, et je cherche en vain à le retrouver, Thérèse voudrait se fâcher,—et elle sourit.

Ah! si je pouvais jeter toutes mes idées sur le papier au moment où elles me passent par la tête! La couverture et les marges de mon Plutarque sont remplies de notes qui ne sont pas plutôt écrites, qu'elles me sortent de la mémoire; et lorsque ensuite je les relis, je les trouve vides d'idées, décousues et froides. Cette habitude de noter ses pensées avant de les laisser mûrir dans l'esprit est vraiment misérable. C'est ainsi que l'on fait aujourd'hui des livres

composés avec d'autres livres et qui ressemblent à une mosaïque. Et moi aussi, sans intention, entraîné par l'exemple, j'ai fait ma mosaïque. Dans un livre anglais, j'ai trouvé un récit de malheurs... et il me paraissait à chaque phrase que je lisais les infortunes de notre pauvre Laurette... Le soleil éclaire donc partout et toujours les mêmes douleurs sur la terre. Et moi, pour ne pas perdre tout à fait mon temps, j'ai voulu m'éprouver en écrivant les aventures de Laurette, et en traduisant précisément les parties du livre anglais qui s'y rapportent; ainsi, en ajoutant quelque chose du mien, j'aurai raconté ce qui est vrai, quoique le texte réel soit un roman. Je voulais, dans cette malheureuse créature, montrer à Thérèse un miroir de la fatalité en amour. Mais crois-tu que les maximes, les conseils et les exemples des malheurs d'autrui aient d'autres résultats que d'irriter encore nos passions? D'ailleurs au lieu de lui raconter l'histoire de Laurette, je lui ai parlé de moi. Tel est l'état de mon âme, elle en revient toujours à sonder ses propres plaies... Au reste, je ne laisserai pas lire à Thérèse ces quelques pages, elles lui feraient plus de mal que de bien — lis-les, toi. — Adieu.

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE DE LAURETTE.

« Je ne sais si le ciel s'inquiète de la terre, mais » s'il s'en est jamais inquiété, et cela est possible au

» reste, le premier jour où la race humaine a com-
» mencé de fourmiller, je crois qu'alors le Destin a
» écrit sur les livres éternels :

L'homme sera malheureux.

» Je n'ose appeler de ce jugement, parce que je
» ne saurais à quel tribunal, et que je me plais à le
» croire utile à tant d'autres races vivantes qui peu-
» plent les mondes innombrables. Je rends grâce
» néanmoins à cet esprit qui, en se mêlant à l'uni-
» versalité des êtres, les renouvelle sans cesse en les
» détruisant. En compensation de la douleur il nous
» a donné les larmes, il a puni ces hommes qui dans
» leur insolente philosophie veulent se révolter con-
» tre le sort humain en leur refusant le bonheur iné-
» puisable de la pitié.

» Si vous voyez votre semblable malheureux et
» pleurant, ne pleurez pas*. Stoïque! ne sais-tu
» pas que les larmes de la compassion sont plus
» douces pour les malheureux, que la rosée du ma-
» tin ne le fut jamais pour les plantes desséchées?

» O Laurette, j'ai pleuré avec toi sur la bière de
» ton pauvre bien-aimé, et je me souviens que ma
» pitié tempérait l'amertume de ta douleur; alors tu
» t'abandonnais sur mon sein; tes blonds cheveux
» couvraient mon visage; les larmes qui sillonnaient
» tes joues retombaient sur les miennes, et avec ton
» mouchoir j'essuyais et je ressuyais ces larmes

* Épictète.

» qui, se renouvelant sans cesse, roulaient de tes
» yeux sur tes lèvres... Tu étais abandonnée de
» tous... mais moi... jamais je ne t'abandonnai...

» Lorsque t'échappant, hors de toi, tu errais sur
» les grèves désertes de la mer, je suivais furtive-
» ment tes pas pour te préserver du désespoir et de
» ta douleur, puis je t'appelais doucement par ton
» nom, tu t'arrêtais alors pour me tendre la main,
» et t'asseoir à mes côtés. La lune se levait au ciel;
» toi, en la suivant des yeux tu chantais tristement.
» Il est des hommes qui peut-être eussent souri de
» ta démence, mais le consolateur des malheureux
» qui voit du même œil la folie et la sagesse des
» hommes, qui compatit également à leurs cri-
» mes et à leurs vertus, entendait peut-être ton
» hymne mélancolique, et faisait descendre dans ton
» sein quelque sainte consolation. Les prières de
» mon cœur t'accompagnaient, les prières et les
» vœux des âmes attristées montent toujours au
» trône de Dieu; les flots gémissaient avec un doux
» murmure, et la brise, en les ridant, les poussait
» à baiser la rive sur laquelle nous étions assis : et
» toi tu te levais, et, t'appuyant sur mon bras, tu
» t'avançais vers cette pierre où tu croyais voir ton
» Eugène, et sentir sa main, et sa voix, et ses bai-
» sers... Puis tout à coup : —Oh! que me reste-t-il?
» t'écriais-tu; la guerre a éloigné mes frères... la
» tombe a dévoré mon père et mon amant... aban-
» donnée de tous... de tous!...

» O beauté, génie bienfaisant de la nature! par-

» tout où tu montres ton doux sourire, la joie éclôt,
» le bonheur renaît, et la volupté se répand pour
» éterniser la vie de l'univers... Qui ne te connaît
» pas, qui ne te sent pas, est à charge aux autres et
» à lui-même. Mais lorsque la vertu te rend plus
» chère; lorsque le malheur, t'enlevant ta sérénité,
» t'expose aux regards des hommes, les cheveux
» épars et dépouillés de leur guirlande joyeuse... ah!
» quel est celui qui peut passer devant toi et ne t'of-
» frir qu'un inutile regard de compassion?

» Mais moi, Laurette, je t'offrais mes larmes, et
» cette retraite où *tu aurais mangé mon pain et bu*
» *dans ma coupe*, et où tu te serais endormie sur mon
» sein; tout ce que je possédais enfin : et peut-être
» près de moi ta vie, sans être heureuse, serait du
» moins demeurée libre et tranquille. L'âme dans la
» solitude et la paix va peu à peu oubliant ses dou-
» leurs, parce que le bonheur et la liberté se plaisent
» dans la simple et solitaire nature.

» Un soir d'automne — où la lune, se montrant
» à peine, brisait ses rayons sur les nuages épars,
» qui, marchant près d'elle, la couvraient de temps
» en temps, et, répandus par tout le ciel, cachaient
» au monde les étoiles — nous nous arrêtâmes pour
» regarder les feux lointains des pêcheurs et écouter
» les chants des gondoliers, qui, du bruit de leurs
» rames, troublaient le calme de l'obscure lagune.
» Laurette, se tournant alors, chercha des yeux son
» bien-aimé, et, se levant toute droite, elle fit quel-
» ques pas en l'appelant; puis fatiguée, elle revint

» s'asseoir où j'étais assis. Épouvantée de sa soli-
» tude, me regardant tristement, elle sembla me
» dire : — Et toi aussi tu m'abandonneras? — Et
» alors elle appela son chien.

» Moi!... qui l'aurait dit jamais, que cette soirée
» dût être la dernière que j'eusse à passer avec elle?...
» Elle était vêtue de blanc, un ruban bleu rassem-
» blait sa chevelure, et trois violettes fanées étaient
» attachées au tissu léger qui couvrait son sein...
» Je l'accompagnai jusqu'au seuil de sa porte, et sa
» mère, qui vint nous ouvrir, me remercia du soin
» que je prenais de sa malheureuse fille. Lorsque je
» fus seul, je m'aperçus que son mouchoir était
» resté entre mes mains : je le lui rendrai demain,
» me dis-je...

» Ses maux commençaient à s'adoucir, et peut-
» être... Il est vrai que je ne pouvais te rendre ton
» Eugène, mais j'aurais pu te tenir lieu d'époux,
» de père et de frère... Mes concitoyens, devenus
» mes persécuteurs, se réjouissant des menottes que
» les étrangers leur venaient mettre aux mains,
» proscrivirent mon nom, et je ne pus, ô Laurette,
» te laisser même le dernier adieu.

» Lorsque je pense à l'avenir, je ferme les yeux
» pour ne point le connaître; et je tremble et je laisse
» retourner ma mémoire vers les jours passés, je
» m'égare sous les arbres de la vallée, je repense
» au doux murmure de la mer... aux feux lointains
» des pêcheurs et au chant des gondoliers... pensif,
» je m'appuie contre un arbre et je me dis :—Le Ciel

» me l'avait donnée, mais la fortune contraire me » l'a ravie, je tire son mouchoir; malheureux qui » aime par ambition, mais ton cœur, ô Laurette, » avait été formé par la seule nature... — J'essuie » mes larmes, et je reprends tristement le chemin de » ma demeure.

» Mais toi, Laurette, que fais-tu maintenant?... » Peut-être erres-tu sur la plage en envoyant à » Dieu tes prières et tes larmes. Viens, tu cueilleras » les fruits de mon jardin, tu partageras mon pain, » et tu boiras dans ma coupe, et tu reposeras sur » ma poitrine, et tu sentiras comme bat mon cœur » de mille passions différentes; et lorsque parfois tes » douleurs se réveilleront, lorsque l'esprit sera » vaincu par la passion, je viendrai derrière toi » pour te soutenir au milieu du chemin, pour te » guider et te ramener vers ma maison, mais je vien- » drai derrière toi en silence pour te laisser au » moins le soulagement des larmes; je serai pour toi » père et frère; mais, ô Laurette, mais mon cœur! » si tu pouvais voir mon cœur!.... Une larme » tombe sur mon papier et efface ce que je viens » d'écrire.

» Je l'ai vue autrefois toute florissante de jeunesse » et de beauté et depuis, folle, maigrie et défigu- » rée, je l'ai vue baiser les lèvres mourantes de son » unique consolateur... et depuis, dans une pieuse » superstition, s'agenouillant devant sa mère pour » la supplier d'éloigner d'elle la malédiction que » dans un jour de fureur elle avait appelée sur la

» tête de sa fille! — O Laurette, tu as laissé dans
» mon âme le souvenir éternel de tes douleurs, hé-
» ritage précieux que je voudrais partager avec vous
» tous, vous qui n'avez plus d'autre consolation que
» d'aimer la vertu et de pleurer sur elle. Vous ne
» me connaissez point, mais en quelque lieu que vous
» soyez, nous sommes frères. Ne haïssez pas les
» hommes heureux, fuyez-les. »

4 mai.

As-tu vu quelquefois après la tempête un rayon éclatant du soleil percer les nuages de l'Orient et ranimer la terre?... tel est l'effet que produit sur moi sa vue; j'étouffe mes désirs, je condamne mes espérances, je pleure sur mon égarement, je ne l'aimerai plus, je ne la verrai plus... j'entends une voix qui m'appelle traître, et cette voix est celle de son père! Je m'élève contre moi-même, je sens se réveiller dans mon cœur une vertu qui m'épure, presque un remords enfin, et me voilà affermi dans ma résolution... affermi plus que jamais!... et puis tout à coup Thérèse paraît. A l'aspect de son visage, toutes mes illusions reviennent, mon âme change et s'oublie elle-même, et se perd dans la contemplation de sa beauté.

8 mai.

« Elle ne t'aime pas, et quand même elle vou-
» drait t'aimer, elle ne le pourrait encore. » C'est vrai, Lorenzo, mais si je consentais à m'arracher le voile des yeux, je n'aurais plus, je le sens, qu'à les fermer du sommeil éternel, puisque sans cette angélique lumière la vie ne serait plus pour moi que terreur... le monde que chaos... et la nature qu'une nuit sombre et déserte... C'est éteindre les flambeaux qui éclairent le théâtre, et désenchanter les spectateurs, tandis qu'on pourrait, en ne baissant qu'à demi la toile, leur laisser au moins l'illusion.. — Mais l'illusion te sera fatale, me dis-tu. — Hé! que m'importe, si la réalité m'assassine ?...

J'entendais un dimanche le curé faire un reproche à ses paroissiens de ce qu'ils s'enivraient, et il ne s'apercevait pas comme il empoisonnait, pour ces malheureux, la consolation d'oublier., dans l'ivresse du soir, les fatigues de la journée, de ne plus sentir l'amertume de leur pain trempé de sueurs et de larmes, et de ne pas penser à la rigueur et à la faim dont les menace le prochain hiver.

11 mai.

Sans doute que la nature ne peut se passer de

notre globe et de la race tracassière qui l'habite ; car, pour assurer la conservation de tous, et les retenir dans une réciproque fraternité, elle a créé chaque homme tellement égoïste, qu'il désirerait volontiers l'anéantissement de l'univers pour vivre plus certain de sa propre existence, et demeurer le maître solitaire de toute la création. Pas une seule génération ne s'est, depuis que le monde existe, écoulée dans la paix; la guerre fut toujours l'arbitre des droits, et la force la dominatrice des siècles : ainsi l'homme, ouvertement ou en secret, est toujours l'implacable ennemi de l'humanité. En veillant à sa conservation par tous les moyens, il seconde le vœu de la nature, qui a besoin de l'existence de tous, et les descendants de Caïn et d'Abel, quoiqu'ils imitent leurs premiers parents et se frappent l'un l'autre, vivent et se propagent. Or, écoute :

J'ai accompagné ce matin Thérèse et sa sœur à la maison d'une de leurs connaissances qui est venue passer l'été à la campagne. Je croyais rester avec elles; mais, par malheur, j'avais, depuis la semaine passée, promis au chirurgien d'aller dîner avec lui ; et si Thérèse ne m'en avait fait souvenir, pour te dire vrai, je l'avais entièrement oublié. Je me suis donc mis en chemin une petite heure avant midi ; mais, écrasé de chaleur, je me suis, à moitié route, couché sous un olivier. Au vent d'hier, qui était hors de saison, a succédé aujourd'hui une insupportable chaleur, et j'étais là

au frais, et pensant comme si j'avais déjà dîné — lorsqu'en tournant la tête, j'aperçus un paysan qui me regardait avec colère.

— Que faites-vous là? me dit-il.

— Vous le voyez, je me repose.

— Avez-vous des propriétés? continua-t-il en frappant la terre de la crosse de son fusil.

— Et pourquoi?

— Pourquoi... parce qu'alors, si vous en avez, couchez-vous sur elles, et ne venez pas fouler l'herbe des autres. — Et s'en allant. — Faites qu'à mon retour je vous y trouve!...

Je ne m'étais pas ému le moins du monde, et il s'en était allé: d'abord je n'avais point pris garde à ses bravades — mais en y repensant — *si vous en avez!....* me parut infâme. Ainsi donc, si la fortune n'avait pas accordé à mes ancêtres deux perches de terrain, tu m'aurais refusé, dans la partie la plus stérile de ton champ, la dernière aumône d'une tombe. Mais remarquant que l'ombre des oliviers s'allongeait, je me souvins du dîner.

En revenant le soir chez moi, je trouvai sur ma porte l'homme de la matinée. — Monsieur, me dit-il, j'étais là vous attendant — si jamais — Vous vous serez peut-être courroucé contre moi, je vous demande pardon.

— Remettez votre chapeau, répondis-je; vous ne m'avez point offensé.

Pourquoi mon cœur dans les mêmes occasions est-il tantôt calme et tantôt tempête?... — Un voya-

geur disait : — Le flux et le reflux de mes humeurs gouverne toute ma vie ; peut-être, un instant auparavant, mon dédain eût-il été plus grand que l'insulte : car pourquoi nous abandonner ainsi au bon plaisir de celui qui nous offense, en permettant qu'il nous tourmente avec une injure que nous n'avons pas méritée ? Vois comme l'amour-propre, par cette pompeuse sentence, s'efforce d'élever à la hauteur d'un mérite une action qui dérive peut-être de — que sais-je ? — en pareille circonstance, je n'ai pas toujours usé d'une semblable modération : il est vrai qu'une demi-heure après j'en étais fâché, mais la raison est revenue en boitant, et le repentir pour celui qui aspire à la sagesse est toujours trop tardif ; aussi ne suis-je point un sage, je suis un de ces si nombreux enfants de la terre, je porte avec moi toutes les passions et toutes les misères de mon espèce.

Cependant le paysan poursuivait : — J'ai manqué d'égards envers vous, Monsieur, mais je ne vous connaissais pas, et des laboureurs qui fauchaient du foin dans le pré voisin m'ont averti de ma méprise.

— Il n'y a pas de mal, brave homme ; comment va le grain cette année ?

— Nous souffrirons de la cherté ; mais je vous prie, Monsieur, veuillez m'excuser, plût à Dieu que je vous eusse connu.

— Brave homme, soit que vous connaissiez ou non, n'offensez désormais personne, parce que vous courez toujours risque d'irriter le puissant ou de

maltraiter le faible. Quant à moi, ne vous en inquiétez pas.

— Vous avez raison, Monsieur, Dieu vous récompense! et il s'en alla. — Demain il sera peut-être pis ; il y a un je ne sais quoi d'imprimé dans le visage, et l'instinct des animaux raisonnables, quand ils sont insensibles à la honte, est un instinct pernicieux pour tous ceux qui ont affaire à eux.

Cependant tous les jours les victimes de l'usurpateur de ma patrie deviennent plus nombreuses ; combien de mes malheureux compatriotes exilés ne pourront trouver un lit d'herbe et l'ombre d'un olivier... Dieu le sait, l'infortuné proscrit est chassé du champ stérile où paissent tranquillement les troupeaux !...

12 mai.

Je ne l'ai point osé, Lorenzo, je ne l'ai point osé... je pouvais l'embrasser, je pouvais la presser là sur mon cœur... Je l'ai trouvée endormie, le sommeil tenait fermés ses grands yeux noirs ; mais les roses de son visage s'étaient répandues plus fraîches que jamais sur ses joues humides, son corps était négligemment abandonné sur un sofa, un bras soutenait sa tête, tandis que l'autre pendait mollement ; souvent je l'ai vue à la promenade, à la danse ; j'ai senti retentir jusqu'au fond de mon cœur les accents de sa voix et les sons de sa harpe : je l'adorais alors, comme si je l'eusse vue descendre du paradis ; mais

belle comme aujourd'hui, jamais, non, jamais je ne l'avais vue : ses vêtements légers me laissaient apercevoir les contours de ses formes angéliques. Mon âme la contemplait... et que te dirais-je, Lorenzo?... toutes les extases et toutes les fureurs de l'amour me brûlaient et m'emportaient hors de moi. Je touchais tour à tour, et comme un fanatique ferait de la nappe de l'autel, sa robe flottante, sa chevelure parfumée, et le bouquet de violettes qu'elle avait au milieu du sein... Oui, oui, sous cette main devenue sacrée je sentais battre son cœur, je respirais l'haleine qui s'échappait de sa bouche entr'ouverte... j'étais prêt à boire toute la volupté de ses lèvres célestes; un seul baiser... et j'eusse béni les larmes que depuis si long-temps je dévore pour elle... Mais alors !... alors je l'entendis soupirer dans son sommeil... je m'arrêtai comme retenu par une main divine... C'est moi, me dis-je, qui le premier t'ai appris l'amour et les larmes; peut-être as-tu cherché un instant de sommeil, parce que j'ai troublé tes nuits autrefois innocentes et tranquilles... A cette pensée je me suis prosterné devant elle... immobile et retenant ma respiration... et je l'ai fuie précipitamment pour ne pas la rendre à la vie; elle ne se plaint jamais, et ce silence redouble ma peine, mais son visage de plus en plus triste, son regard noyé dans une triste langueur, ses tressaillements au seul nom d'Odouard... ses soupirs en pensant à sa mère... ah ! Lorenzo, le Ciel nous l'eût-il accordée, si elle n'eût pas dû supporter sa portion de nos douleurs ?... Dieu éternel,

existes-tu vraiment pour nous, ou n'es-tu qu'un père dénaturé qui se complaît aux soupirs et aux larmes de ses enfants ?... lorsque tu envoyas sur la terre la vertu, ta fille aînée, tu lui donnas pour guide la douleur; mais aussi pourquoi laisser la jeunesse et la beauté sans force pour soutenir les châtiments d'un aussi sévère instituteur. Dans toutes mes afflictions j'ai levé vers toi mes bras suppliants, mais sans jamais oser me plaindre ni pleurer; mais maintenant, oh ! pourquoi me laisser entrevoir le bonheur pour me l'enlever ensuite pour jamais ?... pour jamais ! oh ! non, non, Thérèse est toute mienne, tu me l'as accordée, ô mon Dieu, lorsque tu me créas un cœur capable de l'aimer... éternellement... immensément...

14 mai.

Si j'étais peintre, quelle riche matière pour mes pinceaux ! l'artiste, plongé dans l'idée délicieuse du beau, éteint ou du moins adoucit toutes ses autres passions... Ah ! si j'étais peintre !... j'ai trouvé parfois dans leurs compositions, ainsi que dans celles des poètes, la nature simple et belle... mais la nature grande, immense, inimitable, jamais. Homère, le Dante et Shakspeare, ces trois maîtres de tous les esprits surhumains, ont enflammé mon imagination et se sont emparés de mon cœur; j'ai baigné leurs vers de larmes brûlantes, et j'ai adoré leurs

ombres divines comme si je les voyais assis dominants dans la lumière, et les mondes, et l'éternité. Les originaux que j'ai devant les yeux ont rempli toutes les facultés de mon âme, et je n'oserais, Lorenzo, je n'oserais, fussé-je Michel-Ange, tirer la première ligne de ce vaste tableau... Dieu puissant, lorsque tu daignes arrêter les regards sur une soirée de printemps, je suis certain que tu te félicites de ta création, et j'ai jusqu'à présent regardé avec indifférence cette source inépuisable de bonheur que tu versais à mes pieds pour me consoler !... Sur la cime des monts dorés par les derniers rayons du soleil, je domine une chaîne de collines sur lesquelles je vois ondoyer les moissons, et la vigne s'enlacer en riches guirlandes à l'entour des oliviers et des ormeaux. Dans le lointain, des rochers et des montagnes qui semblent entassés les uns sur les autres bornent l'horizon ; devant moi et à mes pieds, la terre est coupée en précipices, où l'on voit s'épaissir insensiblement les ténèbres de la nuit, et dont la gueule effrayante semble l'ouverture d'un abîme... Pendant la chaleur du midi, l'air est rafraîchi par un bosquet qui domine et ombrage la vallée, où paissent les troupeaux, et où les chèvres vagabondes semblent suspendues aux roches les plus escarpées. Les oiseaux chantent doucement comme s'ils plaignaient le jour qui s'éteint, les vaches mugissent, et le vent semble se complaire au murmure mélancolique des feuilles ; mais, du côté du nord, les collines se divisent et ouvrent aux regards l'étendue dans une plaine

immense, où l'on distingue les bœufs rejoignant leur étable et le laboureur fatigué qui les suit appuyé sur son bâton, tandis que sa mère et son épouse préparent le souper qui rendra des forces à la famille fatiguée, et que fument les maisons blanchissantes au loin et les chaumières dispersées dans la campagne. Le berger trait ses troupeaux, la vieille qui file à la porte de la bergerie interrompt son travail et se lève pour caresser le jeune taureau et les agneaux qui bêlent en bondissant à l'entour de leurs mères. Plus loin, la vue, pénétrant en deux rangées d'arbres, se prolonge jusqu'à l'horizon où tout se confond, se rapetisse et disparaît; le soleil en partant laisse quelques rayons pâles, comme pour dire à notre monde un éternel adieu; les nuages pourprés d'abord perdent peu à peu leurs chaudes couleurs, la plaine s'obscurcit, l'ombre se répand sur la surface de la terre, et, de même que si je me trouvais au milieu de l'Océan, de quelque côté que je me tourne, je n'aperçois plus que le ciel.

Hier, après deux heures de contemplation extatique d'une belle soirée du mois de mai, je descendais pas à pas la montagne solitaire; le monde était confié à la nuit; je n'entendais plus que le chant de la villageoise, je n'apercevais plus que le feu des pasteurs; et, pendant que mon œil s'arrêtait sur chacune des étoiles qui brillaient au-dessus de ma tête, mon âme acquérait quelque chose de céleste, et mon cœur se soulevait comme s'il aspirait à quelque région plus sublime que la terre. Je me trou-

vais alors sur le monticule près de l'église; la cloche des morts sonnait, et le pressentiment de ma fin guida mes regards sur le cimetière, où, dans leurs tombes couvertes d'herbes, dorment les antiques pères du village. — Dormez en paix, froides reliques; la poussière est retournée à la poussière: rien ne diminue, rien ne s'augmente, rien ne se perd ici-bas; tout se transforme et se reproduit. Destinée humaine! moins malheureux est que les autres hommes, l'homme qui ne la craint pas!... — J'étais fatigué, je me couchai sous le bosquet de pins, et, dans cette muette obscurité, mes malheurs et mes espérances se retraçaient à mon esprit; de quelque côté que je courusse, haletant vers ce bonheur, je n'apercevais, après un chemin âpre et stérile, qu'une fosse béante, où devaient se perdre avec moi tous les biens et tous les maux de cette vie inutile. Je me sentais avili, et je versais des larmes, parce que j'avais besoin d'être consolé, et avec des gémissements et des sanglots j'invoquais Thérèse!...

14 mai.

Encore hier j'étais retourné à la montagne, encore hier j'étais couché sous le bosquet de pins, encore hier j'invoquais Thérèse — quand tout à coup j'entendis un froissement de pas à travers les arbres, et il me sembla distinguer la voix de plu-

sieurs personnes. Bientôt j'aperçus Thérèse et sa sœur. A la vue d'un homme, elles s'éloignèrent effrayées. Je les appelai; et la petite Isabelle me reconnaissant accourut à moi et se jeta à mon cou, m'embrassant mille et mille fois. Je me levai, Thérèse s'appuya sur mon bras, et nous côtoyâmes, taciturnes et muets, la rive du petit ruisseau qui conduit au lac des Cinq-Fontaines. Là, par un mouvement sympathique, nous nous arrêtâmes pour considérer l'étoile de Vénus, qui brillait devant nos yeux. — Oh! me dit Thérèse avec ce doux enthousiasme qui n'appartient qu'à elle, crois-tu que Pétrarque n'a pas souvent visité cette solitude, en redemandant aux ombres pacifiques de la nuit sa Laure perdue? Lorsque je lis ses vers, je me le représente mélancolique.. errant.. ou bien appuyé contre un arbre, enseveli dans ses pensées, et tournant vers les cieux, pour y chercher la beauté immortelle de Laure, ses yeux pleins de tristesse et de larmes!.... Je ne sais comment cette âme, qui avait en elle une si grande portion de l'esprit céleste, a pu survivre dans une si grande douleur, et s'arrêter si longtemps au milieu de nos misères mortelles. — Oh! quand on aime vraiment!.. Et il me semblait qu'elle me pressait la main, et il me semblait que mon cœur ne voulait plus demeurer dans ma poitrine. Oui, tu étais créée pour moi, née pour moi... et moi... je ne sais comment je pus étouffer ces paroles qui s'élançaient hors de mes lèvres!...

Elle montait la colline, et je marchais derrière elle;

toutes les facultés de mon âme étaient en Thérèse, et la tempête qui les avait agitées se calmait peu à peu. — Tout est amour, dis-je : l'univers n'est qu'amour ; mais qui jamais le sentit et l'exprima mieux que Pétrarque? Ces quelques hommes qui, par leur génie, se sont élevés au-dessus du vulgaire, m'épouvantent d'admiration ; mais Pétrarque me remplit de confiance religieuse et d'amour, et tandis que mon esprit lui sacrifie comme à un Dieu, mon cœur l'invoque comme un père et comme un ami consolateur... Thérèse soupira et sourit ensemble.

La montée l'avait fatiguée : — Reposons-nous, me dit-elle ; l'herbe était humide. Je lui montrai un mûrier peu éloigné, le mûrier le plus beau que j'aie jamais vu, élevé, solitaire, touffu. Dans ses rameaux se trouve un nid de chardonnerets. Ah ! je voudrais pouvoir, sous l'ombre de ce mûrier, élever un autel. La petite nous avait quittés, et courait çà et là, cueillant des fleurs, et les jetant aux *lucioles* qui venaient à elle phosphorescentes. Thérèse était couchée sous le mûrier ; j'étais assis près d'elle, la tête appuyée contre le tronc de l'arbre. Je récitais la cantate de Sapho ; la lune se levait.... — Oh ! pendant que j'écris — pourquoi mon cœur bat-il avec tant de force? Heureuse soirée !..

14 mai, onze heures.

Oui, Lorenzo, j'avais voulu te le taire — mais c'est impossible ; écoute : ma bouche est encore

humide de son baiser; mes joues sont encore inondées de ses larmes; elle m'aime! elle m'aime!.... Laisse-moi, Lorenzo, laisse-moi dans toute l'extase de ce jour de paradis!

14 mai, au soir.

Que de fois j'ai repris la plume, et n'ai pu continuer!... Mais je me sens un peu plus calme, et je reprends ma lettre. . Thérèse était couchée sous le mûrier. Mais que puis-je te dire qui ne soit tout entier renfermé dans ces deux mots : — Je t'aime!. A ces paroles tout ce que je voyais me semblait un sourire de l'univers; j'admirais avec les yeux de la reconnaissance le ciel, et il me paraissait s'entr'ouvrir pour nous recevoir. Ah! pourquoi la mort ne vient-elle point dans un semblable moment? je l'ai invoquée!... Oui, mes lèvres ont rencontré les lèvres de Thérèse... Les plantes et les fleurs exhalaient en ce moment une odeur plus suave; les airs étaient toute harmonie; les rivages résonnaient au loin, et toutes choses s'embellissaient à la clarté de la lune toute resplendissante de la lumière infinie de la divinité; les éléments et les êtres s'exaltaient dans la joie de deux cœurs ivres d'amour; ma bouche ne pouvait se détacher de la main de Thérèse, et Thérèse m'embrassait toute tremblante, et versait ses soupirs sur ma bouche, et son cœur palpitait sur mon cœur; elle me regardait de ses grands yeux languissants, et elle m'embrassait, et ses lèvres hu-

mides et entr'ouvertes murmuraient sur les miennes. Tout à coup elle se dégage de mes bras comme épouvantée, appelle sa sœur et se lève courant au-devant d'elle; je m'étais prosterné, je tendais les bras pour m'attacher à sa robe, et je n'osais ni la retenir, ni la rappeler... Je respectais sa vertu, et plus que sa vertu peut-être, sa passion; je sentais et je sens un remords de l'avoir fait naître dans son cœur innocent... C'est un remords, un remords de trahison... ah! mon cœur est bien lâche... Je m'approchai d'elle en tremblant. — Je ne puis jamais être à vous, me dit-elle, — et ces mots furent prononcés avec un accent du cœur et un regard de reproche et de compassion... Je l'accompagnai, et pendant le chemin qui nous restait à faire, elle ne leva plus les yeux sur moi, et je n'eus point la force de lui adresser une seule parole. Arrivés à la grille du jardin, elle me reprit des mains la petite Isabelle, et, me quittant : — Adieu, me dit-elle; puis, après avoir fait quelques pas, se retournant encore : — Adieu !...

J'étais resté immobile; j'aurais baisé la trace de ses pas... Elle s'éloignait les bras pendants, et ses cheveux brillants aux rayons de la lune se soulevaient mollement, et puis bientôt la distance et l'ombre me permirent à peine de revoir de temps en temps ondoyer sa robe qui blanchissait dans le lointain; et lorsqu'elle eut disparu, j'écoutais encore le bruit de ses pas... et je tendais l'oreille, espérant entendre sa voix.

En m'éloignant comme pour me consoler, je me retournai, les bras ouverts, vers l'étoile de Vénus... elle était aussi disparue.

15 mai.

Ce baiser m'a fait Dieu, Lorenzo; mes pensées sont plus riantes et plus élevées, mon visage plus gai et mon cœur plus compatissant, il me semble que tout s'embellit à mes regards. Le chant des oiseaux, le frémissement de l'air dans les feuilles agitées, me paraissent aujourd'hui plus suaves que jamais; les plantes se fécondent et les fleurs se colorent sous mes pieds; je ne fuis plus les hommes, et toute la nature me semble mienne. Mon esprit est toute harmonie, et si j'avais à peindre la beauté, dédaignant tout modèle terrestre, je la trouverais dans ma propre imagination. O amour! les beaux-arts sont tes fils; le premier tu guidas sur la terre la sainte poésie, seul aliment de ces âmes généreuses qui, du sein de la solitude, nous transmettent ces chants sublimes qui parviennent aux dernières générations, et vont les éperonner avec des actions et des pensées inspirées du ciel pour les hautes entreprises; tu rallumes dans nos cœurs la seule vertu utile aux mortels, la pitié, qui ramène parfois le sourire sur les lèvres du malheureux; par toi revit incessamment le plaisir fécondateur de tous les êtres, et sans lequel tout serait chaos et désolation. Ah!

si tu nous fuyais, la terre deviendrait stérile, les animaux ennemis, le soleil malfaisant, et le monde ne serait plus que larmes, terreur et destruction. Mais, maintenant que mon âme resplendit de tes doux rayons, j'oublie mes malheurs, je me ris de l'infortune, et l'avenir cesse de m'épouvanter. — Lorenzo, souvent je passe des heures entières couché sur la rive du lac des Cinq-Fontaines, je me plais à sentir se jouer sur ma figure et dans mes cheveux une brise qui, soulevant autour de moi l'herbe agitée, caresse les fleurs et ride légèrement la surface des eaux; le croirais-tu?.. il est des insants de délire pendant lesquels je crois voir folâtrer devant moi des nymphes demi-nues et couronnées de fleurs, j'invoque à leur aspect les muses et l'amour, et je vois à travers la poussière humide de la cascade sortir jusqu'à la ceinture de riantes naïades aux cheveux ruisselants sur leurs épaules rosées, gardiennes aimables de ces fontaines. Illusion! crie le philosophe; hé! tout n'est-il pas illusion? heureux les anciens, qui, se croyant dignes des baisers des déesses immortelles du ciel, qui, sacrifiant à la beauté et aux grâces, et répandant la splendeur de la divinité sur les imperfections des hommes, trouvaient enfin le beau et le vrai en caressant des idoles de leur fantaisie. Illusion! mais sans illusion je ne sentirais la vie que par la douleur, ou peut-être (ce qui m'effraie encore plus) que par une rigide et monotone indolence. Lorenzo, si mon cœur ne voulait plus sentir... de mes propres mains je l'arracherais

de ma poitrine, et je le chasserais comme un serviteur infidèle.

21 mai.

Hélas! hélas! que mes nuits sont longues et pleines d'angoisses. Tourmenté par la crainte de ne plus la revoir, dévoré d'un pressentiment profond... ardent... frénétique... je me précipite de mon lit à la fenêtre, et je ne donne de repos à mes membres nus et transis que lorsque j'aperçois à l'orient les premiers rayons du soleil; alors je cours en tremblant auprès d'elle, j'y reste immobile, étouffant mes paroles et mes soupirs : je ne désire pas, je n'ose pas, le temps vole... la nuit me surprend dans ce songe du ciel... C'est l'éclair rapide qui dissipe les ténèbres, brille, passe, et redouble encore la terreur et l'obscurité.

25 mai.

Je te rends grâces, ô mon Dieu! je te rends grâces! tu lui as donc retiré ton souffle, et Laurette a dépouillé sur la terre ses infortunes; tu as daigné entendre les gémissements qui partaient du plus profond de son âme, tu as envoyé la mort pour délivrer des chaînes de cette vie ta créature malheureuse et tourmentée... Chère et douce amie, la

tombe au moins boira mes larmes, seul tribut que je puisse t'offrir ; la terre qui te cache sera couverte de fraîches herbes, et allégée par la bénédiction de ta mère et par la mienne. Lorsque tu vivais, tu espérais toujours de moi quelque consolation, et pourtant... je n'ai pas même pu te rendre les derniers devoirs ; mais nous nous reverrons un jour.... oui... nous nous reverrons.

O Lorenzo ! lorsque souvent je me rappelais cette pauvre innocente, certains pressentiments me criaient au fond de l'âme : — Elle est morte ! — Si tu ne m'avais écrit, sans doute que je l'eusse ignoré éternellement, car, je te le demande, qui daignerait s'inquiéter de la vertu lorsqu'elle est pauvre et malheureuse ? Souvent j'ai voulu lui écrire, la plume me tombait des mains, et je baignais de larmes la lettre qui lui était destinée... je tremblais qu'elle ne me racontât de nouvelles douleurs, et qu'elle ne fît retentir dans mon âme une corde dont les vibrations n'eussent point cessé de sitôt... Il est donc vrai que nous craignons le récit des maux de nos amis... Leur misère nous est lourde, et notre orgueil dédaigne de leur accorder le secours de notre parole, qui fait tant de bien aux malheureux, lorsque nous ne pouvons y joindre une consolation plus solide et plus vraie... Sans doute, elle et sa mère m'avaient confondu dans la foule de ceux qui, enivrés de leur prospérité, abandonnent les souffrants... mais Dieu le sait !... Dieu qui, reconnaissant qu'elle ne pouvait résister plus long-temps, *a tempéré la fureur des vents en faveur*

de l'agneau nouvellement tondu, et tondu jusqu'au vif...

Te rappelles-tu comme un jour elle revint à la maison, portant enfermée dans sa corbeille de travail une tête de mort ? Elle soulevait le couvercle, et riait, et montrait ce crâne nu, enfoncé dans un lit de roses. — Oh ! vous ne savez pas combien il y a de ces roses, nous disait-elle... J'en ai arraché toutes les épines : demain elles seront fanées ; mais demain j'en achèterai d'autres... car les roses fleurissent tous les jours, et autant il en fleurit chaque jour, autant chaque jour la mort en prend. — Mais que veux tu faire de ces roses, Laurette? lui répondais-je. — J'en veux couronner cette tête, et chaque jour je lui en mettrai une couronne nouvelle. Et en répondant elle riait, suave et gracieuse ; et dans ces paroles, et dans ce sourire, et dans cet air de visage insensé, dans ces yeux fixés sur ce crâne sur lequel ses doigts tremblants tressaient des roses !... Ah !... tu t'es aperçu plus d'une fois, Lorenzo, combien certaines fois le désir de la mort est ensemble nécessaire et doux, et combien ce désir est éloquent, surtout errant sur les lèvres d'une jeune fille folle !...

Je te quitte, Lorenzo, il faut que je sorte, mon cœur se gonfle et gémit comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. Sur la cime d'une montagne je respire librement ; mais ici... dans cette chambre... j'étouffe comme en un tombeau.

J'ai gravi jusqu'au sommet de la plus haute montagne ; à mes pieds je voyais ondoyer et frémir la

forêt comme une mer agitée; la vallée frémissait au bruit du vent, et les nuages s'arrêtaient aux flancs des rochers que je dominais... — Au milieu de la terrible majesté de la nature, mon âme, effrayée et anéantie, a oublié le sentiment de ses maux, et retrouvé un instant de calme et de tranquillité avec elle-même.

Je voudrais te dire de grandes choses !... elles me traversent l'esprit... Je m'arrête en y songeant : elles se pressent dans mon cœur, se heurtent, se confondent; je ne sais par lesquelles commencer... puis tout à coup elles me fuient et s'écoulent dans un torrent de larmes; je vais courant comme un insensé, sans savoir où je vais ni pourquoi je vais. Je ne me connais plus, je franchis des précipices. Je domine les vallées et les campagnes. Magnifique et inépuisable création !... mes regards et mes pensées se perdent à l'horizon lointain; je monte, je m'arrête, je reste debout, et haletant, je regarde au-dessous de moi. Oh ! le gouffre... le gouffre ! — Je détourne alors mes yeux effrayés de ces abîmes sans fond !... je redescends précipitamment au pied de la montagne; la vallée est plus fraîche — un bosquet de jeunes chênes me protége des vents et du soleil... Deux filets d'eau murmurent çà et là doucement, les branches babillent, un rossignol chante... J'ai grondé un berger qui venait pour enlever du nid ses petits. — La désolation, les plaintes, la mort de ces pauvres oiseaux devaient être vendues pour une pièce de cuivre : ainsi, va !... je l'ai amplement dédom-

magé du gain qu'il espérait en tirer... aussi il m'a promis de ne plus troubler les rossignols ; mais crois-tu qu'il ne reviendra pas les tourmenter ? Où êtes-vous allés, mes premiers jours ?... Oh ! ma raison malade ne trouve plus de repos que dans son affaissement... et, malheur !... elle sent toute sa faiblesse, comme si... comme si... Pauvre Laurette! tu m'appelles peut-être ; et peut-être dans peu de temps nous reverrons-nous. — Tout, oui, tout ce que l'homme croit exister n'est qu'un songe des fantaisies. La mort m'eût semblé affreuse au milieu de ces rochers escarpés ; et sous les ombres paisibles de ce bosquet, j'aurais volontiers fermé mes yeux du sommeil éternel... Chacun se fait une réalité à sa manière... Nos désirs se multiplient et s'agrandissent avec nos idées, et nos passions ne sont, tout bien considéré, que les effets de notre illusion. Ah ! lorsque je me rappelle le doux songe de notre jeunesse, comme je courais avec toi par ces campagnes, m'accrochant aux arbres chargés de fruits, indifférent du passé, insouciant sur le présent, tressaillant de joie à l'idée des plaisirs que notre imagination grandissait dans l'avenir, et dont la mémoire au bout d'une heure avait déjà cessé d'exister, concentrant toutes nos espérances dans les jeux de la prochaine fête... Mais ce rêve est évanoui... Eh ! qui m'assure que dans ce moment je ne rêve pas comme alors ? Toi seul, ô mon Dieu ! toi seul qui connais ce cœur humain, sais combien mon sommeil est affreux, et combien le réveil sera terrible, puisque rien ne

m'attend à cette heure, que les larmes et la mort...

Ainsi je m'égare... ainsi je change de pensées et de désirs... Plus la nature est belle, plus je voudrais la voir vêtue de deuil, et je crois qu'aujourd'hui mes souhaits ont été exaucés... L'hiver passé j'étais heureux... lorsque la terre dormait mortellement..... j'étais tranquille; et maintenant..... Ah !...

Et cependant, mon ami, je me repose sur la douceur d'être pleuré... A peine au commencement de la vie, je chercherais en vain un été qui m'aura été enlevé par mes passions et mes malheurs. Mais, du moins, ma tombe sera baignée de tes larmes, des larmes de cette femme céleste. Ah ! qui voudrait donc céder à un éternel oubli cette existence si tourmentée — qui dit adieu au monde pour toujours, qui abandonne ses crimes, ses espérances, ses illusions, ses douleurs même, sans laisser derrière lui un soupir, un regard ? Les personnes qui nous sont chères et qui nous survivent sont encore une partie de nous-mêmes; nos yeux mourants demandent aux leurs quelques larmes de regret; notre cœur se complaît à penser que notre corps sera porté à la tombe par des bras amis, et, prêt à s'éteindre, cherche un cœur à qui léguer son dernier soupir; la nature gémit jusque dans la tombe, et ses gémissements triomphent encore du silence et de l'obscurité de la mort.

Je m'approche du balcon pour admirer la divine lumière du soleil, qui, diminuant peu à peu, ne jette

plus sur la terre que quelques rayons faibles et languissants, qui brillent encore à l'horizon ; et dans les ténèbres épaisses, mélancoliques et taciturnes, je contemple l'image de destruction dévoratrice de toutes choses ; puis je tourne mes regards vers ce massif de pins plantés par mon frère sur la colline, en face de l'église, et j'y découvre, à travers leurs branches agitées par les vents, la pierre blanchissante qui recouvrira mon tombeau. Il me semble que je te vois y conduire ma mère qui viendra bénir et pardonner, et je me dis, comme une espérance : — Peut-être Thérèse viendra-t-elle, solitaire et affligée, me dire aussi un dernier adieu, et s'attrister doucement au souvenir du doux songe de nos amours. Non, la mort n'est point douloureuse. — Puis si quelqu'un vient mettre les mains dans ma fosse et troubler mon cadavre, tirant de la nuit dans laquelle ils dormiront mes passions ardentes, mes opinions et mes crimes... peut-être... Ne me défends point, Lorenzo ; réponds seulement : — Il était homme et malheureux.

26 mai.

Il revient, Lorenzo, il revient.

Il écrit de la Toscane, où il doit s'arrêter encore une vingtaine de jours... sa lettre est datée du 18 mai : ainsi dans quelques semaines au plus...

27 mai.

Je me demande souvent, mon cher Lorenzo, s'il est bien vrai que cette image d'ange existe parmi nous, et je me soupçonne d'être amoureux de quelque idole créée par ma fantaisie.

Ah! qui n'aurait voulu l'aimer, fût-ce sans espoir? Quel est l'homme, si heureux qu'il soit, avec lequel je voudrais échanger mes larmes et mon malheur? Mais, d'un autre côté, comment suis-je donc tellement bourreau de moi-même, que je me tourmente ainsi, Dieu le sait, sans nulle espérance! Peut-être même lui suis-je indifférent, peut-être ne lui ai-je inspiré qu'un sentiment de compassion dû à mes infortunes; peut-être ne m'aime-t-elle pas, et sa pitié couvre-t-elle une trahison..... Mais ce baiser céleste qui est toujours sur mes lèvres, et qui domine toutes mes pensées, et ces larmes!... Depuis ce moment elle n'ose plus lever les yeux sur moi.... elle me fuit ... Séducteur... moi!... Ah! lorsque je sens tonner dans mon âme cette terrible sentence: —Je ne puis jamais être à vous, — je passe de fureurs en fureurs... et je comprends le crime. Non, vierge pure, tu n'es pas coupable.., moi seul ai rêvé la trahison.... et peut-être, qui sait? l'eussé-je accomplie....

O Thérèse! un autre baiser, et abandonne-moi à mes songes et à mes suaves délires... Oui, je mourrai à tes pieds, mais tout à toi; et sachant que

je te laisse innocente — malheureux ensemble... si tu ne peux être mon épouse en ce monde, tu seras du moins ma compagne dans la tombe... Oh! non, que plutôt la peine de cet amour fatal retombe tout entière sur moi... que je pleure pendant toute l'éternité; mais, ô Thérèse! que le ciel ne décide pas que par moi tu seras long-temps malheureuse... et cependant je t'ai perdue, tu me fuis... Ah! si tu m'aimais comme je t'aime!...

Au reste, Lorenzo, dans ces terribles doutes, dans ces tourments insensés, chaque fois que je demande conseil à ma raison, elle me console en me répondant : — Tu n'es pas immortel.... — Hé bien! souffrons donc... souffrons jusqu'à la fin.... Je sortirai!... oh! oui, je sortirai de l'enfer de cette vie... Il suffit de ma volonté pour cela... et, à cette seule idée, je me ris de la fortune... des hommes... et presque de la toute-puissance de Dieu.

28 mai.

Souvent je me figure notre univers culbuté, les cieux, le soleil, l'Océan, et tout notre système dans les flammes et dans le vide... Mais si, au milieu de cette destruction universelle, je pouvais serrer une seule fois Thérèse entre mes bras... une seule fois encore... j'invoquerais volontiers l'anéantissement de la création...

29 mai, au matin.

O illusion ! pourquoi, lorsque, dans mes songes du paradis, lorsque Thérèse est près de moi — que je sens passer son souffle sur mes lèvres, pourquoi dans mon âme ce désir de tombe?... Ces heureux moments n'auraient jamais dû naître, — ou n'auraient jamais dû s'éloigner... Cette nuit, je cherchais quelle main l'avait arrachée de mon sein. Il me semblait entendre au loin son gémissement... Mais mon lit inondé de mes larmes, mon front mouillé de sueur, ma poitrine haletante, la fixe et muette obscurité, tout me criait : Malheureux ! tu délires.. Épouvanté, abattu, je me roulais sur mon lit en pressant mon oreiller entre mes bras, et en cherchant à me créer de nouvelles illusions et de nouveaux tourments.

Si tu me voyais pâle, défait, taciturne, errer çà et là sur les montagnes, cherchant Thérèse, et tremblant de la rencontrer, l'appelant, la priant, et répondant moi-même à ma voix ! Brûlé par le soleil, je me cache dans le bosquet, et je m'assoupis ou je rêve ; souvent je la salue comme si je la voyais ; il me semble encore la presser sur mon cœur... Puis tout à coup mon rêve s'évanouit, et je reste les yeux cloués sur les précipices de quelques rochers... Il est temps que tout cela finisse...

29 mai, au soir.

Fuir, — oui, fuir — mais où ? — Crois-moi, je souffre bien ; à peine ai-je la force de me traîner jusqu'à la ville, pour aller boire dans ses yeux un autre breuvage de vie, peut-être le dernier... — Sans elle voudrais-je de cet enfer ? — Aujourd'hui je la saluais pour m'en aller — elle ne répondait pas. Je descendis l'escalier ; mais je n'ai pu m'arracher de son jardin... et, le crois-tu ? son aspect me donne le vertige. En la voyant venir avec sa sœur, j'ai voulu fuir et me cacher sous une treille ; mais il était trop tard, Isabelle a crié : — Ortis, mon cher Ortis, ne nous as-tu point vues ? — Frappé comme de la foudre, je me jetai sur un banc. La petite fille me sauta au cou en tâchant de me consoler, et en me disant tout bas : — Pourquoi te tais-tu toujours ?... — Je ne sais si Thérèse me vit ; mais elle s'enfonça dans une allée et disparut : une demi-heure après elle revint, appelant sa sœur, qui était restée sur mes genoux, et je m'aperçus que ses paupières étaient rouges de larmes. Elle ne me parla point ; mais elle me déchira d'un regard qui semblait me dire : C'est toi qui m'as faite ainsi.

2 juin.

Enfin voilà donc toute chose sous son véritable aspect... Ah ! je ne croyais pas renfermer en moi

cette fureur qui me brûle... me dévore... m'anéantit... et pourtant ne peut pas me tuer !... Où est donc cette grande et belle nature ?... où est cette chaîne pittoresque de collines que je contemplais de la plaine, en m'enlevant sur les ailes de l'imagination jusque dans les régions du ciel. Toutes ces roches me semblent nues, et je ne vois que des abîmes ; les croupes couvertes d'ombres hospitalières me sont insupportables. C'est là que je me promenais, au milieu des trompeuses méditations de notre misérable philosophie : miroir qui nous fait voir nos infirmités, sans nous en indiquer le remède. Aujourd'hui je sentais gémir la forêt sous les coups de la hache : les bûcherons abattaient des chênes de deux cents ans; tout tombe ici-bas.

Je regarde ces plantes qu'autrefois je tremblais de briser... je m'arrête devant elles, je les arrache, et je les effeuille et les jette avec la poussière enlevée par le vent. — Que l'univers gémisse avec moi.

Je suis sorti avant le jour, et courant à travers les sillons, je cherchais dans la fatigue du corps quelque assoupissement à cette âme orageuse ; mon front ruisselait, et ma poitrine était haletante : le vent de la nuit soufflait, éparpillant ma chevelure, et glaçant la sueur qui coulait sur mes joues. Oh ! depuis cette heure, je me sens par les membres un frisson ; j'ai les mains froides, les lèvres livides, et les yeux noyés dans les ténèbres de la mort.

Oh ! si elle ne me poursuivait pas du moins avec son image — partout où je vais !... si elle ne venait

pas se dresser—là, face à face ! — Pourquoi elle — toujours elle — réveillant en moi une terreur, un désespoir... une guerre !... Je projette de l'enlever, de l'entraîner avec moi au fond d'un désert, loin de la toute-puissance des hommes... Oh ! malheureux que je suis — je me frappe le front et je blasphème. Je partirai !...

LORENZO AU LECTEUR.

Peut-être, lecteur, t'es-tu fait l'ami d'Ortis, et désires-tu savoir l'histoire de son amour : j'irai donc au-devant de tes désirs, et j'interromprai, pour te la raconter, la série de ses lettres.

La mort de Laurette mit le comble à sa mélancolie, devenue plus noire encore par le retour d'Odouard. Il fit des visites moins fréquentes à la villa de M. T***, et ne parla plus à âme qui vive. Maigre, défait, les yeux caves, mais ouverts et pensifs, la voix sourde, les pas lents, il allait, enveloppé de son manteau, la tête nue, et les cheveux sur le visage. Souvent il veillait des nuits entières, errant par la campagne, et souvent encore, le jour, il fut trouvé dormant sous quelque arbre.

Sur ces entrefaites, Odouard revint en compagnie d'un jeune peintre qui retournait à Rome, sa patrie. Le même jour ils rencontrèrent Ortis. Odouard alla à lui pour l'embrasser, et Ortis se recula comme épouvanté. Le peintre lui dit qu'il avait entendu parler de lui et de son mérite, et que depuis long-temps il désirait connaître sa personne ; mais il l'interrompit : —Moi ! moi, Monsieur ! dit-il. Je n'ai ja-

mais pu me connaître dans les autres, et je ne crois pas que les autres puissent jamais se connaître en moi. — Ils lui demandèrent alors l'explication de ces paroles ambiguës, et lui, pour toute réponse, s'enveloppa de son manteau, s'élança dans les arbres et disparut. Odouard se plaignit de cette réception au père de Thérèse, qui commençait déjà à s'inquiéter de l'amour d'Ortis.

Thérèse, douée d'un caractère moins romanesque, mais passionné et ingénu, disposée à une profonde mélancolie, privée dans la solitude de tout ami de cœur, arrivée à cet âge où parle en nous le besoin d'aimer et d'être aimée, commença par ouvrir son âme à Ortis, et finit par céder au sentiment qui l'entraînait vers lui; mais à peine osait-elle s'avouer à elle-même où elle en était venue; et, depuis le soir du baiser, elle était devenue plus réservée, évitait de se rencontrer avec lui, et tremblait à la vue de M. T***. Éloignée de sa mère, sans conseils, sans consolations, épouvantée de l'avenir, toute à la vertu, toute à l'amour, elle devint pensive et solitaire, parlant rarement, lisant toujours, négligeant le dessin, la harpe et sa toilette; et souvent elle fut surprise par les domestiques, les yeux baignés de pleurs. Elle fuyait la société de ses jeunes amies qui venaient passer le printemps aux collines Euganéennes, s'éloignant de tout le monde, et même de sa sœur. Elle passait des heures entières dans les endroits les plus sombres de son jardin. Il régnait dans cette malheureuse famille une tristesse et une certaine

défiance, qui, jointes à quelques mots peu réfléchis que laissa échapper Ortis, firent ouvrir les yeux à Odouard. Jacob parlait habituellement avec feu, et quoiqu'il parût taciturne aux personnes qui ne le connaissaient pas, il était quelquefois avec ses amis causeur et d'une gaieté folle. Mais depuis quelque temps ses paroles et ses actions étaient véhémentes et amères comme son âme. Poussé une fois par Odouard, qui justifiait devant lui le traité de Campo-Formio, il se mit alors à crier comme un fou, à se frapper la tête et à pleurer de colère. M. T*** me racontait que souvent il restait enseveli dans ses pensées, ou que, s'il discutait, il s'emportait facilement, et qu'à mesure qu'il parlait ses yeux devenaient terribles, puis tout à coup, au milieu de ses paroles, se remplissaient de larmes; Odouard alors devint plus réservé, et commença à soupçonner les causes du changement d'Ortis.

Ainsi s'écoula tout le mois de juin. Le malheureux jeune homme devenait chaque jour plus sombre et plus farouche; il avait cessé d'écrire à sa famille, et ne répondait plus à mes lettres; souvent les paysans le virent à cheval, courant à bride abattue dans des chemins escarpés et entourés de précipices où mille fois il eût dû s'abîmer; un matin le peintre dont j'ai déjà parlé, étant occupé à dessiner une vue des collines, reconnut la voix, s'en approcha doucement, et l'entendit déclamer dans le bosquet une scène de la tragédie de Saül. Alors il parvint à faire son portrait pendant qu'il s'était arrêté tout pensif,

après avoir récité ces vers de la scène première du troisième acte :

> Déjà, pour me soustraire à l'horreur de mon sort,
> Dans les rangs ennemis j'aurais cherché la mort,
> Tant la vie est horrible à qui perd l'espérance....

Ensuite il le vit gravir avec rapidité jusqu'au sommet d'un rocher escarpé, s'avancer les bras étendus comme s'il voulait s'en précipiter, puis tout à coup se rejeter en arrière avec effroi en s'écriant : — O ma mère!... ma mère!... —

Un dimanche qu'il était resté à dîner chez M. T***, il pria Thérèse de faire de la musique et lui présenta sa harpe ; mais, à peine commençait elle à en jouer, que son père entra et s'assit auprès d'elle ; Ortis paraissait plongé dans une douce et mélancolique extase, et son visage allait se ranimant ; cependant bientôt il pencha peu à peu la tête et tomba dans une rêverie plus profonde encore que d'habitude. Thérèse le regardait en tâchant de retenir ses pleurs. Il s'en aperçut, et, ne pouvant se contenir, se leva et partit. M. T*** attendri se tourne vers Thérèse : — O ma fille! lui dit-il, tu veux donc te perdre, et avec toi nous tous? — A ces mots son visage se couvrit de larmes, elle se jeta dans les bras de son père et lui avoua tout. Dans ces entrefaites Odouard rentra, et le trouble de M. T*** et l'altération des traits de sa fille confirmèrent ses soupçons ; je tiens ces détails de la bouche même de Thérèse.

Le jour suivant, qui était le sept juillet, Ortis alla chez M. T***, et trouva le peintre occupé à faire le portrait nuptial. Thérèse interdite et tremblante sortit sous prétexte de donner un ordre, mais en passant près d'Ortis elle lui dit d'une voix basse et entrecoupée : — Mon père sait tout. — Il ne répondit rien, mais après avoir fait dans la chambre quelques tours en long et en large, il sortit, et de toute cette journée ne fut aperçu par âme qui vive. Michel, qui l'attendait à dîner, le chercha en vain le soir, il ne rentra qu'à minuit sonné, et, après avoir renvoyé son domestique, se jeta tout habillé sur son lit. Peu de temps après il se leva et écrivit.

Minuit.

Autrefois je portais à la divinité mes actions de grâces et mes vœux, mais je ne la craignais pas... Aujourd'hui que la main du malheur s'appesantit sur ma tête, je la crains et je la supplie.

Mon esprit est troublé, mon âme atterrée, et mon corps abattu par la langueur de la mort...

Oui, c'est vrai, les malheureux ont besoin de croire à un monde différent de celui-ci, où du moins ils ne mangeront point un pain amer, et ne boiront pas l'eau trempée de leurs larmes. L'imagination le créa, et le cœur se console; la vertu presque toujours malheureuse persévère dans l'espoir d'une ré-

compense... Mais infortunés ceux-là qui, pour ne point commettre de crimes, ont besoin de la religion.

Je me suis prosterné dans une petite chapelle, sur la route d'Arqua, parce que je sentais que la main de Dieu pesait sur mon cœur...

Je suis faible, n'est-ce pas, Lorenzo?... Le Ciel ne te fasse jamais sentir le besoin de la solitude, des larmes et d'une église!...

Deux heures du matin.

Le temps est orageux, les étoiles rares et pâles... Et la lune, à moitié ensevelie dans les nuages, frappe mes fenêtres de ses livides rayons...

Au point du jour.

Tu ne m'entends pas, Lorenzo, tu ne m'entends pas, et cependant ton ami t'appelle... Quel sommeil! Un rayon de jour paraît enfin — peut-être pour réensanglanter mes blessures... — Dieu ne me hait pas, il me condamne cependant à une agonie perpétuelle. Pourquoi me contraint-il à maudire mes jours, qui cependant ne sont tachés d'aucun crime?...

Si tu es un Dieu terrible, puissant et jaloux, qui revois les iniquités des pères dans les fils, et qui vi-

sites dans ta fureur la troisième et la quatrième génération*, puis-je espérer de t'apaiser? non... Envoie donc contre moi, mais contre moi seul ta fureur, que rallument les flammes infernales** qui doivent brûler des millions et des millions de peuples à qui tu n'as pas daigné te faire connaître.

Mais Thérèse est innocente, et, loin de te regarder comme injuste, elle t'adore dans toute la suavité de son âme — et moi je ne t'adore pas, par ce que je te crains — et cependant je sais que j'ai besoin de toi.— Dépouille-toi, mon Dieu, dépouille-toi des attributs dont t'ont révêtu les hommes pour te faire semblable à eux. — N'es-tu pas le consolateur des affligés, et ton divin fils ne s'appelait-il pas le Fils de l'homme? Écoute-moi donc — mon cœur te devine; mais ne t'offense pas des plaintes que la nature tire du plus profond de mon cœur— et je murmure contre toi, et je te prie, et je t'invoque, espérant que tu délivreras mon âme. — Mais comment la délivreras-tu, si elle n'est pas pleine de toi — si elle ne t'a pas imploré dans la prospérité, et si, pour réclamer ton aide et implorer ton appui elle a attendu d'être plongée dans la misère? — Elle te craint sans espérer en toi — elle ne désire et ne veut que Thérèse — et c'est dans Thérèse seule, ô mon Dieu — que je te retrouve et que je te vois!

Oh! le voilà hors de mes lèvres, ce crime pour le-

* Exode, ch. x, verset 5.
** Malachie, ch. III, verset 5.

quel Dieu a retiré son regard de moi. Je ne l'ai jamais aimé comme j'aime Thérèse... Blasphème! faire l'égal de Dieu ce qui ne sera un jour que squelette et poussière!... Humiliation de l'homme! Devais-je préférer Thérèse à Dieu... et pourquoi non... Thérèse n'est-elle pas la source de la beauté céleste, immense, toute-puissante? Je mesure l'univers d'un regard... je contemple d'un œil effrayé l'éternité... Tout est chaos, tout est fumée — tout est vide!... et lorsque Dieu m'est incompréhensible — Thérèse n'est-elle pas là devant moi?

Deux jours après, Ortis tomba malade; M. T*** alla le voir, et profita de cette occasion pour lui persuader de s'éloigner des collines Euganéennes. Délicat et généreux, le père de Thérèse estimait le caractère et l'âme d'Ortis, qu'il chérissait comme son meilleur ami. Souvent il m'assura que dans tout autre temps il aurait cru illustrer sa famille en prenant pour gendre un homme qui, selon lui, ne participait à aucune des erreurs de notre temps, et qui, doué d'une trempe indomptable de cœur, avait de toute façon, au dire de M. T*** lui-même, les vertus d'un autre siècle; mais Odouard était riche et d'une famille puissante qui, par son alliance, le mettait à l'abri des persécutions de ses ennemis, qui n'avaient à lui reprocher que de désirer la liberté de son pays, crime capital en Italie. En mariant Thérèse à Ortis, il accélérait au contraire sa ruine et celle de sa famille. D'ailleurs il s'était engagé; et, pour tenir sa parole, il s'était séparé d'une épouse

chérie. D'un autre côté, son peu de fortune ne lui permettait pas de donner à Thérèse une dot considérable; ce que rendait nécessaire la médiocrité de la fortune d'Ortis. M. T*** m'écrivit ces détails, et dit la même chose à Ortis, qui, le sachant déjà, l'écouta patiemment jusqu'au moment où il parla de la dot; alors il l'interrompit : « Je suis pauvre! s'écria-t-il avec force, je suis obscur, proscrit, inconnu à tous les hommes, et je me serais plutôt fait enterrer vivant que de vous demander Thérèse pour femme; je suis malheureux, mais non point lâche : et jamais mes fils ne recevront leur fortune de la main de leur mère... D'ailleurs votre fille est riche et promise... — Donc? reprit M. T*** comme pour l'interroger... » Ortis ne répondit rien, mais il leva les yeux au ciel; et, après quelques minutes : « O Thérèse! s'écria-t-il, tu seras donc malheureuse! » Oh! mon ami, lui dit alors M. T*** en le regardant avec tendresse, mon ami, par qui a-t-elle commencé de souffrir, si ce n'est par vous?... Par amour pour moi elle s'était résignée à son sort, elle allait d'un seul mot rendre la paix et le bonheur à ses pauvres parents, elle vous a aimé; et vous, qui de votre côté l'aimez avec tant de délicatesse, vous avez enlevé son cœur à celui qu'elle regardait déjà comme son époux, et vous continuez de troubler la tranquillité d'une famille qui vous avait traité, qui vous traite et vous traitera toujours comme son propre fils... Partez, éloignez-vous pour quelque temps; peut-être auriez-vous trouvé dans un autre un père in-

flexible—mais en moi!... J'ai été malheureux aussi, j'ai connu les passions, et j'ai appris à les plaindre, parce que je sens moi-même le besoin que j'ai d'être plaint, à mon âge, et avec ma tête chauve. C'est de vous que j'ai appris que l'on estime l'homme qui fait le mal, s'il a le talent de faire paraître généreuses et terribles les passions qui chez les autres paraîtraient coupables ou ridicules. Je ne vous le dissimule pas; du premier jour où je vous ai connu, vous avez pris un tel ascendant sur moi, que vous m'avez forcé de vous craindre et de vous aimer; et souvent je comptais les minutes par l'impatience de vous revoir, et en même temps je me sentais pris d'un frisson subit et secret quand un domestique annonçait que vous montiez l'escalier. Ayez donc pitié de moi, de votre jeunesse, de la réputation de Thérèse; sa beauté s'efface, sa santé s'affaiblit, son cœur la ronge en silence, et pour vous... Ah! je vous en conjure, au nom de Thérèse, partez, éloignez-vous; sacrifiez votre passion à son bonheur, et ne faites pas que je sois à la fois l'ami, l'époux et le père le plus malheureux qui ait jamais existé. Ortis ne répondit rien, parut attendri, écouta tout cela d'un visage muet, et sans qu'il lui tombât une larme des yeux, quoique M. T*** au milieu de son exhortation se retînt à peine de fondre en pleurs. Il demeura près du lit d'Ortis jusque bien avant dans la nuit; mais, à partir de ce moment, ni l'un ni l'autre n'ouvrirent plus la bouche que pour dire adieu. Pendant la nuit, l'indisposition du malade s'aggrava,

et les jours suivants il se sentit pris d'une fièvre dangereuse.

Cependant les dernières lettres d'Ortis, celles que je recevais tous les jours du père de Thérèse, m'avaient fait sentir la nécessité de son départ, et j'usai de tout mon pouvoir pour le décider à employer le seul remède qui pouvait encore le guérir de sa funeste passion. Je n'eus point le courage d'en parler à sa mère, qui connaissait son caractère emporté et capable de tous les extrêmes, je lui dis seulement que son fils était un peu malade, et que le changement d'air serait favorable à sa santé.

C'est à cette époque que les persécutions de Venise devinrent plus terribles que jamais. Il n'y avait plus de lois, mais des tribunaux arbitraires qui n'admettaient plus ni accusateurs ni défenseurs, mais des espions de la pensée, des ennemis nouveaux et inconnus, des prisonniers qui étaient frappés par des peines subites et sans nom. Les plus suspects gémissaient dans des cachots; d'autres, quoique de brillante et antique renommée, étaient enlevés de nuit de leurs propres maisons, remis aux mains des shires, traînés aux frontières sans avoir pu dire à leurs parents et à leurs amis un dernier adieu; et, abandonnés à l'aventure, privés de tout secours humain. Pour quelques-uns, ces moyens violents et infâmes étaient encore la suprême clémence... Et moi-même, arrivé à mon dernier martyre, je vais, depuis plusieurs mois, errant par toute l'Italie, tournant vers ma patrie, que je n'ai

plus l'espérance de revoir, mes yeux tout pleins de larmes; mais alors, tremblant seulement pour la liberté d'Ortis, je persuadai à sa mère, quoique désolée, de lui écrire pour le décider à chercher pour quelque temps un asile dans un autre pays, d'autant plus qu'en quittant autrefois Padoue, il avait donné pour motif de son départ, la crainte des mêmes dangers. La lettre fut confiée à un domestique de confiance, lequel arriva aux collines Euganéennes dans la soirée du quinze juillet ; et qui trouva Ortis encore alité, quoique sa santé fût un peu meilleure. Le père de Thérèse était assis auprès de lui lorsqu'il reçut la lettre : il la lut bas, la posa sous son oreiller; puis quelque temps après la relut encore en donnant des marques d'agitation, mais sans dire un seul mot...,

Le dix-neuvième jour où il commença à se lever, il reçut un second message de sa mère qui lui envoyait de l'argent, deux lettres de change, et des recommandations en le priant au nom de Dieu de s'éloigner. Dans l'après-midi il alla chez Thérèse, et ne trouva qu'Isabelle qui, tout émue encore, nous raconta qu'il s'assit en silence, se leva bientôt, l'embrassa et sortit. Il revint une heure après, et la rencontra de nouveau en montant l'escalier; il la prit dans ses bras, la serra contre son sein, mouilla son visage de larmes, se mit à écrire, déchira aussitôt ce qu'il avait écrit, puis s'achemina tout pensif vers le jardin. Un domestique passa sur le soir, et l'aperçut couché sous un massif d'arbres.

En repassant il le trouva prêt à sortir, et les yeux fixés sur la maison que venaient frapper les rayons de la lune.

En rentrant chez lui il rappela le messager, répondit à sa mère que le lendemain matin il partirait, fit commander des chevaux à la poste la plus voisine, et, avant de se coucher, écrivit la lettre suivante pour Thérèse, la remit au jardinier, et partit à la pointe du jour.

Neuf heures.

Pardonne-moi, Thérèse, pardonne-moi, j'ai empoisonné ta jeunesse, j'ai troublé la paix de ta famille, mais je pars... Ah! je n'aurais pas cru avoir ce courage : je puis te quitter et ne pas mourir de douleur — c'est beaucoup, crois-moi. —Profitons de ce peu de moments que la raison me laisse encore; plus tard peut-être n'en aurais-je pas la force. Je pars, Thérèse, je pars, l'âme pleine d'une seule pensée, celle de t'aimer toujours et de toujours te pleurer. Je pars en m'imposant l'obligation de ne plus t'écrire, de ne plus te revoir, que lorsque je serai certain que tu n'as plus rien à craindre de moi... Je t'ai cherchée aujourd'hui pour tedire adieu... mais vainement.. Daigne du moins jeter les yeux sur ces dernières lignes que je trempe, tu le vois, de larmes bien amères!... Envoie-moi, en quelque temps et en quelque lieu que tu pourras, ton por-

trait. Si l'amitié, si l'amour, si la compassion, si la reconnaissance te parlent encore pour un malheureux, ne me refuse pas cet adoucissement à toutes mes souffrances — ton père lui-même me l'accordera, je l'espère, lui qui, à chaque instant du jour, pourra te voir, t'entendre, et être consolé par toi. Du moins, dans les élans de ma douleur, dans les déchirements de ma passion, lassé de tout le monde, défiant des hommes, marchant sur la terre comme un voyageur sans patrie, qui va d'auberge en auberge — dirigeant volontairement mes pas vers la tombe, parce que j'ai besoin de repos — je reprendrai quelque force en pressant jour et nuit contre mes lèvres ton image adorée, et, quoique éloigné de toi, ce sera encore par toi que je supporterai la vie ; et tant que j'en aurai la force, je la supporterai, je te le jure : toi, de ton côté, prie Dieu, ô Thérèse ! prie, du fond de ton cœur pur, le Ciel — non pas qu'il m'épargne les douleurs que peut-être j'ai méritées, et qui sont inséparables de la nature de mon âme — mais qu'il ne m'enlève pas le peu de force que je me sens encore pour les supporter. Avec ton portrait mes nuits seront moins douloureuses, et moins tristes les jours solitaires que je dois vivre encore loin de toi. En mourant, je tournerai vers toi mes derniers regards — je te recommanderai mon dernier soupir — je verserai en toi mon âme, et je t'emporterai dans la tombe, appuyé contre ma poitrine; enfin, si je suis condamné à fermer les yeux sur une terre étrangère, où nul cœur ne me pleurera, je t'invoquerai

muettement à mon chevet, et il me semblera te voir, avec le même aspect, la même action, la même piété avec laquelle je te voyais, quand un jour, avant que tu pensasses à m'aimer, avant que tu t'aperçusses que je t'aimais — quand j'étais encore innocent de cœur envers toi — tu m'assistais dans ma maladie.

Je n'ai rien de toi, si ce n'est la seule lettre que tu m'écrivis lorsque j'étais à Padoue... Alors il me semblait que tu m'invitais à revenir — et maintenant j'écris, et dans peu d'heures je subirai l'arrêt de notre éternelle séparation. De cette lettre commence l'histoire de notre amour — elle ne m'abandonnera jamais. — Toutes ces choses ne sont peut-être que folie : mais reste-t-il d'autre consolation au malheureux qui ne peut pas guérir ! Adieu, Thérèse, pardonne-moi... hélas ! je me croyais plus de courage...

Je t'écris mal, et d'un caractère à peine lisible; mais je t'écris brûlé par la fièvre, l'âme déchirée et les yeux pleins de larmes... Par pitié, ne me refuse pas ton portrait ; remets-le à Lorenzo; s'il ne peut me le faire parvenir, il le gardera comme un héritage saint et précieux qui lui rappellera toujours ta beauté, ta vertu, et l'unique, éternel et fatal amour de son malheureux ami... Adieu... mais ce n'est pas le dernier de mes revers, et d'ici à peu de temps je me serai fait tel que les hommes seront forcés d'avoir pitié et respect pour notre amour — alors ce ne sera plus un crime pour toi de m'aimer.

Si cependant, avant que je ne te revisse, ma douleur avait creusé ma tombe, que du moins la certitude d'avoir été aimé de toi me rende la mort plus chère. Oh ! oui — certes, je sens dans quelle douleur je t'abandonne... Ah ! mourir à tes pieds ? oh ! être enseveli dans la terre qui te recouvrira... Adieu...

Michel me dit que son maître avait voyagé pendant deux postes silencieusement, et même d'un visage assez calme et presque serein ; puis il demanda son écritoire de voyage, et, tandis qu'on changeait les chevaux, il écrivit le billet suivant à M. T***.

« Monsieur et ami,

» J'ai recommandé hier soir au jardinier une lettre adressée à la signorina ; et, quoique je l'aie écrite, bien décidé au parti que j'ai pris de m'éloigner, je crains d'avoir versé sur ses pages trop d'afflictions pour cette innocente. Faites-vous donc remettre cette lettre par le messager ; ne la confiez à personne ; gardez-la toute cachetée, ou brûlez-la. Mais comme il serait amer pour votre fille que je fusse parti sans lui laisser un adieu — car hier, de toute la journée, je n'ai pas eu le bonheur de la voir — voici, annexé à cette lettre, un billet non cacheté, et j'espère que vous aurez la bonté, Monsieur, de le remettre à Thérèse avant qu'elle ne devienne la femme du marquis Odouard. Je ne sais si nous nous reverrons : j'ai bien décidé de mourir près de la maison paternelle ; mais quand même mon espérance serait trompée, je suis

bien certain, Monsieur et ami, que vous vous souviendrez toujours de moi.»

M. T*** me fit rendre la lettre pour Thérèse (c'est celle que je viens de mettre sous les yeux du lecteur) avec son cachet intact. Il ne tarda point à donner le billet à sa fille : je l'ai eu sous les yeux. Il ne contenait que quelques lignes, et paraissait écrit par un homme entièrement revenu à lui.

Tous les fragments qui suivent me vinrent par la poste sur différentes feuilles.

Rovigo, 20 juillet.

Je l'admirais, et je me disais à moi-même : Qu'adviendrait-il de moi, si je ne pouvais plus la voir ? Je me rassurais en songeant que j'étais près d'elle, et maintenant...

Que me fait le reste de l'univers..... sur quelle terre... pourrais-je vivre sans Thérèse ?... Il me semble que je voyage en songe... J'ai donc eu le courage de partir ainsi sans la revoir, sans un baiser, sans un dernier adieu... A chaque instant je crois me retrouver à la porte de sa maison, et lire dans la tristesse de son visage qu'elle m'aime !... Et avec quelle rapidité chaque instant qui s'écoule ajoute à la distance qui me sépare d'elle... Je ne puis plus obéir ni à ma volonté... ni à ma raison, ni à mon cœur... je me laisse entraîner par le bras de fer du destin... Adieu...

Ferrare, 20 juillet au soir.

Je traversais le Pô, et je regardais l'immensité de ses ondes ; vingt fois je m'avançai sur le bord de la barque pour m'y précipiter, m'engloutir et me perdre pour toujours... Tout est sur un seul point !... Ah ! si je n'avais pas une mère chérie et malheureuse, à qui ma mort coûterait d'amères larmes...

Non, je ne finirai pas ainsi en lâche mes souffrances. — Je boirai jusqu'à la dernière goutte les pleurs que m'a départis le Ciel !... Un jour, lorsque toute résistance sera vaine, lorsque toute espérance sera détruite, lorsque toutes forces seront épuisées ; quand j'aurai le courage de regarder la mort en face, et de raisonner tranquillement avec elle... de goûter avec plaisir son calice amer... quand j'aurai expié les larmes des autres, et désespéré de les tarir, alors, Lorenzo... alors !...

Mais, à cette heure où je parle, tout n'est-il pas perdu ?.. n'ai-je pas la certitude que tout est perdu ?.. Dis-moi, as-tu jamais éprouvé l'horreur de ce moment terrible... où le dernier espoir nous abandonne ?...

Ni un baiser, ni un adieu... N'importe, tes larmes me suivront au tombeau... Mon salut... mon destin... mon cœur... tout m'y entraîne... je vous obéirai à tous...

Pendant la nuit.

Et j'ai eu le courage de t'abandonner, je t'ai abandonnée, Thérèse, et dans un état plus déplorable encore que le mien! Qui sera ton consolateur?... Tu trembleras à mon seul nom — parce que je t'ai fait voir, moi — moi le premier, moi le seul à l'aube de ta vie, les tempêtes et les ténèbres du malheur! Et toi, pauvre enfant, tu n'es encore assez forte, ni pour supporter ni pour fuir la vie; tu ne sais pas encore que l'aurore et le soir sont tout un. — Oh! je ne veux pas te le persuader — et pourtant nous n'avons plus aucune aide chez les hommes, aucune consolation en nous-mêmes. — Pour moi, je ne sais que supplier Dieu — le supplier avec mes gémissements, et chercher mes espérances hors du monde, où tout nous persécute ou nous abandonne. Oh! tu ne seras pas aussi malheureuse, et je bénirai tous mes tourments. — Cependant, en mon désespoir mortel, sais-je dans quel danger tu te trouves? — Je ne puis ni te défendre, ni essuyer tes larmes, ni recueillir tes secrets dans mon cœur, ni partager ton affliction. Non, je ne sais où je suis, comment je t'ai laissée, ni quand je pourrai te revoir.

Père cruel!... Thérèse est ton sang... cet autel est profané... La nature, le Ciel maudissent ces serments... L'effroi, la jalousie, la discorde et le repentir tournent en frémissant autour du lit nuptial, et

ensanglanteront peut-être ces chaînes. Thérèse est ta fille, laisse-toi fléchir... Tu te repentiras amèrement, mais trop tard... Un jour, dans l'horreur de son sort, elle maudira l'existence et ceux qui la lui ont donnée... et ses plaintes et ses larmes iront jusqu'au fond de la tombe accuser et troubler tes os... — Aie pitié!... Oh! tu ne m'écoutes pas... tu l'entraînes... la victime est sacrifiée; j'entends ses gémissements... mon nom est dans son dernier soupir... Oh! tremblez... votre sang... le mien... Thérèse sera vengée... Oh! je suis fou — je délire — oh! je suis un assassin...

Mais toi, mon cher Lorenzo, pourquoi m'abandonnes-tu?... pouvais-je t'écrire lorsqu'une éternelle tempête de colère, de jalousie, de vengeance et d'amour frémissait dans mon cœur, lorsque tant de passions, gonflant ma poitrine, me suffoquaient — m'étranglaient presque? Non, je ne pouvais prononcer une parole, et je sentais la douleur se pétrifier dans mon sein... cette douleur qui maintenant encore étouffe ma voix, arrête mes soupirs et dessèche mes larmes!... Oh! je sens qu'une grande partie de la vie me manque déjà, et que ce peu qui me reste est encore affaibli par la tristesse, la langueur et l'obscurité de la mort...

Souvent je me reproche d'être parti et je m'accuse de faiblesse; pourquoi n'ont-ils pas insulté plutôt à ma passion!... Si quelqu'un avait commandé à cette infortunée de ne plus me voir... me l'avait enlevée de force... penses-tu que je l'eusse jamais

abandonnée?... Mais pouvais-je payer d'ingratitude un père qui m'appelait son ami, qui tant de fois me répéta en me serrant sur son cœur : « Malheureux, pourquoi le destin t'unit-il à nous malheureux?... » Pouvais-je précipiter dans le déshonneur et les persécutions une famille qui dans tout autre temps eût partagé avec moi sa bonne et sa mauvaise fortune?... Que pouvais-je lui répondre quand, d'une voix suppliante et entrecoupée par ses sanglots, il me disait : « C'est ma fille!... » Oui, je dévouerai le reste de mes jours dans la solitude et les remords ; mais toujours je rendrai grâce à cette main invisible qui m'a arraché du précipice où j'eusse entraîné avec moi cette innocente enfant. Elle me suivait, et moi, cruel, j'allais m'arrêtant de temps en temps, tournant les yeux vers elle, et regardant si elle se hâtait derrière mes pas précipités. — Elle me suivait, mais d'une âme épouvantée et avec des forces faiblissantes... Je pourrais me cacher au reste de l'univers et pleurer mes malheurs, mais avoir encore à pleurer sur ceux de cette créature céleste, avoir à les pleurer, quand c'est moi qui les cause?... Ah!

Personne ne connaît le secret qui est enseveli en moi... personne ne sait d'où me pousse au front cette sueur froide et subite... personne n'entend ces gémissements qui tous les soirs sortent de terre et m'appellent... et ce cadavre... Ah! je ne suis pas un assassin et cependant je suis ensanglanté par un meurtre...

Le jour pointe à peine, et déjà je suis prêt à par-

tir... Depuis combien de temps l'aurore me trouve-t-elle ainsi en proie à un sommeil de malade... La nuit ne m'apporte aucun repos : tout à l'heure encore je jetais des cris en fixant autour de moi des yeux égarés, comme si je voyais luire sur ma tête l'épée du bourreau... Je sens dans mon réveil de certaines terreurs pareilles à celles que doivent éprouver ces hommes dont les mains sont encore chaudes de sang... Adieu, Lorenzo, adieu, je pars, et toujours plus loin... Je t'écrirai de Bologne dès aujourd'hui... remercie ma mère, prie-la de bénir son pauvre fils... Ah ! si elle connaissait mon état... mais tais-toi — n'ouvre pas sur ses plaies une autre plaie...

Bologne, 24 juillet, dix heures.

Veux-tu verser dans le cœur de ton ami quelques gouttes de baume ; fais que Thérèse te donne son portrait, et remets-le à Michel, que je t'envoie avec l'ordre de ne point revenir sans ta réponse. Va, Lorenzo, aux collines Euganéennes, cette infortunée a sans doute besoin d'un consolateur... lis-lui quelques fragments de ces lettres que dans mes délires insensés, j'essayais de t'écrire... Adieu, tu verras la petite Isabelle : donne-lui mille baisers pour moi... Quand tout le monde m'aura oublié, elle seule peut-être encore nommera quelquefois son Ortis... O mon cher Lorenzo, infortuné, défiant, possédant

une âme ardente que dévorait le besoin d'aimer et d'être aimé, à qui pouvais-je me confier plutôt qu'à cette enfant qui n'était encore corrompue ni par l'expérience, ni par l'intérêt, et qui, par une secrète sympathie, a tant de fois mouillé mon visage de ses larmes innocentes... Lorenzo, si jamais j'apprenais qu'elle m'a oublié, j'en mourrais de douleur...

Et toi, dis, mon seul et dernier ami, voudrais-tu aussi m'abandonner... L'amitié, cette céleste passion de la jeunesse, cet unique soutien de l'infortune se glace dans la prospérité... Les amis, les amis, Lorenzo! je serai le tien jusqu'à l'heure où la terre me couvrira... Le croirais-tu! quelquefois je m'applaudis de mes malheurs, parce que, sans eux, je ne serais pas digne de toi... parce que sans eux mon cœur ne serait peut-être pas capable de t'aimer... Mais lorsque j'aurai cessé de vivre, lorsque tu auras hérité de moi ce calice de larmes... crois-moi, Lorenzo, ne cherche plus alors d'autre ami que toi-même...

Bologne, 28 juillet, pendant la nuit.

Il me semble, Lorenzo, que j'éprouverais quelque soulagement si je pouvais dormir d'un lourd sommeil... mais l'opium même ne me procure que de courtes léthargies... pleines de visions et de spasmes : il n'y a plus de nuit pour moi. Je me suis levé afin d'essayer de t'écrire ; mais mon pouls est si dé-

rangé, que je suis obligé de me rejeter sur mon lit... Il semble que mon âme suit l'état orageux de la nature... Il pleut par torrents... et je suis là sur mon lit, les yeux ouverts... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Bologne, 12 août.

Voilà dix-huit jours que Michel est parti par la poste, et il ne revient point, et je n'ai point reçu de lettres de toi... tu m'abandonnes donc aussi ?...

Au nom de Dieu, Lorenzo, écris-moi du moins : j'attendrai jusqu'à lundi ; ensuite je prendrai la route de Florence... Je ne quitte pas la maison pendant tout le jour... Je souffrirais trop au milieu de cette foule de personnes inconnues... Lorsque la nuit est arrivée, je parcours la ville comme un fantôme et mon âme se brise en entendant les cris de ces infortunés étendus dans les rues et demandant du pain ; je ne sais si c'est par leur faute ou par celles des autres... je sais qu'ils demandent du pain... Aujourd'hui, en revenant de la poste, j'ai été me heurter à deux malheureux que l'on conduisait à la potence ; j'ai demandé quel était leur crime, et l'on m'apprit que l'un avait dérobé une mule, et que l'autre, pressé par la faim, avait volé une somme de cinquante-six livres*. Ah ! la société, si elle n'a-

* Ce récit d'Ortis me parut d'abord exagéré par sa douleur ; mais depuis j'ai appris que dans les Etats cisalpins, qui ne possèdent pas de codes criminels, on jugeait avec les

vait pas des lois pour protéger des hommes qui, pour s'enrichir de la sueur et des larmes de leurs concitoyens, les réduisent à la misère, et les forcent aux crimes, les crimes seraient-ils aussi communs, et les prisons et les bourreaux aussi nécessaires? Je ne suis pas assez fou pour vouloir réformer les hommes, mais on ne m'empêchera point de frémir sur leur misère et surtout sur leur aveuglement! jamais il ne se passe une semaine, m'a-t-on assuré, sans exécution, et le peuple y court comme à une solennité... Les crimes croissent avec les supplices. Non, non, Lorenzo, je ne veux plus respirer un air fumant toujours du sang des malheureux... — et où aller?...

Florence, 27 août.

Je viens de visiter les sépultures de Galilée, de Machiavel et de Michel-Ange. Je me suis approché de la tombe de ces grands hommes, tout frissonnant de respect... Ceux qui leur ont élevé ces mausolées espéraient sans doute se disculper de la misère et des persécutions avec lesquelles leurs aïeux punissaient la grandeur de ces divins génies? Oh! combien de proscrits de notre siècle auxquels on rendra

lois des anciens gouvernements, et à Bologne, sur les décrets des cardinaux, qui punissaient de mort tout vol prouvé excédant cinquante-deux livres. Mais les cardinaux, presque toujours, adoucissaient la peine, ce qui ne pouvait avoir lieu dans les tribunaux de la république.

(*L'Éditeur.*)

dans la postérité des honneurs divins! mais les persécutions aux vivants et les honneurs aux morts sont les preuves de la maligne ambition qui ronge l'humaine espèce.

Près de ces marbres, il me semblait revivre dans ces chaudes années de jeunesse où, veillant sur les écrits de ces grands hommes, je m'élançais en esprit au milieu des applaudissements des générations futures... Mais maintenant ces idées sont trop élevées pour moi... trop folles peut-être... mon esprit est aveugle, mes membres s'affaiblissent, et mon cœur gâté là — jusqu'au fond.

Garde tes lettres de recommandation. J'ai brûlé celles que tu m'avais envoyées. Je ne veux plus recevoir des hommes puissants ni outrages ni faveurs... Le seul que je désirasse connaître était Victor Alfieri. Mais j'entends dire qu'il ne reçoit personne, et je n'ai pas la présomption de croire qu'il renoncera pour moi à un serment qui sans doute lui fut dicté par ses études, ses passions, ou son expérience du monde... Peut-être est-ce une faiblesse; mais respectons les faiblesses des grands hommes, et que celui de nous qui n'en a pas leur jette la première pierre.

Florence, 7 septembre.

Ouvre mes fenêtres, Lorenzo, et salue de ma chambre mes collines chéries... dans une belle journée de septembre; salue en mon nom le ciel, le lac

et les prairies qui se souviennent tous de ma jeunesse, et où, pendant quelque temps, j'ai oublié les anxiétés de la vie ; si tes pieds, par quelque nuit sereine, te conduisaient vers l'église du village, gravis la montagne des pins qui couvrent de si doux et si funestes souvenirs. Sur son penchant, plus loin que ce massif de tilleuls qui répand au loin une ombre fraîche et odorante, là où se rassemblent plusieurs ruisselets qui forment une espèce de petit lac, tu trouveras le saule solitaire dont les rameaux pleureurs se penchaient vers moi lorsque, couché sous son feuillage, j'interrogeais mes espérances ; et lorsque tu seras arrivé près du sommet, tu entendras peut-être les cris d'un coucou qui tous les soirs m'appelait de son lugubre chant, et qui fuyait à mon approche et au bruit de mes pas... Le pin où il se tenait caché alors, ombrage une petite chapelle à demi ruiné, où, près d'un crucifix, brûlait autrefois une lampe ; la foudre l'a fracassée cette même nuit qui m'a laissé jusque aujourd'hui et me laissera jusqu'au dernier soupir l'esprit plein de ténèbres et de remords. Ses débris, à moitié cachés par les ronces et la bruyère, ressemblent dans l'obscurité à des pierres sépulcrales, et plus d'une fois j'ai pensé à faire élever là mon tombeau. Aujourd'hui qui pourrait me dire où je laisserai mes os... Console tous les paysans qui te demanderont de mes nouvelles ; autrefois ils accouraient autour de moi, je les nommais mes amis, ils m'appelaient leur bienfaiteur... J'étais le médecin de leurs enfants, le juge complaisant de leurs procès,

l'arbitre de leurs querelles. Philosophe avec les vieillards, je les aidais à secouer les terreurs de la religion, en leur peignant les récompenses que le Ciel réserve à l'homme accablé par la pauvreté et la sueur.., Peut-être se plaignent-ils de moi... Dans les derniers temps que je passai près d'eux, muet et fantasque, souvent je ne répondais pas même à leurs saluts... et j'évitais leur rencontre en m'enfonçant dans les endroits les plus sauvages de la forêt, lorsqu'ils revenaient en chantant de la charrue, ou qu'ils ramenaient leurs troupeaux. Que de fois ils me virent avant l'aurore, précipitant déjà ma course, franchissant les fossés, heurtant étourdiment les arbres, qui, ébranlés par la secousse, faisaient pleuvoir sur mes cheveux épars la rosée dont ils étaient couverts — et, traversant les prairies pour arriver au sommet du mont le plus élevé, d'où, sur un rocher escarpé, je tendais les bras vers l'Orient, demandant au soleil pourquoi il ne se levait plus radieux comme autrefois... Ils te montreront la roche où, pendant que le monde était endormi, je m'asseyais en prêtant l'oreille au murmure des eaux et aux mugissements des vents qui rassemblaient au-dessus de ma tête des nuages et les forçaient de voiler la lune qui, en montant, éclairait de ses pâles rayons les croix plantées sur les tombeaux du cimetière. Alors, l'habitant des chaumières voisines, réveillé par mes cris, s'avançait sur le seuil de la porte et m'écoutait dans ce silence solennel, envoyer mes prières, mes gémissements et mes invocations à la mort... O ma soli-

tude, où es-tu ?... Il n'est pas une butte de terre, un arbre, un antre, qui ne revive dans ma mémoire, alimentant ce suave et éternel désir qui suit loin du toit natal l'homme proscrit et malheureux : c'est là que mes plaisirs, mes douleurs même m'étaient chers. Tout ce qui était mien est resté avec toi, Lorenzo, et je n'emporte en m'éloignant que l'ombre du pauvre Ortis.

Mais toi, mon unique et cher ami, pourquoi m'écris-tu seulement deux paroles nues pour m'annoncer que tu es près de Thérèse... tu ne me dis pas comment elle vit... si elle me nomme, si Odouard me l'a enlevée ?... Je cours et recours à la poste, mais en vain... je reviens lentement désespéré... et je lis sur mon visage le pressentiment des plus grands malheurs... Je crois d'heure en heure m'entendre annoncer cette sentence mortelle : Thérèse a juré !... — Ah! quand serai-je délivré de mon funeste délire et de mes folles illusions..... Adieu, Lorenzo, adieu.

Florence, 17 septembre.

Tu m'as cloué le désespoir dans l'âme... Thérèse, je le vois, cherche à me punir de l'avoir aimée. Son portrait, elle l'avait envoyé à sa mère avant que je le lui demandasse... Tu me l'assures et je le crois... mais prends garde, Lorenzo, qu'en voulant guérir mes blessures... tu ne me forces à recourir au seul baume qui peut les cicatriser.

Oh ! mes espérances ! — Ainsi elles s'évanouissent toutes. et je reste abandonné dans la solitude de ma douleur...

A qui me fier encore pour ne point être trahi ? tu le sais, Lorenzo, je ne t'éloignerai jamais de mon cœur... parce que ton souvenir m'est nécessaire ; et quelles que soient tes infortunes, tu me retrouveras toujours prêt à les partager... Seul, je suis donc condamné à tout perdre... mais qu'il soit ainsi jusqu'à la dernière ruine de tant d'espérances ! Je ne me plains ni d'elle ni de toi... Je n'accuserai ni moi, ni ma mauvaise fortune ; je m'avilis avec tant de larmes, et je perds la consolation de pouvoir dire : — *Je supporte mes travaux et je ne me plains pas.* Vous m'abandonnez tous, soit. — Mon cœur et mes gémissements vous suivront partout, parce que sans vous je ne suis pas homme et que de tout temps je vous appellerai dans mon désespoir.

Tiens, lis les deux seules lignes que Thérèse m'écrit : « Respectez vos jours, je vous le com-
» mande au nom de nos malheurs... nous ne
» sommes pas seuls malheureux... vous aurez mon
» portrait aussitôt que je le pourrai. Mon père
» vous plaint, mais, en pleurant, m'ordonne de
» ne plus vous écrire. C'est en pleurant que je lui
» obéis... et je vous écris pour la dernière fois en
» pleurant ; car ce n'est plus que devant Dieu, dé-
» sormais, que je puis avouer que je vous aime. »

Tu as donc plus de courage que moi ? Oui, je répéterai ces paroles comme si elles étaient tes der-

nières volontés... Je m'entretiendrai encore une fois avec toi, ô Thérèse!... mais seulement le jour où j'aurai acquis tant de raison que je me sentirai le courage de m'en séparer pour jamais.....

Ah! si du moins t'aimer de cet amour immense, le taire, m'éloigner et me séparer de tout... pouvait te rendre la paix... si ma mort pouvait expier au tribunal de nos persécuteurs, ta passion, ou l'étouffer pour toujours dans ton sein... Oh! je supplierais, avec toute l'ardeur et la vérité de mon âme, la nature et le Ciel de m'enlever enfin de ce monde... Or, que je résiste au fatal et cependant si doux désir de mort, je te le promets, — mais que je le surmonte, toi seule avec tes prières pourras peut-être l'obtenir de mon Créateur : — je sens que de toute manière il m'appelle à lui ; — mais, toi, — vis; peut-être Dieu prendra en consolation ces larmes de repentir que je lui envoie, en lui demandant miséricorde pour toi. Hélas! hélas! tu n'as que trop participé de ma douleur, et tu ne t'es que trop faite malheureuse pour moi et par moi... Ton père... comment l'ai-je remercié de ses soins, de sa tendresse et de sa confiance... Et toi, au bord de quel précipice ne t'es-tu pas trouvée et ne te trouves-tu pas encore à cause de moi! Mais, — qui dit qu'aux bienfaits de ton père — je ne répondrai pas par une reconnaissance inouïe : je ne lui présente pas en sacrifice mon cœur tout sanglant... mais, crois-moi, je ne suis le débiteur d'aucun homme en générosité, et, tu le sais, je suis moi-même le

Digitized by Google

plus cruel accusateur que je puisse trouver contre mon amour. — Être la cause de tes chagrins est à mes yeux le plus terrible crime que j'aie jamais pu commettre...

Insensé!... à qui parlé-je? et à propos de quoi?

Si cette lettre te trouve encore à mes collines, garde-toi de la montrer à Thérèse; ne lui parle point de moi, et, si elle te demande de mes nouvelles, réponds-lui seulement que je vis encore, que je vis!... et rien de plus... En somme, ne lui dis pas un mot de moi; mais, je te l'avoue, Lorenzo, je me plais dans mon malheur. Je touche moi-même mes blessures à l'endroit où elles sont le plus mortelles. — je les rouvre et je les regarde saigner... et il me semble que mes tourments sont une expiation de ma faute et un adoucissement aux maux de cette innocente!...

Florence, 25 septembre.

C'est dans cet heureux pays, mon cher Lorenzo, que les muses et les beaux-arts sont venus chercher un asile contre la barbarie. De quelque côté que je tourne les yeux, j'aperçois les berceaux ou les sépultures des premiers grands Toscans... A chaque pas, je crains de fouler leurs dépouilles. La Toscane ressemble partout et toujours à une ville et à un jardin; le peuple y est naturellement affable, le ciel pur, l'air plein de vie et de santé; mais, tu le

sais, ton ami n'a pas de repos... J'espère toujours demain, dans un pays voisin... demain arrive, et me voilà allant de ville en ville, et de ville en ville mon état d'exil et de solitude me pèse davantage... il ne m'est pas permis de continuer ma route. J'étais décidé à aller à Rome pour me prosterner sur les ruines de notre grandeur; mais ils m'ont refusé un passe-port. Celui que ma mère m'a envoyé n'est que pour Milan, et ici, comme si je fusse venu pour conspirer, ils m'ont investi de mille questions— peut-être n'ont-ils point tort... mais je leur répondrai demain en partant... — C'est ainsi que les Italiens sont étrangers en Italie, et qu'à peine sortis de leur petit territoire ils sont en butte à des persécutions contre lesquelles ne peuvent leur servir de bouclier ni leur génie, ni leur conscience, et malheur à ceux qui laisseraient briller une étincelle de leur courage! A peine bannis du seuil de notre porte, nous ne trouvons plus personne qui nous recueille: dépouillés par les uns, tourmentés par les autres, trahis toujours par tous, abandonnés par nos concitoyens, qui, bien loin eux-mêmes de nous plaindre et de nous secourir dans notre malheur, regardent comme des barbares tous ceux qui ne sont point de leur province et dont les bras ne font pas sonner les mêmes chaînes... dis-moi, Lorenzo..... quel refuge nous reste-t-il? Nos moissons ont enrichi nos maîtres, nos champs dévastés n'offrent plus ni pain ni asile aux exilés que la révolution a balayés loin du ciel natal; errants, mourants de faim, ils ont

sans cesse à leur côté, et murmurant à leur oreille, le dernier conseiller de l'homme abandonné de toute la nature..... le crime! Quel asile nous reste-t-il donc? — Un désert ou la tombe! Il y a encore l'avilissement — c'est vrai!... l'avilissement par lequel l'homme vit plus long-temps peut-être... mais méprisable à ses propres yeux, et méprisé sans cesse par ces tyrans mêmes à qui il se vend, et par lesquels un jour il sera vendu.

J'ai parcouru la Toscane; tous ses monts, tous ses champs sont fameux par les combats entre frères qui s'y livrèrent il y a quatre siècles: c'est là que les cadavres de plusieurs milliers d'Italiens ont servi de base et de fondement aux trônes des empereurs et des papes. J'ai gravi le monte Aperto, où vit encore infâme le souvenir de la défaite des Guelfes... A peine un faible crépuscule éclairait-il la plaine... et dans ce triste silence, dans cette froide obscurité, l'âme envahie par le souvenir des antiques et terribles malheurs de l'Italie, j'ai senti mes cheveux se dresser d'horreur, et courir un frisson par toutes mes veines. Je jetais des cris avec une voix à la fois menaçante et épouvantée, et, du haut de la montagne où j'étais, il me semblait, sur ses flancs et par ses chemins les plus escarpés, voir monter à moi les ombres de tant de Toscans qui se sont massacrés là, qui, l'épée et les habits ensanglantés, fixaient l'un sur l'autre des regards louches et menaçants, s'attaquaient encore, et par des blessures nouvelles, rouvraient leurs anciennes blessures.....

Oh ! pour qui ce sang? Le fils tranche la tête de son père et la secoue par la chevelure... Oh ! pour qui tant de meurtres? Les rois, pour qui vous vous massacrez, tranquilles spectateurs du combat, se serrent la main au milieu du carnage, se partagent froidement vos dépouilles et votre terrain!... A cette pensée je fuyais précipitamment, en regardant derrière moi... Cette horrible vision me suivait partout, et... lorsque je me trouve seul... et de nuit, je revois autour de moi ces spectres.... et parmi eux un plus terrible que tous, et que je connais seul... O ma patrie ! dois-je toujours t'accuser et te plaindre sans aucun espoir de te corriger ou de te secourir ?

Milan, 27 octobre.

Je t'ai écrit de Parme, et ensuite de Milan, le jour même de mon arrivée ; la semaine dernière, tu as encore dû recevoir de moi une lettre très-longue. Comment se fait-il donc que la tienne m'arrive si tard, et par la route de la Toscane, que j'ai quittée depuis le 28 septembre?... Un soupçon me mord le cœur, Lorenzo ; nos lettres sont interceptées. Les gouvernements mettent en avant la sûreté de l'État, et, par ce moyen, ils violent la plus précieuse de toutes les propriétés, le secret ; ils défendent les plaintes secrètes, et profanent l'asile sacré que le malheur cherche dans le sein de l'amitié...

J'aurais dû le prévoir ; mais, sois tranquille, leurs bourreaux n'iront pas à la chasse de nos paroles et de nos pensées, et je trouverai quelque moyen pour que mes lettres et les tiennes nous arrivent inviolées.

Tu me demandes des nouvelles de Joseph Parini : il conserve sa généreuse fierté ; mais cependant je l'ai trouvé abattu par les événements et la vieillesse.

Lorsque j'allai le voir, je le trouvai sur le seuil de sa chambre, et prêt à sortir de chez lui. En m'apercevant, il s'arrêta, et, s'appuyant sur son bâton, me posa la main sur l'épaule. « O mon fils, me dit-il, tu viens revoir ce généreux cheval, qui sent encore le feu de la jeunesse ; mais qui, accablé par l'âge, ne peut plus se relever que sous le fouet de la Fortune. »

Il craint d'être chassé de sa chaire, et d'être forcé, après soixante-dix ans d'études et de gloire, de mourir en mendiant.

Milan ; 11 novembre.

J'ai demandé à un libraire la Vie de Benvenuto Cellini. — Nous ne l'avons pas, m'a-t-il répondu. Je demandai alors un autre écrivain, et il me répondit encore dédaigneusement qu'il ne vendait pas de livres italiens. Ce qu'on appelle le beau monde parle élégamment le français, et comprend à peine le pur toscan. Les actes publics et les lois sont rédigés dans

une langue bâtarde qui porte avec elle le témoignage de l'ignorance et de l'avilissement de ceux qui les ont dictés. Les Démosthènes cisalpins ont discuté en plein sénat de bannir par sentence capitale de la république les langues grecque et latine; ils ont mis au jour une loi dont l'unique but est d'éloigner de tout emploi public le mathématicien Gregorio Fontana et Vincentin Monti, le poète. Je ne sais pas ce qu'ils ont écrit contre la liberté, avant qu'elle fût décidée à se prostituer comme elle l'a fait en Italie; mais aujourd'hui ils sont tout prêts à écrire pour elle, et, quelle que soit leur faute, l'injustice de la punition les absout, et la solennité d'une loi faite pour deux individus double leur réputation. J'ai demandé où était la salle du conseil législatif; peu ont compris, très-peu m'ont répondu, et personne n'a pu me l'enseigner.

Milan, 4 décembre.

Voici la seule réponse que je ferai à tes conseils, mon cher Lorenzo : dans tous les pays, j'ai vu trois classes d'hommes; quelques-uns qui commandent, beaucoup qui obéissent, et le reste qui intrigue. Nous ne sommes point assez puissants pour commander, nous ne sommes pas assez aveugles pour obéir, et nous ne sommes pas assez vils pour intriguer : il vaut donc mieux vivre comme ces chiens sans maîtres, mais à qui personne ne touche ni pour

les nourrir ni pour les battre. A qui veux-tu que je demande des protections et des emplois dans un pays où l'on me regarde comme étranger, et duquel peut me faire chasser le caprice du premier espion? Tu me parles toujours de mon mérite et de mon esprit, sais-tu ce que je vaux et ce qu'on m'estime? ni plus ni moins que la valeur de mon revenu : il faudrait, pour leur plaire, que je fisse le poète de cour, en étouffant en moi cette noble ardeur que craignent et haïssent les puissants, en dissimulant ma vertu et ma science, afin de ne pas être pour eux un reproche de leur ignorance et de leurs crimes... Tels sont cependant les savants partout, me dirastu!... Eh bien! qu'ils soient ainsi, je laisse le monde comme il est : je n'ai point la présomption de corriger les hommes; mais, si je l'entreprenais, je voudrais y parvenir ou porter ma tête sur le billot, ce qui me paraît plus facile... Ce n'est point que ces demi-tyrans ne s'aperçoivent des intrigues; mais les hommes élevés de la fange au trône ont besoin d'abord d'intrigants que par la suite ils ne pourront plus contenir. Orgueilleux du présent, insouciants sur l'avenir, pauvres de renommée, de courage et génie, ils s'entourent de flatteurs et de gardes qui les raillent, les trahissent, dont plus tard ils ne pourront plus se débarrasser, et qui font de l'État une roue éternelle d'esclavage, de licence et de tyrannie. Pour être maîtres et voleurs de peuple, il faut d'abord avoir été esclave et dupe... il faut avoir léché l'épée encore dégouttante de son sang... Ainsi

je pourrais peut-être me procurer un emploi, quelques milliers d'écus de plus par an, des remords et l'infamie... Non, je te le répète une seconde fois, *jamais je ne ferai l'éloge du petit brigand.*

Oh! je sens que je serai foulé aux pieds tant et tant!... mais du moins par la tourbe de mes compagnons... et pareil à ces insectes qui sont écrasés étourdiment par le premier qui passe; je ne me glorifie pas comme tant d'autres de ma servitude, mais aussi mes tyrans ne se vanteront pas de mon abaissement... Qu'ils réservent pour d'autres leurs bienfaits et leurs outrages, assez d'hommes les briguent sans moi... Je fuirai la honte en mourant inconnu; et si jamais j'étais forcé de sortir de mon obscurité, au lieu d'être l'heureux instrument des tyrans ou de l'anarchie je préférerais être leur victime.

Que si le pain et l'asile me manquaient, si je n'avais plus d'autres ressources que celles que tu me proposes (le Ciel me préserve, Lorenzo, d'insulter au malheur de tant d'autres qui n'auraient pas le courage de m'imiter!), alors, Lorenzo, je m'en irais dans la patrie de tous, où l'on ne trouve plus ni conquérants, ni délateurs, ni poètes courtisans, ni princes, où les richesses ne sont plus la récompense du crime, où le malheureux n'est point puni par la seule raison qu'il est malheureux, où tous viendront un jour ou l'autre habiter avec moi et se réunir à la matière... dans la tombe.

Séduit par un rayon de lumière que je vois briller de temps en temps et qu'il m'est impossible de join-

dre, je me cramponne encore sur les ruines de la vie; et il me semble que, si j'étais enterré jusqu'au cou, et que ma tête seulement dépassât ma fosse, j'aurais encore devant les yeux cette flamme céleste... O gloire! tu marches devant moi et tu m'entraînes ainsi à un voyage dont je ne pourrais supporter la fatigue... mais à compter du jour où tu ne fus plus ma seule pensée et mon unique passion, ton fantôme brillant commença à pâlir et à chanceler : et le voilà maintenant qui tombe et se change enfin en un monceau d'ossements et de cendres, desquels je verrai sortir de temps en temps quelques pâles rayons... mais je passerai sans m'arrêter sur ton squelette, et en souriant à mon ambition trompée... Que de fois, humilié de mourir inconnu à mon siècle et à ma patrie, j'ai caressé moi-même mes angoisses pendant que je me sentais le besoin et le courage de les terminer! peut-être même n'eussé-je point survécu à ma patrie, si je n'eusse été retenu par la folle crainte que la pierre qui recouvrirait mon tombeau n'ensevelît bientôt aussi mon nom. Je te l'avouerai, Lorenzo, souvent j'ai regardé avec une espèce de complaisance les malheurs de l'Italie, parce que je me croyais réservé par la fortune et par mon courage à la délivrer de la servitude... hier encore je le disais à Parini. — Adieu, voici l'envoyé de mon banquier qui vient chercher cette lettre, dont le feuillet rempli de tous côtés m'avertit qu'il est temps de terminer, et cependant que de choses il me reste à te dire!... Décidément j'attendrai jus-

qu'à samedi pour te l'envoyer, et je continue à t'écrire. O Lorenzo! après tant d'années de si affectueuse et loyale amitié... nous voilà peut-être séparés pour jamais, il ne me reste d'autre consolation que de pleurer avec toi en t'écrivant; et de cette manière, je parviens à échapper quelque peu à mes pensées et ma solitnde devient moins effrayante. Que de fois, réveillé tout à coup au milieu de la nuit, je me lève et, marchant lentement dans ma chambre, je t'appelle, puis je m'assieds, je t'écris, et mon papier se mouille de mes larmes, se remplit de délires et de projets de sang! lorsque cela arrive, je n'ai plus le courage de te l'envoyer, j'en conserve quelques fragments, et j'en brûle beaucoup. Ensuite, lorsque le Ciel m'accorde un moment de calme, j'en profite pour t'écrire avec le plus de fermeté qu'il m'est possible, afin de ne point t'attrister encore par mon immense douleur. Jamais je ne me fatiguerai de t'écrire, parce que c'est mon seul et dernier bonheur; et jamais tu ne te fatigueras de me lire, parce que mes lettres contiennent sans orgueil, sans étude, sans honte, l'expression de mes plus grands plaisirs et de mes suprêmes douleurs... Garde-les, Lorenzo, garde-les : je prévois qu'un jour elles te deviendront nécessaires pour vivre comme tu pourras par ce souvenir — avec ton Ortis.

Hier soir je me promenais avec ce vieillard vénérable sous un massif de tilleuls qui se trouve dans le faubourg, à l'est de la ville. Il se soutenait d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur son bâton, et,

regardant ses pieds tordus, il se tournait ensuite vers moi, comme pour se plaindre de son infirmité et me remercier de la complaisance avec laquelle je l'accompagnais. Nous nous assîmes sur un banc, et son domestique se tint à quelques pas de nous. Parini est l'homme le plus digne et le plus éloquent que j'aie jamais connu, et d'ailleurs, quel est celui auquel une douleur profonde et généreuse ne donne pas une suprême éloquence. Long-temps il me parla de notre patrie, et il frémissait de notre ancienne servitude et de notre nouvelle licence : les lettres prostituées, toutes les passions généreuses languissantes et dégénérant en une indolente et vile corruption ; plus de sainte hospitalité, plus de bienveillance, plus d'amour filial. Puis, il me déroulait les annales récentes et les crimes de tant de pauvres petits scélérats que je daignerais déshonorer si je reconnaissais en eux, je ne dirai pas la force d'âme des Sylla et des Catilina, mais au moins le courage impudent de ces assassins qui affrontent la honte en marchant à la potence... Ah! ces demi-voleurs, toujours vils, tremblants et astucieux... il vaut mieux ne pas même prononcer leurs noms... A ses paroles je me levai furieux : Et pourquoi, m'écriai-je, ne pas essayer? Nous mourrons, je le sais... mais de notre sang naîtront des vengeurs... Parini me regardait avec étonnement ; mes yeux brillaient d'un feu qu'il ne m'avait pas encore vu, et mon visage pâle et abattu se relevait avec un air menaçant... Je me taisais... mais je sentais un frémissement bouil-

lonner dans ma poitrine. Eh ! repris-je, nous n'aurons jamais de salut... Ah ! si les hommes savaient considérer la mort sous son véritable aspect, ils ne serviraient jamais si bassement. Parini n'ouvrait pas la bouche... mais il me serrait le bras et me regardait fixement... Tout à coup, me tirant à lui et me faisant asseoir : Eh ! penses-tu, me dit-il, que si j'eusse vu pour la liberté de l'Italie une seule lueur d'espérance, je me perdrais, à la honte de ma vieillesse, en de vains gémissements ? O jeune homme, digne d'une patrie plus reconnaissante, réprime cette ardeur fatale, ou, si tu ne peux l'éteindre, tourne-la du moins vers d'autres passions.

Alors je regardai dans le passé... alors je me tournai avidement vers l'avenir ; mais partout je vis mes espérances trompées... et mes bras se rapprochèrent de moi sans avoir rien pu saisir... C'est seulement alors que je sentis toute l'amertume de mon état. Je racontai à ce grand homme l'histoire de mes passions. Je lui dépeignis Thérèse comme un de ces génies célestes descendus du ciel pour éclairer les ténèbres de notre vie, et à mes paroles et à mes pleurs j'entendis le vieillard attendri soupirer du fond de l'âme. Non, lui dis-je, mon cœur n'a plus d'autre désir que celui de la tombe : je suis l'enfant d'une mère qui m'adore ; et souvent il me semble la voir suivre en tremblant la trace de mes pas, m'accompagner jusqu'au sommet de la montagne d'où je voulais me précipiter, et, tandis que,

le corps penché en avant, je m'abandonne à l'abîme, je crois sentir sa main m'arrêter tout à coup par mon habit. Je me retourne... elle disparaît, et je n'entends plus que le bruit de ses plaintes et de ses sanglots. Cependant, si elle connaissait mes tourments cachés, je suis certain qu'elle invoquerait elle-même le Ciel pour qu'il terminât des jours si pleins d'angoisses et de tortures.

Mais l'unique flamme qui anime encore ce pauvre cœur si tourmenté, c'est l'espoir de tenter la liberté de sa patrie.

Il sourit tristement, et, s'apercevant que ma voix s'affaiblissait et que mes regards immobiles s'abaissaient vers la terre : — Peut-être, me dit-il, ce besoin de gloire pourrait-il t'entraîner à de grandes actions ; mais, crois-moi, les héros doivent un quart de leur renommée à leur audace, les deux autres au hasard, et le dernier à leurs crimes ; eh bien ! fusses-tu assez heureux et assez barbare pour aspirer à cette gloire, penses-tu que notre époque t'en offre les moyens ?... Les gémissements de tous les âges et la servitude de notre patrie ne t'ont-ils point appris qu'on ne doit pas attendre la liberté des nations étrangères ? Quiconque se mêle des affaires d'un pays conquis n'en retire que le blâme public et sa propre infamie. Quand les droits et les devoirs reposent sur la pointe de l'épée, le fort écrit ses lois avec le sang et exige le sacrifice de toute vertu... et, dans ce cas, auras-tu le courage et la persévérance d'Annibal, qui, proscrit et fugitif, cherchait

dans l'univers un ennemi au peuple romain? — D'ailleurs il ne te sera pas permis d'être juste impunément; un jeune homme d'un caractère vertueux et bouillant, d'un esprit cultivé, mais sans fortune, un jeune homme comme toi, enfin... sera toujours ou l'instrument des factieux ou la victime des puissants... Eh! comment alors espères-tu te conserver pur et sans tache au milieu de l'avilissement général? On te louera hautement; puis, tout bas, tu te sentiras blessé par le poignard nocturne de la calomnie. Ta prison sera abandonnée par tes amis, ta tombe sera à peine honorée d'un soupir... Mais je veux bien supposer encore que, triomphant de la puissance des étrangers, de la malignité de tes concitoyens, de la corruption de ton siècle, tu puisses parvenir à ton but; dis-moi, répandras-tu tout le sang avec lequel il faut nourrir une république naissante? brûleras-tu tes maisons avec les torches de la guerre civile? uniras-tu les partis par la terreur? enchaîneras-tu les opinions par les échafauds? égaliseras-tu les fortunes par des massacres? Et si tu tombes dans ta route, ne seras-tu pas regardé par les uns comme un démagogue, par les autres comme un tyran? Les amours de la multitude sont courts et funestes: elle juge par le résultat, jamais par l'intention! elle appelle vertu le crime qui lui devient utile; elle appelle crime la vertu qui lui est préjudiciable, et, pour mériter ses applaudissements, il faut l'effrayer, l'enrichir et la tromper toujours. Et que cela soit encore! pourrais-tu,

enorgueilli de la fortune, réprimer le libertinage du pouvoir, qui s'éveillera sans cesse en toi par le sentiment de ta supériorité et la connaissance de la bassesse commune? Les mortels naissent tyrans, esclaves ou aveugles, c'est leur nature! Alors, pour fonder ton système de philanthropie, tu aurais été un oppresseur, tu aurais échangé ta tranquillité contre quelques années de puissance, et tu aurais confondu ton nom dans la foule immense des despotes. — Tu peux encore chercher une place parmi les capitaines; alors il faut avant tout endurcir ton âme, t'apprendre à piller d'un côté pour répandre de l'autre, t'habituer à lécher la main qui t'aidera à monter... Mais, ô mon fils, l'humanité gémit à la naissance d'un conquérant, et son seul espoir, tant qu'il existe, est de sourire un jour sur son tombeau.

Il se tut; puis, après un long silence: — O Coccius Nerva, m'écriai-je, tu sus du moins mourir sans tache, toi! — Le vieillard me regarda: Jeune homme, me dit-il en me pressant la main, ne crains-tu ou n'espères-tu rien au delà du monde? mais — il n'en est pas ainsi de moi. — Il leva les yeux vers le ciel, et cette physionomie sévère s'adoucit d'un suave rayon, comme s'il eût vu briller là-haut toutes ses espérances... Dans ce moment nous entendîmes un léger bruit, et nous vîmes à travers les tilleuls quelques personnes qui s'avançaient vers nous. — Nous nous retirâmes alors, et je l'accompagnai jusque chez lui.

Ah! si je ne sentais pas s'éteindre pour jamais dans mon cœur ce feu céleste qui, dans les fraîches années de ma vie, répandait ses rayons sur tout ce qui m'entourait, tandis qu'aujourd'hui je vais sans cesse chancelant dans une vague obscurité; si je trouvais un toit où dormir tranquille; s'il m'était rendu de me cacher sous les ombres de ma solitude natale; si un amour désespéré, que ma raison combat toujours et ne peut jamais vaincre, un amour que je me cache à moi-même, mais qui chaque jour s'augmente encore et se fait tout-puissant et immortel... Ah! la nature nous a doués de cette passion, plus indomptable en nous que l'instinct fatal de la vie! si je pouvais retrouver une année de calme, une seule année, ton ami voudrait que le Ciel exauçât son dernier vœu, et puis mourir. J'entends mon pays qui me crie : « Raconte ce que » tu as vu, j'enverrai ma voix du sein des ruines » et je te dicterai mon histoire. Les siècles pleu- » reront sur ma solitude, et les peuples s'attriste- » ront sur mes malheurs. Le temps abat le fort, » et les crimes du sang sont lavés dans le sang. » — Et tu le sais, Lorenzo, j'aurais eu le courage de l'écrire; mais mon énergie diminue avec mes forces, et je sens qu'avant peu de mois j'aurai achevé mon douloureux pélerinage.

Mais vous, âmes sublimes et rares, qui, solitaires ou persécutées, frémissez sur les malheurs de notre patrie, si le Ciel ne vous a point accordé le pouvoir de repousser la force par la force, racontez

du moins nos infortunes à la postérité ; élevez la voix au nom de tous, dites au monde que nous sommes malheureux, mais ni aveugles ni vils, et que ce n'est pas le courage qui nous manque, mais la puissance. — Si vos bras sont liés, pourquoi de vous-mêmes vous enchaîner l'esprit, dont ne peuvent être arbitres les tyrans ni la fortune, éternels et seuls arbitres de toutes choses ! Écrivez... mais en écrivant ayez pitié de vos concitoyens ; n'échauffez pas vainement les passions politiques. Le genre humain d'aujourd'hui a le délire et la faiblesse de la décrépitude ; mais le genre humain, lorsqu'il est près de la mort, renaît plus vigoureux. Écrivez pour ceux-là qui seront dignes de voir et d'entendre, et qui auront la force de vous venger. Poursuivez avec la vérité vos persécuteurs : puisque vous ne pouvez les opprimer par la force des armes pendant qu'ils vivent, opprimez-les dans l'avenir avec l'opprobre et l'infamie. S'ils vous ont ravi patrie, tranquillité, richesse ; si vous n'osez devenir époux, si vous tremblez au doux nom de père, pour ne point donner dans l'exil et l'infortune l'existence à de nouveaux proscrits et à de nouveaux malheureux, comment alors caressez-vous si bassement une vie qu'ils ont dépouillée de tous ses plaisirs. Consacrez-la à l'unique fantôme qui conduit les hommes généreux — à la gloire. — Vous jugerez l'Europe vivante,—et vos jugements éclaireront la postérité ; la faiblesse humaine vous montre la terreur et les périls — mais vous serez immortels — au milieu

de l'avilissement des prisons et des supplices, vous vous élèverez contre les puissants, et leur colère contre vous ne fera qu'accroître leur honte et votre renommée...

Milan, 6 février 1799.

Envoie tes lettres à Nice ; demain je pars pour la France, et, qui sait? peut-être pour plus loin encore. Mais il est certain que je ne m'y arrêterai pas long-temps. Que cette nouvelle ne t'attriste point, Lorenzo, et console comme tu pourras ma pauvre mère. Peut-être me diras-tu que c'est moi d'abord que je devrais fuir, et que, si je ne puis trouver le repos nulle part, il serait bien temps que je m'arrêtasse? C'est vrai. — Je ne trouve pas de repos; mais il me semble que je suis ici plus mal que partout ailleurs. La saison.... le brouillard perpétuel... certaines physionomies... et puis, peut-être que je me trompe, mais le manque de cœur des habitants... Je ne puis leur en faire un crime, il est des vertus qui s'acquièrent; mais la générosité, la compassion et la délicatesse naissent avec nous, et qui ne les sent pas ne les cherche pas. Quant à moi, je me suis mis dans l'esprit une telle fantaisie de partir, que chaque heure que je passe dans ce pays me paraît une année de prison.

Ton raisonnement est injuste, me diras-tu, parce que, dans ce moment, tous tes sens, émus par la douleur, ressemblent à ces membres écorchés qui se re-

tirent au moindre souffle d'air, si doux qu'il soit. Prends le monde comme il est, c'est le moyen de vivre plus tranquille et moins fou. Mais que me dira celui qui me donne de si merveilleux conseils, lorsque je lui répondrai : — Quand la fièvre t'agite, fais que ton pouls se calme, et tu seras guéri. — Hé bien ! moi, je suis agité par une fièvre continuelle, et mille fois plus brûlante encore; comment alors puis-je maîtriser mon sang, qui s'élance avec rapidité, qui s'amasse en bouillonnant dans mon cœur, qui s'en échappe avec tant de force, qu'il me semble parfois, dans mon sommeil, que ma poitrine va se briser... O Ulysses que vous êtes ! lorsque je vous vois dissimulateurs, insensibles, incapables de secourir la pauvreté sans l'insulter, et de défendre le faible contre l'injustice; lorsque je vous vois, pour satisfaire vos basses passions, ramper aux pieds du puissant que vous haïssez et qui vous méprise... alors je voudrais faire passer dans vos âmes quelques gouttes de cette bile généreuse qui arme sans cesse mon bras et ma voix contre la tyrannie, qui m'ouvre incessamment la main à l'aspect de la misère, et qui me sauvera toujours de l'avilissement dans lequel vous êtes tombés. Vous vous croyez sages, et le monde vous appelle vertueux... Cessez de craindre... Tout est égal entre nous. Dieu vous préserve de ma folie... et je le prie, de toutes les puissances de mon âme, qu'il me préserve de votre sagesse... Lorenzo, j'irai chercher un asile dans tes bras; tu respectes et tu plains mes passions; car tu as vu ce

lion s'adoucir aux seuls accents de ta voix. Mais maintenant — tous conseils, toute raison sont funestes pour moi. Malheur, si je n'obéissais pas aux mouvements de mon cœur! La raison! elle est comme le vent : il éteint un flambeau, il allume un incendie... Adieu, cependant!...

Dix heures du matin.

J'ai réfléchi, Lorenzo ; je crois que tu ferais mieux de ne point m'écrire avant d'avoir reçu de moi de nouvelles lettres. Je prends le chemin des Alpes liguriennes pour éviter les glaces du Mont-Cenis; tu sais combien le froid m'est contraire.

Une heure.

Encore un nouveau retard. Je ne pourrai avoir mon passe-port que dans deux jours. Je t'enverrai cette lettre au moment de monter en voiture.

Une heure et demie.

Je t'écris les yeux encore dans les larmes et fixés sur tes lettres. En mettant en ordre mes papiers, mes regards sont tombés sur le peu de mots que tu m'écrivis au bas d'une lettre de ma mère, quelques jours avant que je quittasse mes collines... « Mes

» pensées, mes vœux et mon amitié éternelle pour
» toi — t'accompagneront partout, ô mon cher Or-
» tis ; je serai toujours ton ami, ton frère, et la moi-
» tié de mon âme sera toujours à toi. »

Croirais-tu qu'à chaque instant je répète ces mots et qu'en les répétant je me sens tellement ému que je suis sur le point d'accourir me jeter à ton cou, afin d'expirer entre tes bras. Adieu, adieu, je reviendrai.

Trois heures.

J'ai été faire une dernière visite à Parini ; adieu, m'a-t-il dit, ô malheureux enfant ! adieu, tu emporteras partout avec toi tes passions généreuses que jamais tu ne pourras satisfaire, tu seras toujours malheureux... Je ne puis te consoler avec mes conseils, parce que mes infortunes, à moi, dérivent de la même source. La glace de l'âge a engourdi mes membres, mais le cœur ! il veille toujours. La seule consolation que je puisse t'offrir est ma pitié, et tu l'emportes tout entière avec toi. Dans peu de temps j'aurai cessé d'exister, mais si mes restes conservent quelques sentiments, si tu trouves quelque douceur à pleurer sur mon tombeau, viens-y... Je fondis en larmes et je le quittai. Il me suivit des yeux tant qu'il put m'apercevoir, et j'étais déjà au bout du corridor que je l'entendais encore d'une voix étouffée m'envoyer un dernier adieu.

Neuf heures du soir.

Tout est prêt. — Les chevaux sont commandés pour minuit. Je vais me jeter tout habillé sur mon lit jusqu'à ce qu'ils viennent. Je me sens si fatigué !

Adieu cependant, adieu, Lorenzo, j'écris ton nom et je te salue avec une tendresse et une superstition que je n'ai point encore éprouvées... Oh ! oui, nous nous reverrons, il me serait trop cruel de mourir sans te revoir et te remercier pour toujours... Et toi, Thérèse... Mais, puisque mon malheureux amour te coûterait ton repos et ferait le malheur de ta famille... adieu... je fuis sans savoir où m'entraînera mon destin ; que les Alpes, que l'Océan, qu'un monde entier, s'il est possible, nous sépare !...

Gênes, 11 février.

Voilà le soleil plus beau que jamais... toutes mes fibres sont plongées dans un suave frémissement et se ressentent de la beauté du ciel de ce pays... Je suis pourtant content d'être parti... Dans quelques instants je poursuivrai ma route, mais je ne puis te dire encore où je m'arrêterai ni quand finira mon voyage, mais pour le 16 je serai à Toulon.

De la Pietza, 15 février.

Chemins, Alpes, montagnes escarpées, rigueur de temps, dégoût de voyage, et puis...

Nouveaux tourments et nouveaux tourments * !

Je t'écris d'un petit pays, au pied des Alpes maritimes, où j'ai été forcé de m'arrêter, et duquel je ne sais encore quand je partirai, attendu que la poste manque de chevaux. Me voilà donc encore avec toi, et avec de nouveaux chagrins, et ne pouvant faire un pas sans rencontrer la douleur sur ma route.

Ces deux jours, je suis sorti sur le midi, et j'ai été à un mille environ de la ville me promener parmi quelques oliviers épars sur la plage de la mer : j'allais me consoler aux rayons du soleil et boire cet air vivace, d'autant plus que, dans ce doux climat, l'hiver est encore plus doux que de coutume ; et là, je me croyais seul, inconnu et caché aux hommes qui passaient ; mais à peine fus-je revenu à l'hôtel, que Michel, en allumant mon feu, me raconta qu'un certain individu, habillé comme un mendiant, et arrivé depuis peu dans cette chétive auberge, lui avait demandé si je n'avais pas autrefois étudié à Padoue ; il ne se rappelait plus mon nom, mais il avait gardé assez de souvenir de moi, du temps et des lieux — il te nommait d'ailleurs... Enfin, continua Michel, — son parler vénitien m'a fait croire

* Le Dante.

que vous ne seriez pas fâché de retrouver un compatriote au fond de cette solitude... et puis... et puis, il paraissait si fatigué... si malheureux... que la crainte de déplaire à Monsieur a fait place à la compassion, et que j'ai promis de l'avertir lorsque vous seriez revenu ; il attend dehors...— Fais-le donc entrer, dis-je à Michel... Et, tandis qu'il était allé le chercher, je sentis une tristesse soudaine inonder toute ma personne ; l'enfant revint bientôt avec un homme maigre et d'une taille élevée, qui paraissait être jeune et avoir été beau, mais dont le visage était déjà sillonné par les rides de la douleur. Frère, j'étais près du feu, entouré de fourrures, mon manteau jeté sur la chaise voisine, l'aubergiste allait et venait pour préparer mon dîner... et ce malheureux, à peine vêtu d'un gilet de toile, me glaçait à le regarder... Peut-être que mon accueil triste et son état misérable l'avaient troublé d'abord, mais à mes premières paroles il dut bien s'apercevoir que ton ami n'est point de ceux qui découragent les infortunés. —S'asseyant alors auprès de moi pour se réchauffer, il me raconta ce qui lui était arrivé pendant cette dernière et douloureuse année de sa vie. Je connais beaucoup, me dit-il, un étudiant qui était nuit et jour à Padoue avec vous ; alors il te nomma : il y a bien long-temps, ajouta-t-il, que je n'ai eu de ses nouvelles, mais j'espère que la fortune ne l'aura pas traité aussi cruellement que moi... J'étudiais alors l... Je ne te dirai pas son nom, mon cher Lorenzo... Dois-je encore t'attrister par les récits des malheurs

d'un homme que tu connus heureux et que peut-être tu aimes encore; n'est-ce point déjà assez que le sort t'ait condamné à t'affliger toujours sur moi.

Il poursuivit. — Aujourd'hui, en venant d'Albenga, avant d'arriver à la ville, je vous ai rencontré sur le rivage, vous ne vous êtes pas aperçu que je me retournais pour vous regarder, il me sembla vous reconnaître. Mais, ne vous connaissant que de vue, et quatre années s'étant écoulées depuis que j'ai quitté Padoue, je craignis de me tromper : votre domestique me rassura.

Je le remerciai d'être venu me voir ; et vous m'êtes d'autant plus agréable, lui dis-je, que vous m'avez fourni l'occasion de parler de Lorenzo ; je ne te dirai pas ses douloureuses aventures. Forcé de s'exiler à la suite du traité de Campo-Formio, il s'engagea comme lieutenant dans l'artillerie cisalpine. Un jour qu'il se plaignait à un de ses amis des fatigues et des ennuis qu'il était forcé de supporter, celui-ci lui offrit un emploi : il l'accepta et prit son congé. Mais l'ami et la place lui manquèrent à la fois ; il erra quelque temps en Italie pour s'embarquer à Livourne.

Mais, pendant qu'il parlait, j'entendis dans la chambre voisine les gémissements d'un enfant et une plainte étouffée ; je remarquai alors que, chaque fois que ce bruit se renouvelait, il s'interrompait, écoutait avec inquiétude et ne reprenait son récit que lorsqu'il avait cessé. — Peut-être, lui dis-je, sont-ce des voyageurs qui viennent d'arriver ? — Non, me

répondit-il, c'est ma petite fille, âgée de treize mois, qui pleure...

Alors il continua de me raconter qu'il s'était marié, pendant qu'il était lieutenant, à une jeune personne sans fortune, et que les marches continuelles qu'était obligé de faire son régiment, et que ne pouvait supporter sa femme, ainsi que la modicité de sa paie, l'avaient décidé encore plus à se fier à l'ami qui lui avait offert une place, et qui, depuis, l'avait abandonné. De Livourne il s'était rendu à Marseille. — A l'aventure il avait ensuite parcouru la Provence et le Dauphiné, cherchant partout à enseigner l'italien sans qu'il pût nulle part trouver ni travail ni pain. Il revenait pour le moment d'Avignon et allait à Milan.—Je me tourne vers le passé, continua-t-il, et je ne sais comment le temps s'est écoulé pour moi. Sans argent, suivi sans cesse d'une femme exténuée dont les pieds étaient déchirés par une route longue et pénible, et les bras brisés par le poids d'une innocente créature qui, à chaque instant, demandait au sein desséché de sa mère un aliment qu'il ne pouvait plus lui accorder, et qui nous déchirait l'âme par ses gémissements sans que nous pussions l'apaiser par la raison de notre impuissance... exposés à toute la chaleur des jours et à toute la rigueur des nuits, couchant tantôt dans les écuries au milieu des chevaux, tantôt dans les cavernes comme des bêtes sauvages, chassés des villes par les gouverneurs, parce que mon indigence me fermait la porte des magistrats et ne leur permettait de m'accorder

aucune confiance, repoussé par mes anciens amis qui faisaient semblant de ne pas me connaître ou qui me tournaient les épaules!...—On m'avait pourtant assuré, dis-je en l'interrompant, que beaucoup de nos concitoyens, riches et généreux, s'étaient retirés à Milan et dans ses environs. — Alors, reprit-il, c'est que mon mauvais génie les aura rendus cruels pour moi seul... Il y a tant de malheureux, tant de proscrits, que les meilleurs cœurs se lassent de faire le bien, car un tel..., un tel... (et les noms de ces hommes dont il me découvrait l'hypocrisie étaient autant de coups de couteau dans mon cœur) m'ont fait attendre vainement à leur porte; quelques autres, après de grandes promesses, m'ont fait faire plusieurs milles jusqu'à leurs maisons de campagne pour m'y accorder l'aumône de quelques pièces de monnaie... Le plus humain me jeta un morceau de pain sans daigner me voir; le plus magnifique m'a fait, avec ces habits déchirés, traverser une haie de valets et de convives, et, après m'avoir rappelé l'ancienne prospérité de ma famille, après m'avoir recommandé le travail et la probité, me dit de revenir le lendemain. J'y retournai et je trouvai dans l'antichambre trois domestiques; l'un d'eux me dit que son maître dormait encore et me mit dans la main deux écus et une chemise. Ah! continua-t-il, je ne sais si vous êtes riche, mais vos soupirs et votre visage me disent que vous êtes malheureux et compatissant. Croyez-moi, j'ai acquis la preuve que l'argent a le pouvoir de faire paraître

généreux l'usurier même, et que le riche daigne rarement répandre ses bienfaits sur celui qui en a véritablement besoin. Je me taisais; il se leva pour se retirer, et continua : — Les livres m'ont appris à aimer les hommes et la vertu; mais les livres, les hommes et la vertu m'ont trompé. J'ai la tête savante et le cœur fier, mais j'ai les bras ignorants de tout métier. Ah! si mon père, du fond de la fosse où il est couché, pouvait entendre avec quels amers gémissements je lui reproche de ne point avoir fait de ses cinq fils des menuisiers ou des tailleurs!... Pour la misérable vanité de garder la noblesse sans la fortune, il a dépensé le peu qu'il possédait à nous mettre dans les universités et à nous lancer dans le monde, et nous cependant!... Je n'ai jamais pu savoir ce que la fortune avait fait de mes autres frères; je leur ai écrit plusieurs lettres sans jamais avoir de réponse; — ils sont ou dénaturés ou malheureux!... Mais, pour moi, tel est le résultat des ambitieuses espérances de mon père; — que de fois il m'est arrivé, vaincu par la fatigue, par le froid, par la faim, d'entrer dans une auberge, sans savoir comment je paierais la dépense de la journée... sans souliers, sans habits...

Ah! couvrez-vous, m'écriai-je en me levant et en lui jetant mon manteau sur les épaules. — Couvrez-vous! Michel, que le hasard avait amené dans la chambre et qui était derrière nous et nous écoutait, s'approcha alors en s'essuyant les yeux du revers de sa main et arrangea le manteau, mais

avec un certain respect et comme s'il eût craint d'insulter à la fortune mauvaise chez un homme d'une naissance aussi distinguée.

O Michel! je me rappellerai toujours que tu pouvais vivre libre du moment où ton frère t'offrit de demeurer chez lui pour l'aider dans son commerce : et cependant tu as préféré rester près de moi, comme mon domestique. Oh! je garde notede cette patience avec laquelle tu souffris quelquefois mes désirs fantasques et les mouvements injustes de ma colère. La gaieté ne t'a point abandonné dans ma solitude; tu as partagé, autant que tu l'as pu, les maux qui m'ont accablé. Souvent ta physionomie joviale et ouverte adoucissait mes peines; et quand, plongé dans de noires pensées, je passais des journées entières sans laisser échapper un seul mot, tu réprimais ta joie pour ne point me faire apercevoir de ma douleur... Je t'aimais, Michel, mais ta dernière action envers ce malheureux a encore sanctifié ma reconnaissance. Tu es le fils de ma nourrice, tu as été élevé dans ma maison, je ne t'abandonnerai jamais; et mon amitié pour toi s'est encore augmentée depuis que je me suis aperçu que ton état de domesticite eût peut-être corrompu ton beau naturel, s'il n'avait été cultivé par ma bonne mère, par cette femme dont l'âme tendre et délicate communique sa douceur et sa bonté à tous ceux qui vivent avec elle.

A peine fus-je seul que je remis à Michel tout l'argent dont je pouvais disposer, et, pendant que

je dînais, je l'envoyai à ce malheureux. Je n'ai conservé que ce qui m'était absolument nécessaire pour me rendre à Nice, où je négocierai les lettres de change que les banquiers de Gênes m'ont expédiées pour Marseille et Toulon. — Ce matin, lorsque, avant de partir, il est venu me remercier avec sa femme et son enfant, si tu avais entendu avec quel accent de reconnaissance il me répéta plusieurs fois : Sans vous, je serais aujourd'hui cherchant le premier hôpital.... Je n'eus pas le courage de lui répondre, mais mon cœur lui disait : — Oui, tu as maintenant de quoi vivre pendant quatre mois, pendant six... peut-être... et puis... la trompeuse espérance te guide par la main... et le chemin qu'elle te fait prendre doit te conduire peut-être à de nouveaux et à de plus grands malheurs.... Tu cherchais le premier hôpital, et peut-être n'étais-tu pas éloigné du tombeau. Mais au moins ce pauvre secours te donnera la force de supporter les maux qui t'attendent, qui t'auraient accablé, et qui allaient pour toujours te délivrer du fardeau de la vie. Réjouis-toi cependant du présent, mais que de peines il t'a fallu éprouver pour que cet état, qui paraîtrait aux autres si malheureux, te semble à toi le comble du bonheur !.... Ah ! si tu n'étais ni père ni mari... j'aurais pu te donner un conseil... — Et sans dire un seul mot je l'embrassai, et je le vis partir avec un serrement de cœur que je ne puis exprimer.

* Hier soir en me déshabillant je me rappelai

* Ce fragment, quoique sans date et sur une autre feuille,

cette aventure. — Pourquoi, me dis-je alors, cet homme a-t-il quitté sa patrie? pourquoi s'est-il marié? pourquoi a-t-il abandonné un emploi qui assurait son existence? Toute son histoire me paraissait le roman d'un fou, et je me demandais ce qu'il aurait pu faire, ou ne pas faire pour éviter ses malheurs..... Mais j'ai tant de fois dans ma vie entendu répéter ce *pourquoi*, j'en ai tant vu qui se faisaient les médecins des maladies des autres, que je me suis couché en murmurant: — O vous qui jugez aussi inconsidérément les hommes que maltraite la fortune, mettez une main sur votre cœur, et avouez-le franchement: — êtes-vous plus sages ou plus heureux?

Crois-tu que ce qu'il a raconté était vrai?... moi, je crois qu'il était a moitié nu, et moi bien couvert; j'ai vu une femme languissante, j'ai entendu les cris d'un enfant. O mon ami, doit-on chercher encore avec une lanterne des arguments contre le pauvre, parce qu'il sent dans sa conscience le droit que lui a donné la nature de partager le pain du riche. — On me dira sans doute que les malheurs qui chez les autres dérivent du vice sont peut-être chez celui-ci le fruit du crime; — je l'ignore et ne veux point le savoir: juge, mon devoir serait de condamner les coupables; — mais je suis homme. Lorsque je songe aux frissons que cause la première idée du crime, à la faim et aux passions qui

m'a paru néanmoins faire suite à la lettre précédente, et écrit du même pays. (*L'Éditeur.*)

nous poussent à le commettre, aux terreurs perpétuelles et aux remords avec lesquels l'homme se rassasie du fruit ensanglanté de sa faute, aux cachots toujours ouverts pour l'engloutir, à l'indigence et au déshonneur qui l'attendent s'il parvient à échapper à la justice, je me demande alors si je dois l'abandonner au désespoir et à de nouveaux crimes, et s'il est le seul coupable, — la calomnie, la trahison, la malignité, la séduction, l'ingratitude ne sont-ils pas des crimes aussi, et des crimes qui, loin d'être punis, deviennent souvent la source des honneurs et de la fortune. Oh! punissez, juges et législateurs, punissez, mais auparavant suivez-moi sous les chaumières de la campagne et dans les faubourgs des capitales; voyez-y un quart de la population sommeillant sur la paille et ne sachant comment satisfaire aux suprêmes besoins de la vie. Je conviens qu'il est impossible de changer la société, je reconnais que la faim, les crimes, les supplices, sont les éléments nécessaires de l'ordre social et de la prospérité universelle; je crois que le monde ne pourrait exister sans juges et sans bourreaux, et je le crois ainsi parce que tel est le sentiment de tous... mais moi, Lorenzo, je ne serai jamais juge. — Dans cette vallée immense où l'humaine espèce naît, vit, meurt, se reproduit pour mourir encore, sans savoir pourquoi ni comment, je ne distingue que deux classes d'hommes, les heureux et les malheureux, et si je rencontre un malheureux je pleure sur l'humanité, je tâche de répandre quelques gouttes de baume sur

ses blessures, mais j'abandonne à la balance de Dieu ses mérites et ses fautes...

Vintimille, 19 et 20 février.

Tu es malheureux sans espoir, tu vis au milieu des angoisses de la mort, et tu n'as pas sa tranquillité, mais tu dois souffrir pour les autres ; — c'est ainsi que la philosophie demande aux hommes un héroïsme que la nature leur refuse ; celui qui a la vie en horreur peut-il être retenu par le peu de bien que son existence doit apporter à la société, et se condamner, par un espoir aussi douteux, à plusieurs années de souffrance. Comment pourra-t-il espérer pour les autres, celui qui n'a plus ni désirs ni espérance pour soi ! qui, abandonné de tous, a fini par s'abandonner lui-même ? Tu n'es pas seul malheureux, me diras-tu. — Hélas ! ce n'est que trop vrai — mais ces paroles mêmes ne nous sont-elles pas dictées par cette envie secrète que nous éprouvons tous à la vue du bonheur d'autrui, la misère des autres adoucit-elle la mienne ? Est-il un homme assez généreux pour se charger de mes malheurs, et, en supposant encore qu'il en eût la volonté, en aurait-il le pouvoir ? Il y aurait plus de courage sans doute à les supporter, mais le malheureux entraîné par un torrent, et qui a la force d'y résister sans savoir l'employer, en est-il plus méprisable pour cela... Quel est le sage qui peut se constituer le juge

de nos forces intimes, qui peut diriger le cours des passions qui varient selon les âges et les incalculables circonstances, qui peut dire : Tel homme est un lâche parce qu'il a succombé, tel autre est un héros, parce qu'il résiste. Tandis que l'amour de la vie est un sentiment tellement impérieux que le premier aura plus combattu avant que de céder, que le second ne l'aura fait pour supporter ses peines.

Mais les devoirs qu'exige de toi la société ? — Les devoirs ? en ai-je contracté envers elle, parce qu'elle m'a tiré du sein de la nature quand je n'avais ni la volonté d'y consentir, ni la raison de m'en défendre, ni la puissance de m'y opposer, et qu'elle m'a élevé au milieu de ses besoins et de ses préjugés ? — Pardon, Lorenzo, si j'appuie avec tant de force sur des arguments que nous avons tant de fois disputés entre nous ; je ne veux point te faire abandonner une opinion si éloignée de la mienne, mais seulement résoudre les doutes qui pourraient me rester encore. Tu serais aussi convaincu que moi, si, comme moi, tu sentais toutes les plaies de mon cœur. Dieu te les épargne, Lorenzo ! j'ai contracté ces devoirs sans les connaître ; — ma vie doit-elle donc, esclave des préjugés, payer les maux dont m'accable la société, parce qu'elle les appelle des bienfaits ; — et, en fussent-ils encore... j'en jouis et je les récompense tant que j'existe ; mais dans la tombe, je cesse d'y être exposé et d'en tirer aucun avantage. — O mon ami, chaque homme naît ennemi de la société, parce que la société est ennemie de chaque individu. Sup-

pose un instant que tous les mortels à la fois éprouvassent ce dégoût de la vie. — Crois-tu qu'ils la supporteraient pour moi seul? si je commets une action préjudiciable au plus grand nombre, je suis puni, tandis qu'il ne me sera jamais permis de me venger de celles de la majorité, quelque dommage qu'elles me causent. Je suis fils, prétendent-ils, de le grande famille; mais ne puis-je pas, en renonçant aux biens qu'elle me promet, me dérober aux devoirs qu'elle m'impose, me regarder comme formant à moi seul un monde entier, et me soustraire à ses lois, puisque la première elle a manqué aux promesses de bonheur qu'elle m'avait faites? Si, dans le partage général, je m'aperçois qu'il ne me revient pas ma portion de liberté; si les hommes s'en sont emparés parce qu'ils sont les plus forts; s'ils me punissent parce que je la redemande... quel autre moyen de les délier de leurs promesses, et de les délivrer de mes plaintes, que de chercher dans ma tombe la tranquillité et le repos? Ah! combien les philosophes qui ont prêché les vertus humaines, la probité naturelle, la bienveillance réciproque, ont servi à leur insu la politique des tyrans, et trompé ces âmes généreuses et bouillantes qui aiment aveuglément les hommes! dans la seule espérance d'être aimées d'eux, et qui seront toujours victimes, trop tard repentantes, de leur loyale crédulité.

Combien de fois ces arguments de la raison ont-ils trouvé fermée la porte de mon cœur, parce que j'espérais encore consacrer mes malheurs à la féli-

cité d'autrui! Mais, au nom de Dieu, Lorenzo, écoute et réponds-moi : Pourquoi est-ce que je vis?... de quelle utilité te suis-je, moi fugitif au milieu de ces montagnes? quel honneur ma vie peut-elle répandre sur moi, sur ma patrie et sur ceux qui me sont chers? quelle différence y a-t-il de ma solitude à la tombe? La mort serait pour moi le terme de mes peines, et pour vous celui de votre inquiétude sur mon sort; à tant d'angoisses et de douleurs en succéderait une seule, terrible, il est vrai, mais qui serait la dernière, et qui vous ferait certain de mon éternelle tranquillité.....

Je réfléchis chaque jour aux dépenses que je cause à ma mère; car je ne sais comment elle peut faire pour moi tout ce qu'elle fait, et peut-être maintenant, si je revenais chez elle, trouverais-je notre maison déchue de son ancienne splendeur, qui déjà commençait à s'obscurcir, lorsque je la quittai, par les extorsions publiques et privées qui se succédaient chaque jour.

Ne crois pas que je doute de la continuation de ses soins à mon égard; j'ai encore trouvé de l'argent à Milan; mais cette maternelle libéralité diminue encore l'aisance dans laquelle elle est née; elle n'a pas été heureuse épouse, et ses revenus seuls soutenaient notre maison, que ruinait la prodigalité de mon père; son âge me rend encore ces pensées plus amères... Ah! si elle savait que rien ne peut sauver son fils; si elle voyait les ténèbres et la consomption de mon âme. — Ne lui en parle pas, Lorenzo; mon

existence est ainsi faite — que veux-tu?... Ah! si je vis encore, l'unique flamme de mes jours est une sourde espérance qui va toujours les ranimant, et que je tâche sans cesse d'éloigner de moi; car, si je veux l'approfondir, elle se change à l'instant dans un désespoir infernal. Ton mariage, Thérèse, décidera de la durée de mon existence... Mais, tant que tu seras libre... Notre bonheur dépend des circonstances... de l'inconstant avenir... de la mort... Jusqu'à ce moment, tu seras toujours mienne... Je te parle... je te vois... je cherche à te presser dans mes bras, comme si tu étais près de moi... et il me semble que, quoique éloignée, tu dois ressentir encore l'impression de mes baisers et de mes larmes. Mais lorsque tu seras offerte par ton père, comme une victime de réconciliation, sur l'autel de Dieu; lorsque tu auras acheté de tes pleurs la tranquillité de ta famille.. seulement alors, pas moi!... mais le désespoir seul et de lui-même, anéantira l'homme et ses passions. — Et comment, tant que j'existerai, pourrais-je éteindre mon amour, et pourrais-tu toi-même te défendre d'une secrète espérance?... Mais alors notre amour ne serait plus saint et innocent... Je n'aimerai pas quand elle sera la femme d'un autre la femme qui fut à moi... J'aime immensément Thérèse... mais non l'épouse d'Odouard... Ah! peut-être, au moment où je t'écris, est-elle dans son lit?... Lorenzo... Lorenzo, le voilà ce démon persécuteur qui brûle mon sein... trouble ma raison... suspend jusqu'aux battements de mon cœur... C'est lui qui me rend si fé-

roce que de désirer l'anéantissement du monde... pleurez tous... Que me veut-il... pourquoi ce poignard qu'il me pousse dans la main... pourquoi marche-t-il devant moi et se retourne-t-il en regardant si je le suis... pourquoi m'indique-t-il la place où je dois frapper... est-il envoyé par la vengeance du Ciel ?... C'est ainsi que, cédant à mes fureurs et à mes superstitions, je me roule dans la poussière en invoquant, avec des cris terribles, un Dieu que je ne connais pas, qu'autrefois j'ai candidement adoré, que je n'offensai jamais, de l'existence duquel je doute toujours et que cependant je crains et que j'adore... Où trouverai-je un appui ? est-ce en moi-même ? est-ce dans les autres hommes ?... Le soleil est noir et la terre humide de sang...

Enfin me voici tranquille !... quelle tranquillité... Lorenzo... c'est la stupeur de la mort... J'ai erré par ces montagnes, je n'y ai pas trouvé un abri... pas une plante... pas une chaumière... l'œil n'y rencontre que des rochers escarpés et arides... et çà et là quelques croix qui s'élèvent sur les tombes des voyageurs assassinés.

Au-dessous est le Roya, un torrent qui, à la fonte des neiges, se précipite des entrailles des Alpes et sépare ces deux monts immenses. — Sur la plage est un pont qui s'étend jusqu'au sentier, et duquel la vue parcourt deux lignes de rochers, de cavernes et de précipices ; à peine peut-on distinguer sur ces montagnes d'autres montagnes de neige, qui se confondent avec les nuages grisâtres arrêtés sur leurs ci-

mes... dans cette vallée descend et s'engouffre la Tramontane et s'avance la Méditerranée; la nature s'assied là, solitaire, menaçante, et de son royaume chasse tous les vivants.

Voilà tes frontières, ô Italie... mais quelles barrières ne sont pas surmontées de toutes parts par l'avarice des nations? où sont tes fils? que te manque-t-il, excepté l'union et la concorde? Alors je répandrais glorieusement ma vie malheureuse pour toi; mais que peuvent mon bras isolé et ma voix solitaire. Où est l'ancienne terreur de ton nom? Insensés, nous allons chaque jour rappelant notre liberté et la gloire de nos aïeux — qui nous obscurcissent de leur splendeur. Tandis que nous invoquons leurs ombres magnanimes nos ennemis foulent leurs tombeaux; et peut-être un jour viendra, où, perdant l'intelligence et la parole, nous serons semblables aux esclaves domestiques des anciens, ou vendus comme de misérables nègres, et où nous verrons nos maîtres, ouvrant les sépultures, exhumer et disperser aux vents les cendres de ces géants pour anéantir jusqu'à leur mémoire.— Oui, nos souvenirs sont un motif d'orgueil, mais non pas une cause de réveil.

C'est ainsi que je m'irrite lorsque je sens grandir dans mon âme le nom italien... je me retourne, je regarde autour de moi, je ne trouve plus ma patrie, et je me dis: « Les hommes sans doute sont les artisans de leurs propres malheurs, mais les malheurs dérivent de l'ordre uni-

versel, et le genre humain est l'instrument orgueilleux et aveugle du destin... Nous raisonnons sur les événements de quelques siècles, eh! que sont ces siècles dans l'espace immense des temps? ils se sont écoulés semblables aux saisons de l'année dont les variations successives nous paraissent toujours plus étonnantes, et ne sont cependant qu'une conséquence nécessaire du grand tout. L'univers se contrebalance, et les nations se dévorent, parce que l'une ne peut s'élever sans les cadavres de l'autre. En jetant du sommet des Alpes les yeux sur ma malheureuse patrie... je pleure, je frémis, et je demande vengeance contre ses envahisseurs... mais ma voix se perd dans les plaintes encore vivantes des peuples trépassés. Lorsque les Romains rapinaient le monde, ils cherchaient au delà des mers et des déserts de nouveaux pays à dévaster, ils enchaînaient les peuples, les princes et les dieux, et lorsqu'enfin ils ne savaient plus où ensanglanter leurs épées, ils les tournaient contre leurs propres entrailles. C'est ainsi que les Israélites massacrèrent les paisibles habitants de Canaan, et qu'ensuite les Babyloniens traînèrent en servitude les prêtres, les mères et les enfants du peuple de la Judée; c'est ainsi qu'Alexandre renversa l'empire de Babylone, et qu'après avoir embrasé en passant la plus grande partie de la terre, il se plaignait qu'il n'existât pas un autre univers; c'est ainsi que les Spartiates dévastèrent trois fois Messène, et chassèrent trois fois les Messéniens, qui cependant étaient Grecs comme eux, avaient la même

religion qu'eux et descendaient des mêmes ancêtres qu'eux ; — c'est ainsi que se déchirèrent les anciens Italiens jusqu'au moment où les Romains les assujettirent à leur fortune, et c'est ainsi enfin que Rome, la reine du monde, devint en peu de siècles successivement la proie des Césars, des Nérons, des Constantins, des Vandales et des papes. Le ciel de l'Amérique est encore obscurci par la vapeur des bûchers humains, et le sang d'innombrables peuples qui ne connaissaient même pas les Européens, transporté par l'Océan, est venu tacher d'infamie notre rivage; mais ce sang sera vengé un jour, et retombera sur la tête des fils des Européens. Toutes les nations ont leurs âges, sont tyrans aujourd'hui pour préparer leur servitude de demain, et ceux qui payaient auparavant le tribut l'exigeront un jour avec le fer et le feu. Le monde est une forêt peuplée de bêtes féroces : la famine, les déluges, la guerre et la peste sont des conséquences du système de la nature, et de même que la stérilité d'une année prépare l'abondance de l'année suivante ! eh ! qui sait ? les malheurs de la terre concourent peut-être à la félicité d'un autre globe.

Cependant, nous décorons pompeusement du nom de vertu toutes les actions que commandent la sûreté de celui qui gouverne et la crainte de ceux qui obéissent. Les rois prescrivent la justice ; mais pourtant ils l'imposeraient mieux si pour monter au trône ils ne l'avaient violée. Le conquérant am-

bitieux, qui vole des provinces entières envoie à l'échafaud le malheureux qui, pressé par la faim, a dérobé un morceau de pain. Ainsi, lorsque la force a méprisé tous les droits d'autrui, elle essaie de tromper les autres par les apparences de la justice, afin qu'une autre force ne la détruise pas : voilà le monde, voilà les hommes. De temps en temps quelques-uns, plus ardents, s'élèvent au-dessus de la multitude. Regardés d'abord comme des fanatiques, quelquefois punis comme des criminels, s'ils échappent à ces dangers, et qu'un bonheur, qu'ils croient fait pour eux, quoiqu'il ne soit réellement que le moteur puissant et universel des choses, les protège, alors, craints et obéis pendant leur vie, ils sont mis au rang des dieux après leur mort. Telle est l'histoire des héros, des conquérants et des fondateurs de nations, qui, portés au faîte des honneurs par leur ambition et la stupidité du vulgaire, croient devoir leur élévation à leur seule valeur, tandis qu'ils ne sont que les roues aveugles d'une horloge..... Quand une révolution est mûre sur la terre, il y a nécessairement des hommes qui doivent la commencer, et de leurs corps servir de marchepied au trône de celui qui l'achève. Et parce que la race humaine n'a trouvé ici-bas ni bonheur ni justice, elle a créé des dieux protecteurs de la faiblesse, et se console de ses peines présentes par l'espoir d'une récompense à venir. Mais, dans tous les siècles, les dieux ont revêtu les armes des conquérants, et ils oppriment les peuples avec les pas-

sions, les fureurs et les ruses de ceux qui veulent régner.

Sais-tu, Lorenzo, où peut encore exister la véritable vertu? Chez nous, faibles et malheureux proscrits, chez nous qui, après avoir éprouvé toutes les erreurs et tous les maux de la vie, savons les plaindre et les secourir. Oui, la pitié est la seule vertu ; toutes les autres sont des vertus usuraires.

Mais pendant que je regarde d'en haut les folies et les malheurs de l'humanité, ne sens-je point en moi les passions et la faiblesse, les pleurs et les crimes de l'homme ? N'ai-je pas une patrie à plaindre ? ne me dis-je pas en pleurant : Tu as une mère, un ami... Tu aimes... Tu attends une foule de malheureux qui espèrent en toi... Où veux-tu fuir ? Sur toute terre, la douleur, la mort, la perfidie des hommes, te poursuivront, et tu tomberas peut-être, et personne n'aura compassion de toi ; et cependant tu sentiras dans ton cœur tout le besoin de la pitié d'un ami... Abandonné de tous, ne demandes-tu pas des secours au Ciel ? le Ciel est sourd ; cependant, au milieu de tes maux, tu te tournes involontairement vers lui. Va, prosterne-toi, mais aux autels domestiques.

O nature ! il est donc vrai que tu as besoin de nous et que tu nous considères comme ces insectes et ces vermisseaux que nous voyons s'agiter et se reproduire sans savoir dans quel but ils ont été créés ; mais si tu douas les hommes du fatal amour de la vie, afin qu'ils ne succombassent pas sous la somme immense

de leurs douleurs, et qu'ils obéissent plus sûrement à tes lois, pourquoi leur donner le présent plus funeste encore de la raison ? Nous touchons de la main toutes nos calamités, et nous ignorons les moyens de les guérir.

Pourquoi donc est-ce que je fuis ? dans quelles contrées lointaines vais-je me perdre ? Où trouverai-je les hommes différens des hommes ? Ne sais-je pas que le malheur et l'indigence m'attendent hors de ma patrie ?... Oh ! non, je reviendrai vers toi, terre sacrée qui la première as entendu mes vagissements, sur laquelle j'ai reposé tant de fois mes membres fatigués, où j'ai trouvé au sein de l'obscurité et de la paix les seuls vrais plaisirs que j'aie jamais ressentis, et à laquelle dans ma douleur j'ai confié mes plaintes et mes larmes. Puisque tout est revêtu pour moi d'un voile de tristesse, puisque je n'ai plus d'autre espoir que la tombe, vous seules, ô mes forêts, entendrez mes derniers gémissements, et vous seules encore, de vos ombres amies, couvrirez mon froid cadavre. Les malheureux compagnons de ma disgrâce pourront du moins y venir pleurer ; et, s'il est vrai que nos passions nous survivent, mon ombre douloureuse trouvera quelque douceur aux soupirs de cette céleste enfant que je crus née pour moi, mais qu'ont arrachée de mes bras mon mauvais destin et les préjugés des hommes.

Alexandrie, 29 février.

De Nice, au lieu d'entrer en France, j'ai pris la

route du mont Ferrat... Ce soir je m'arrêterai à Plaisance ; jeudi je t'écrirai de Rimini. Alors je te dirai... adieu, Lorenzo.

Rimini, 5 mars.

Tout m'abandonne à la fois... Je venais avec anxiété pour revoir Bertola * ; depuis long-temps je n'avais point reçu de ses nouvelles..... Il est mort...

Onze heures du soir.

Je le sais, Thérèse est mariée... Tu n'as point voulu me l'apprendre pour ne pas me porter la vraie blessure... Mais le malade gémit lorsqu'il lutte contre la mort, et non lorsque celle-ci l'a vaincu... Tout est mieux ainsi — maintenant je suis tranquille, parfaitement tranquille... Adieu, Lorenzo, la seule chose que je regrette est mon voyage de Rome.

D'après les fragments suivants, il paraîtrait que ce fut de ce jour même qu'Ortis s'assura dans la résolution de mourir; plusieurs autres fragments, recueillis dans ses papiers, paraissent contenir les diverses pensées qui le raffermirent encore dans son dessein ; je les mettrai sous les yeux du lecteur selon leur date.

* L'auteur de quelques poésies champêtres. (*L'Éditeur.*)

« Le terme est arrivé : j'ai déjà, depuis long-
» temps, décidé quels seraient la manière et le
» lieu... le jour s'approche; que peut m'offrir main-
» tenant la vie? le temps a dévoré mes moments
» heureux, et je ne la connais que par le sentiment
» de la douleur. Voilà que l'illusion m'abandonne.
» Je médite sur le passé, j'interroge l'avenir, je n'y
» vois que le vide. Les années qui ont suivi mon
» enfance se sont écoulées lentes, dans les craintes,
» les désirs, les illusions et l'ennui! et si je rede-
» mande à la nature ma portion de l'héritage com-
» mun, je n'y trouve que le souvenir de quelques
» plaisirs qui ne sont plus, et une immensité de mal-
» heurs qui abattent d'autant plus mon courage,
» qu'ils m'en font craindre de plus grands encore.
» Si cette vie n'offre qu'une longue continuité de
» peines, que pouvons-nous espérer? le néant, ou
» un autre monde différent de celui-ci... Je suis dé-
» cidé... Je ne me hais point... je ne hais point les
» hommes... Je cherche seulement le repos, et la
» raison, que j'interroge, me répond qu'il n'existe
» que dans la tombe. Oh! combien de fois, plongé
» dans mes méditations et abattu par mes malheurs,
» ne fus-je pas au moment de m'abandonner au dé-
» sespoir! L'idée de la mort adoucissait seule alors
» ma tristesse, et je souriais à l'espérance de ne plus
» exister.

» Je suis tranquille... parfaitement tranquille;
» mes illusions sont évanouies, mes désirs sont
» morts, l'espérance et la crainte m'ont laissé l'esprit

» libre ; mon imagination n'est plus comme autrefois
» le jouet de fantômes tantôt gais tantôt tristes ; ma
» raison ne se laisse plus surprendre par de vains
» arguments... Tout est calme... Remords du passé,
» dégoût du présent, crainte de l'avenir, voilà la vie.
» La mort seule, à qui est confié le changement sa-
» cré des choses, donne le repos et la paix. »

Il ne m'écrivit point de Ravenne ; mais, par ce fragment, je vis qu'il y avait été la même semaine.

« Ce n'est point un dessein prémédité, mais ré-
» fléchi et nécessaire. Quels orages n'a point éprou-
» vés mon cœur, avant que la mort raisonnât aussi
» tranquillement avec lui et lui avec elle.

» Sur ton urne, ô Dante ! en la serrant entre mes
» bras, je me suis encore raffermi dans mon dessein.
» M'as-tu vu ? — Est-ce toi, père, qui m'as in-
» spiré tant de force de raison et de cœur, tandis
» qu'agenouillé et le front appuyé à tes marbres, je
» méditais et ton âme élevée, et ton amour, et ton
» ingrate patrie, et l'exil et l'indigence, et ton esprit
» divin ? Si bien que je me suis éloigné de ton ombre
» plus libre et plus tranquille. »

Le 13 mars, au point du jour, Ortis revint aux collines Euganéennes, et, après s'être jeté tout habillé sur son lit, expédia Michel à Venise. J'étais auprès de sa mère lorsque le messager arriva ; elle l'aperçut avant moi et s'écria, avec l'accent de la crainte : « Et mon fils ? » La lettre d'Alexandrie n'était point encore arrivée, et Ortis avait fait une elle diligence, qu'il avait prévenu celle de Rimino ;

nous le croyions déjà en France, et voilà pourquoi l'arrivée subite et inattendue de son domestique fut le pressentiment de terribles nouvelles. « Mon maître, nous dit-il, est à la campagne et n'a pu vous écrire, parce qu'ayant voyagé toute la nuit il dormait au moment où je montais à cheval. Je viens vous avertir que nous repartirons bientôt, je crois lui avoir entendu dire pour Rome.., oui, si je me le rappelle bien, pour Rome, puis pour Ancône, où nous devons nous embarquer. Du reste, mon maître se porte bien, et, depuis une semaine surtout, paraît beaucoup plus calme ; il m'envoie vous avertir qu'il arrivera demain ou après-demain. » Michel paraissait content, mais son récit sans suite accrut encore nos soupçons, qui ne cessèrent que lorsque Ortis nous écrivit qu'étant sur le point de partir pour les îles qui appartenaient autrefois à Venise, il voulait, avant de s'éloigner peut-être pour toujours, nous embrasser encore et recevoir la bénédiction de sa mère. Ce billet s'est égaré.

Cependant, le jour de son arrivée, il se réveilla sur les quatre heures, et alla se promener du côté de l'église. Il revint bientôt et s'habilla pour se rendre chez M. T***; un domestique lui dit que, depuis six jours, ils étaient tous à Padoue, et qu'on les attendait d'un moment à l'autre. Il était presque nuit lorsqu'en revenant chez lui il rencontra Thérèse, qui tenait par la main la petite Isabelle, et, derrière les jeunes filles, M. T*** et Odouard. Ortis frémit en les apercevant, et s'approcha d'elles avec

un tremblement convulsif; à peine Thérèse l'eut-elle reconnu, qu'elle s'écria : « Dieu éternel! » et, se rejetant en arrière, elle s'appuya sur son père. Pendant ce temps Ortis les joignit. M. T*** lui serra à peine la main, et Odouard le salua froidement. Isabelle seule courut à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers, l'appelant son cher Ortis; il la prit dans ses bras et les accompagna en causant à voix basse avec la petite fille. Personne autre n'ouvrit la bouche. Odouard seul lui parla pour lui demander s'il partait bientôt pour Venise. — Dans peu de jours, répondit-il; au même instant ils arrivèrent à la porte, et il prit congé d'eux.

Michel, qui n'avait point voulu s'arrêter à Venise afin de ne pas laisser son maître seul, revint à une heure du matin, et le trouva assis devant son secrétaire, occupé à mettre de l'ordre dans ses papiers; il en brûla beaucoup et en jeta d'autres sous sa table. Le jeune homme, fatigué, se coucha en recommandant au jardinier de ne point s'éloigner, attendu que, son maître n'ayant point encore dîné, il pourrait avoir besoin de lui. Le jardinier lui apporta quelque nourriture, qu'il prit sans cesser cependant l'examen de ses papiers; il ne l'acheva point, et, se levant bientôt, il se promena long-temps dans sa chambre, se mit à lire; puis, ouvrant sa fenêtre, il s'y appuya quelques instants. Il paraît qu'aussitôt après il écrivit les deux fragments suivants, en différentes pages, mais sur le même feuillet.

« Allons, courage... — Tiens, vois ce brasier

» ardent... mets-y la main, laisse-l'y brûler... prends
» garde, un gémissement t'avilirait... Eh ! pour-
» quoi affecterais-je un héroïsme qui ne peut être
» d'aucune utilité.

» La nuit est obscure et avancée, pourquoi veil-
» lai-je donc immobile sur ces livres ? — que m'ont-
» ils appris ?... A affecter la sagesse tant que les
» passions n'ont point maîtrisé mon âme... Les pré-
» ceptes sont, comme la médecine, inutiles lorsque
» le mal surpasse les forces de la nature... Quel-
» ques sages se vantent d'avoir vaincu les passions
» qu'ils n'ont jamais eu la peine de combattre, ne
» les ayant jamais ressenties...

» Aimable étoile du matin, tu brilles à l'orient !
» et tu envoies à mes yeux ton rayon, le dernier...
» Qui l'eût dit, il y a six mois, lorsque, rayonnante
» au milieu des autres planètes, tu égayais la tris-
» tesse de la nuit et que nous t'adressions nos saluts
» et nos vœux.

» Enfin l'aurore paraît... Peut-être en ce mo-
» ment Thérèse pense-t-elle à moi... pensée conso-
» latrice ; oh ! combien la certitude d'être aimé n'a-
» doucit-elle point, quelque douleur que ce soit.

» Éloigne-toi, délire funeste ; voudrais-tu essayer
» de me séduire encore... éloigne-toi, il n'est plus
» temps... et je me suis désillusionné moi-même,
» un seul parti me reste... »

Pendant la journée, Ortis fit demander une Bible à Odouard, celui-ci n'en avait point ; il envoya alors chez le curé, et, lorsqu'on la lui eût remise, il s'en-

ferma. Un peu après midi, il sortit pour faire partir la lettre suivante et revint se renfermer encore...

14 mars.

Lorenzo... j'ai un secret qui, depuis un mois, me pèse sur le cœur... Mais l'heure du départ va sonner pour moi... et il est temps que je le dépose dans le tien.

Ton ami a continuellement un cadavre devant les yeux... J'ai fait ce que je devais... Cette famille est depuis ce jour moins pauvre, mais je n'ai pu faire revivre leur père.

Il y a dix mois à peu près que, dans un de ces moments de douleur forcenée — je m'éloignai à cheval jusqu'à la distance de dix milles. La nuit approchait, le temps était noir et promettait une tempête, mon cheval dévorait le chemin ; cependant mes éperons l'ensanglantaient encore, et je lui laissais flotter la bride sur le cou, en souhaitant intérieurement qu'il m'abîmât avec lui dans les précipices qui nous entouraient. — En entrant dans une route étroite, sombre et bordée d'arbres, je crus distinguer quelqu'un ; je repris la bride ; mon cheval s'en irrita davantage et s'emporta plus vite encore : « Rangez-vous à gauche ! m'écriai-je, rangez-vous à gauche ! » Le malheureux y courut, mais, entendant à chaque instant se rapprocher les pas de mon cheval, il voulut essayer de passer à droite, espérant

y trouver le sentier moins étroit... Dans ce moment mon cheval l'atteignit, le renversa, et, de ses pieds de devant lui fracassant la tête, s'abattit et me jeta à dix pas de là..... pourquoi restai-je vivant et sans blessures... Je courus aussitôt où j'entendais des gémissements et je trouvai ce malheureux baigné dans une mare de sang... Je voulus le relever, il avait perdu le sentiment et la voix. Quelques minutes après il expira !... Je revins chez moi..... Cette nuit fut fatale à toute la nature; la grêle ruina les moissons, la foudre brûla plusieurs arbres et fracassa une petite chapelle qui renfermait un crucifix. Je repartis bientôt et je passai la nuit errant dans ces montagnes, l'âme et les habits ensanglantés, espérant qu'au milieu de la destruction générale je trouverais le châtiment de mon crime... Quelle nuit, Lorenzo ! crois-tu que ce terrible spectre me pardonne jamais ?

Le lendemain — et cette aventure fit beaucoup de bruit — on trouva le corps de cet infortuné un demi-mille environ plus loin, presque recouvert par un monceau de pierres qu'avait arrêtées en cet endroit un châtaignier déraciné, et qui y avaient été amenées avec lui par les torrents de pluie qui étaient tombés le matin; il avait la tête et les membres brisés; cependant il fut reconnu par sa femme qui le cherchait en pleurant.... On n'accusa personne, mais quel mal m'ont fait les bénédictions que croyait me donner cette veuve, parce que je plaçai sa fille auprès du régisseur G..... et que j'assurai une bourse à

son fils qui voulait se faire prêtre. Hier encore, elle vint me remercier de nouveau en me disant que je l'avais sauvée, elle et ses enfants, de la misère qui pesait sur eux depuis long-temps... Ah! sans doute il y a bien des malheureux comme eux..... mais du moins il leur reste un père, un époux qui les console par son amour et qu'ils ne changeraient pas pour toutes les richesses de la terre. — Tandis qu'eux!.....

C'est donc ainsi que les hommes sont destinés à se détruire mutuellement.

Les villageois, depuis ce jour, s'écartent de ce fatal sentier, et les laboureurs, au retour des travaux, préfèrent, pour ne point y passer, traverser la prairie... On dit que la nuit on y entend des plaintes; que l'oiseau de mauvais augure, s'arrêtant sur les arbres qui l'entourent, hurle trois fois à minuit, et que l'autre soir on y a vu un fantôme..... Je n'ai pas le courage de les détromper ni de rire de tels prestiges.... mais je révélerai tout à ma mort... Le voyage est terrible et mon salut incertain — je ne veux pas partir avec ce remords... Que cette veuve et ces deux enfants soient sacrés dans ma maison... Adieu.

Quelques jours après, on trouva entre les feuillets de la Bible une traduction pleine de ratures et presque illisible de quelques versets du livre de Job, du second chapitre de l'Ecclésiaste, et de tout un cantique d'Ézéchiel.

Sur les quatre heures de l'après-midi, Ortis alla chez T***. On avait déjà fini de dîner, et Thérèse était descendue au jardin : son père le reçut avec affabilité; Odouard alla s'asseoir près du balcon, et se mit à lire ; quelque temps après, il posa le livre qu'il tenait, en ouvrit un autre, et sortit en lisant. Alors Ortis prit le premier livre qu'avait laissé Odouard : c'était le quatrième volume des tragédies d'Alfieri ; il retourna quelques feuillets, puis tout à coup lut d'une voix forte les vers suivants :

Qui n'ose ici parler et d'air pur et tranquille...
Quels ténèbres affreux environnent mes pas...
C'est la nuit du tombeau, c'est l'ombre du trépas.
Voyez-vous du soleil s'obscurcir la lumière?
Un nuage sanglant le dérobe à la terre ;
Entendez-vous les cris des sinistres oiseaux
Se mêler aux accents des esprits infernaux?...
Tout vient frapper mes sens d'un funeste présage,
Des larmes, malgré moi, coulent sur mon visage...
Mais quoi ! mais vous aussi, vous répandez des pleurs?

Le père de Thérèse le regarda en murmurant ces mots : O mon fils ! Ortis continua à lire bas, ouvrit le même volume au hasard, puis le posant bientôt, s'écria :

Vous n'avez point encore éprouvé mon courage,
Vous ne connaissez pas ce que peut ma fureur...
Elle doit égaler mes maux et ma douleur.

Odouard, qui rentrait en ce moment, entendit ces vers, et, étonné de l'accent avec lequel ils avaient été prononcés, s'arrêta tout pensif sur le seuil de la porte. M. T*** me disait depuis qu'à ce moment il

avait cru lire la mort sur le visage de notre malheureux ami, et que pendant le reste de la journée ses moindres paroles lui avaient inspiré la pitié et un sentiment de respect religieux. Bientôt la conversation tomba sur son voyage; Odouard lui demanda s'il devait être bien long. — Oh oui! répondit Ortis avec un sourire amer; si long, que je suis certain que nous ne nous reverrons jamais. — Nous ne nous reverrons plus! dit M. T*** d'une voix triste. Alors Ortis, pour le rassurer, le regarda d'un visage riant et tranquille; il lui cita en souriant ce passage de Pétrarque :

. . . . . Je ne sais, mais je croi
Que vous devez rester bien long-temps après moi.

Il revint sur le soir chez lui, se renferma, et resta dans sa chambre jusqu'au lendemain, assez tard. — Voici quelques fragments que je crois de cette nuit, quoique je ne puisse dire à quelle heure ils ont été écrits :

« Bassesse!... et toi, qui m'accuses de bassesse, n'es-tu pas un de ces mortels apathiques qui regardent leurs chaînes sans oser pleurer sur elles, et qui baisent en rampant la main qui les fouette? Qu'est l'homme?... La force n'a-t-elle pas toujours été la dominatrice de l'univers. parce que tout, dans l'univers, est faiblesse et lâcheté.

» Tu m'accuses de bassesse!... et tu vends ta conscience et ton bonheur.

» Viens me voir luttant contre la mort et baigné

dans mon sang; tu trembles. — Qui de nous deux est lâche; arrache ce poignard de mon cœur, et dis, en le plongeant dans le tien : Dois-je vivre éternellement malheureux? — Dernière douleur, forte, courte et généreuse... Qui sait si le destin ne te prépare pas une mort plus douloureuse et plus infâme... Avoue donc maintenant que lorsque tu tiens la pointe de cette arme sur ta poitrine, tu te crois capable des plus grandes entreprises, et tu te sens le maître de tes tyrans..... »

Minuit.

Je contemple la campagne... la nuit est sereine et tranquille, et la lune se lève derrière la montagne. O lune — lune amie — peut-être en ce moment laisses-tu tomber sur le visage de Thérèse un de ces rayons sympathiques semblable à celui que tu répands dans mon âme. J'ai toujours salué tes premiers feux lorsque tu venais consoler la muette solitude de la terre. Souvent, en sortant de la demeure de Thérèse, je te confiai mes espérances, et tu vis mon délire... Que de fois mes yeux, mouillés de larmes, t'ont suivie au sein des nuages qui te cachaient; que de fois ils t'ont cherchée pendant les nuits veuves de ta clarté... Tu reparaîtras—tu reparaîtras toujours plus belle... mais le corps de ton ami, solitaire et mutilé, tombera bientôt pour ne se relever jamais... Exauce, je t'en supplie, ma dernière prière; lorsque Thérèse

me cherchera parmi les pins et les cyprès de la colline, jette un dernier rayon sur la pierre qui recouvrira mon tombeau.

Belle aube — il y a long-temps que je n'avais dormi d'un sommeil aussi tranquille, et qu'en m'éveillant je ne t'ai vue aussi sereine... Mais alors, mes yeux étaient plongés dans les larmes, mes sentiments dans l'obscurité, et mon âme dans la douleur.

Tu brilles — tu brilles, ô nature, et tu consoles les chagrins mortels... Hélas! tu ne brilleras plus pour moi. Je t'ai admirée dans ta splendeur; je me suis nourri de ta joie, parce qu'alors tu me paraissais belle et bienfaisante, et qu'avec une voix divine tu me disais: — Vis! — Mais depuis, dans mon désespoir, je t'ai revue les mains ensanglantées... les fleurs de ta couronne se sont changées pour moi en plantes vénéneuses... tes fruits m'ont semblé amers... et tu m'as apparu dévoratrice de tes enfants, que tu trompais par tes promesses et ta beauté, pour les mieux conduire ensuite vers l'infortune et la douleur.

Serai-je ingrat envers toi! Vivrai-je pour te voir chaque jour plus terrible et te blasphémer encore! Non... non, en renonçant à la lumière, je ne fais que prévenir tes lois... Je ne t'abandonne pas, et tu ne me quittes point. Maintenant, je te regarde et je soupire; mais seulement au souvenir de mon bonheur passé, à la certitude de ne plus te craindre, et parce que je suis au moment de te perdre pour toujours.

Je ne crois pas être rebelle à tes lois en fuyant la vie... L'existence et la mort sont deux de tes lois : un seul chemin conduit à la vie, mille à la mort... Je ne puis t'accuser de mes maux, il est vrai... mais j'en accuse mes passions, qui ont les mêmes effets et la même source, parce qu'elles dérivent de toi, et qu'elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais donné la force... Tu n'as point fixé la durée de l'âge des hommes ; tous doivent naître, vivre et mourir, voilà tes lois ; que t'importe le temps et la manière !...

Ma mort ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné... Mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme... Mon âme, ou mourra avec moi... et se modifiera alors dans la masse immense des choses... ou sera immortelle, et son essence divine restera intacte... Ma raison ne se laisse plus séduire par des sophismes ; n'entends-je pas la voix sacrée de la nature, qui me dit... « Je t'ai créé afin que par ton bonheur tu concourusses au bonheur universel, et pour y parvenir plus sûrement je t'ai donné l'amour de la vie et l'horreur de la mort ; mais si la somme des peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins que je t'ai ouverts pour finir tes maux ne doivent au contraire te conduire qu'à de nouvelles douleurs, qui t'oblige alors à la reconnaissance, puisque la vie, que je t'aurai donnée comme un bienfait, se sera pour toi convertie en douleurs?

Insensé! Quelle présomption... je me crois nécessaire... Mes années sont un atome imperceptible dans l'espace incirconscrit des temps... Les fleuves de l'Italie roulent au milieu de leurs flots ensanglantés et fumants des milliers de cadavres sacrifiés à mille perches de terrain et à un demi-siècle de renommée, que deux conquérants se disputent au prix de l'existence des peuples... et je craindrais de consacrer à moi seul le peu de jours qui me restent, et qui peut-être bientôt me seront arrachés par les persécutions des hommes ou souillés par le crime !!..

J'ai cherché avec un soin religieux tout ce qu'avait écrit mon ami dans les derniers temps de sa vie, et je dirai avec la même exactitude tout ce que j'ai pu savoir de ses actions. Cependant, je ne puis faire connaître au lecteur que ce qui a été vu par moi ou par des personnes auxquelles je pouvais ajouter foi ; c'est pourquoi je ne sais ce qu'il devint pendant les journées des 16, 17 et 18 mars. Il alla plusieurs fois chez M. T***, mais sans s'y arrêter jamais. Il sortait tous les jours avant le soleil, rentrait tard, soupait sans dire un mot, et Michel m'assura qu'il dormait d'un sommeil assez tranquille.

La lettre suivante n'a point de date, mais fut écrite dans la journée du 19.

« Tout me délaisse, tout me fuit ; Thérèse elle-
» même m'abandonne, et Odouard ne la quitte pas
» un seul instant. Que je la voie une fois encore, et
» je pars... Je l'aurais même déjà fait si j'avais pu

» baigner une dernière fois sa main de mes larmes.
» Quelle tristesse règne dans cette malheureuse fa-
» mille... Quand je monte, je crains de rencontrer
» Odouard. — Lorsqu'il me parle, il ne me nomme
» jamais Thérèse... Pourquoi n'est-il pas toujours
» aussi discret ? pourquoi ne cesse-t-il de me deman-
» der quand et comment je partirai ?... Tout à l'heure
» encore il me répétait cette question... Je me suis
» éloigné tout à coup de lui, et je l'ai fui en frémis-
» sant : je l'avais vu sourire...

» Je suis donc obligé de revenir à cette affreuse
» vérité, dont l'idée seule me faisait frissonner autre-
» fois, et que depuis je me suis habitué à méditer et
» à entendre avec tranquillité : — Tous les hommes
» sont ennemis. — Ah ! si tu pouvais faire le procès
» des cœurs de ceux qui passent devant toi, tu les
» verrais continuellement occupés à faire autour
» d'eux le moulinet avec une épée pour éloigner les
» autres de leurs biens... et pour s'emparer du bien
» des autres.

« P. S. Je reviens de chez cette vieille femme de
» laquelle je t'ai déjà parlé dans une de mes let-
» tres.

» La malheureuse vit encore... mais seule... mais
» oubliée quelquefois pendant des journées entières
» par ceux qui se lassent de la secourir ; la malheu-
» reuse vit encore, mais depuis plusieurs mois ses
» facultés luttent continuellement contre les horreurs
» et l'agonie de la mort. »

Les fragments suivants sont peut-être écrits dans la même nuit, et semblent les derniers.

« Arrachons le masque au fantôme qui voudrait nous effrayer... N'ai-je pas vu des enfants frémir et se cacher à l'aspect inattendu de leur nourrice... O mort!... je te regarde... et je t'interroge... Ce ne sont point les choses, mais les apparences qui nous épouvantent... Une infinité d'hommes qui n'oseraient t'appeler t'affrontent cependant avec courage... Tu es un élément nécessaire de la nature, tu ne m'inspires plus d'horreur... et je ne vois en toi que le repos du soir... que le sommeil qui suit les travaux...

» Voyez cette roche stérile et escarpée, qui intercepte à la vallée qu'elle domine les rayons fécondateurs du soleil... elle est comme moi... Si la nature me créa pour concourir à la félicité d'autrui, loin de remplir son but, je le trouble... Si je dois d'un autre côté épuiser la part de calamités réservée à tout homme... j'ai en vingt-quatre ans vidé une coupe d'infortunes qui aurait pu suffire à la vie la plus longue... et l'espérance? suis-je assez certain de l'avenir pour lui confier mes jours... L'espérance? et n'est-ce pas elle qui en caressant nos passions éternise les malheurs des hommes!

» Le temps s'envole, et avec lui j'ai perdu dans la douleur cette partie de mon existence, que deux mois auparavant mon imagination me représentait parée des couleurs les plus riantes... Cette plaie invétérée est maintenant devenue de mon essence : je la sens

dans mon cœur, dans ma tête, dans tout moi... et le sang en découle goutte à goutte, comme si elle venait de se rouvrir de nouveau... Oh ! assez, assez, Thérèse ! ne te semble-t-il pas voir en moi un malheureux que le destin entraîne à pas lents vers la tombe, au milieu des tourments et du désespoir, et qui n'a point le courage de prévenir par un seul coup son misérable destin.

» J'essaie la pointe de ce poignard : je le serre, je le regarde... et je souris — là, là, dans ce cœur qui palpite, je l'enfoncerai tout entier... Ce fer est toujours devant mes yeux ; qui ose t'aimer, qui ose t'enlever à moi. — Fuis-moi donc, et qu'Odouard surtout ne m'approche point.

» A chaque instant et par un mouvement d'effroi involontaire je frotte mes mains pour en effacer la tache de l'homicide, et je les flaire comme si elles étaient rouges et fumantes encore... Il est temps que je me sauve du danger de vivre un jour de plus... un seul jour — un seul moment... Malheureux, tu n'as déjà que trop vécu. »

20 mars au soir.

Lorenzo, ce dernier coup m'a presque ravi ma fermeté... Néanmoins ce qui est décidé est décidé... Dieu, qui voit au plus profond de mon cœur, peut seul voir que c'est aujourd'hui plus qu'un sacrifice de sang...

Thérèse était avec sa sœur, et en m'apercevant avait essayé de me fuir. Bientôt elle s'arrêta, et Isabelle, tout affligée, s'assit sur ses genoux... Thérèse, lui dis-je en m'approchant d'elle et en lui prenant la main. Elle me regarda, et Isabelle, se jetant à son cou, lui dit tout bas : « Ortis ne m'aime plus... » Je l'entendis. Oh! si, je t'aime, lui répondis-je en me baissant vers elle et en l'embrassant,.. je t'aime bien tendrement; mais je ne crois plus te revoir... O mon frère! Thérèse me regardait épouvantée en pleurant, serrait Isabelle contre son sein, et tenait ses yeux fixés sur moi. — Tu vas nous quitter, me dit-elle; mais cette enfant sera la compagne de mes jours et la consolation de mes douleurs; je lui parlerai de son ami, de mon ami, et elle apprendra de moi à te pleurer et à te bénir... — Et à ces dernières paroles, son âme me paraissait raffermie par quelque espérance; des ruisseaux de larmes s'échappaient de ses yeux, et je t'écris, les mains chaudes encore de ses pleurs. Adieu, continua-t-elle, mais non éternellement, non! — adieu, mais — non pas pour toujours, n'est-ce pas? non pas pour toujours. Le moment de tenir ma promesse est arrivé, et je l'accomplis : prends ce portrait encore mouillé de mes larmes et de celles de ma mère, éloigne-toi, et n'oublie jamais l'infortunée Thérèse... Et ses mains l'attachaient à mon cou et le cachaient sur mon cœur... Je lui pris le bras, je l'attirai vers moi... ses soupirs rafraîchissaient mes lèvres enflammées, et déjà

ma bouche... Tout à coup une pâleur mortelle se répandit sur son visage, sa main devint froide et tremblante... — Aie pitié de moi, me dit-elle d'une voix entrecoupée, et elle se laissa tomber sur un sofa en pressant sur son cœur la petite Isabelle, qui pleurait avec nous. Dans ce moment, son père rentra, et peut-être que notre état affreux éveilla ses remords.

Ortis revint ce soir-là tellement consterné, que Michel soupçonna qu'il lui était arrivé quelque aventure fâcheuse. Il reprit l'examen de ses papiers, qu'il faisait brûler sans les lire. Quelque temps avant la révolution, il avait écrit, dans un style mâle et antique, des Commentaires sur le gouvernement vénitien, avec cette épigraphe empruntée à Lucain : *Jusque datum sceleri.* Un soir de l'année précédente, il avait lu à Thérèse l'histoire de Laurette, et elle me dit que les fragments qu'il m'avait envoyés dans la lettre du 29 avril n'étaient pas le commencement de cette histoire, mais des pensées éparses dans tout l'ouvrage qu'il avait achevé depuis. Il le brûla alors avec beaucoup d'autres de ses papiers. Ortis lisait très-peu de livres, pensait beaucoup, et se rejetant quelquefois tout à coup du fracas du monde dans le calme de la solitude, ressentait vivement alors le besoin d'écrire. Il ne me reste de lui qu'un Plutarque rempli de notes, différents cahiers où sont quelques discours, et entre autres un assez long sur la mort de Nicias, et un

Tacite, dont il avait traduit beaucoup de fragments, parmi lesquels se trouvaient en entier le deuxième livre des Annales, ainsi qu'une grande partie du second de l'histoire, recopiés dans les marges, en très-petits caractères, et dont la traduction était faite avec le plus grand soin. Ceux que je rapporte ici ont été trouvés parmi les papiers qu'il avait jetés sous sa table.

Quant au passage suivant, je ne sais s'il est de lui ou de quelque autre; quant aux idées, pour le style, il est tout à lui : il avait été écrit sur la couverture du livre des Maximes de Marc-Aurèle, sous la date du 3 mars 1794, puis recopié par lui sur la marge du Tacite, sous la date du 1er janvier 1797, et près de celle-ci la date du 20 mars 1799, cinq jours avant qu'il mourût. Le voilà.

« Je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu au monde — ni ce qu'est le monde, ni ce que je suis moi-même ; et si je cours pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante ; — je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme. — Je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur moi-même sans pouvoir se connaître jamais. — Enfin je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne. Je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs; et pourquoi ce court moment de mon existence appartient-il plutôt à cette

heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre? — Enfin je ne vois de tout côté que l'infini, qui m'absorbe comme un atome. »

A onze heures, il renvoya Michel et le jardinier. Il paraît probable qu'il veilla toute la nuit et écrivit la lettre précédente; car, au point du jour, il alla tout habillé réveiller le jeune homme, en lui ordonnant de chercher un messager pour Venise. Bientôt il se jeta sur son lit, mais y resta peu de temps, puisque, sur les huit heures du matin, il fut rencontré par un villageois sur le chemin d'Arqua.

A midi, Michel entra pour l'avertir que le messager était prêt, et il le trouva assis, immobile, et enseveli dans les réflexions les plus profondes. Au bruit qu'il fit en entrant, son maître se leva, s'approcha de la table, et écrivit sans s'asseoir, au dessous de la même lettre, et en caractères à peine lisibles :

« Mes lèvres sont brûlantes, ma poitrine oppressée... J'éprouve une amertume... un serrement... Je puis à peine respirer... Je ne sais quelle main s'appesantit sur mon cœur. »

« Que puis-je te dire, Lorenzo? je suis homme. »

« O mon Dieu! mon Dieu! accorde-moi le secours des larmes. »

Il cacheta cette lettre, qu'il envoya sans adresse... regarda long-temps le ciel, s'assit, croisa les bras sur son secrétaire, et y posa le front. Plusieurs fois son domestique lui demanda s'il avait

besoin d'autre chose; mais, sans se déranger, il lui fit signe que non, et le même jour il commença la lettre suivante pour Thérèse.

Mercredi, cinq heures.

Résigne-toi aux volontés du Ciel, et cherche ton bonheur dans la paix domestique et dans la concorde, avec l'époux que t'a choisi le destin. Tu as un père infortuné et généreux, tu dois le réunir à ta mère, qui, solitaire et affligée, attend de toi la fin de ses maux... Tu dois ta vie à ta réputation; moi seul, en mourant, trouverai le repos et l'assurerai à ta famille. — Mais toi, pauvre infortunée!...

Oh! que de lettres j'ai commencées pour toi sans pouvoir les finir... Grand Dieu! tu ne m'abandonnes pas dans mes derniers moments, et cette constance est le plus grand de tes bienfaits... Oui... Thérèse, je mourrai, lorsque j'aurai reçu la bénédiction de ma mère et les derniers embrassements de mon ami... C'est lui qui remettra à ton père les lettres que tu m'as écrites; tu lui donneras aussi les miennes, elles lui prouveront ta vertu et la pureté de notre amour. Non, mon amie, non, tu n'es point la cause de ma mort. Toutes mes espérances trompées... les infortunes des personnes les plus chères à mon cœur... les crimes des hommes, la certitude de notre perpétuel esclavage, l'opprobre de ma patrie vendue — tout cela était écrit depuis

long-temps; et toi, cœur d'ange, pouvais adoucir mon sort, mais le désarmer... jamais... J'ai vu un instant en toi un dédommagement des maux de cette vie, j'ai osé espérer... Bientôt, entraînée par une force irrésistible, tu m'as aimé — tu m'as aimé et tu m'aimes... et aujourd'hui je te perds... voilà que j'appelle la mort à mon aide... Prie ton père de se souvenir quelquefois de moi, non pour s'affliger, mais afin qu'en sa compassion il adoucisse ta douleur, et qu'il se rappelle toujours qu'il lui reste une seconde fille.

Mais toi, Thérèse, toi ma seule amie, aurais-tu le courage de m'oublier? Relis toujours ces dernières paroles, que je t'écris pour ainsi dire avec le sang de mon cœur. Mon souvenir te préservera peut-être des malheurs du vice; ta beauté, ta jeunesse, la splendeur de ta fortune, t'exposeront à chaque instant à souiller cette innocence à laquelle tu as sacrifié ta première et ta plus chère passion — cette innocence qui, dans tous les temps, adoucit tes infortunes. Toutes les séductions du monde t'environneront pour te perdre, pour te ravir ta propre estime, et te confondre dans la foule de ces femmes qui, dépouillant toute pudeur, trafiquent de l'amour et de l'amitié, et traînent comme en triomphe les victimes de leur perfidie... Mais non, Thérèse... la vertu brille sur ton visage... et tu sais, ô mon amie, que je t'ai toujours adorée et respectée comme une chose sainte, ô divine image de mon amie, précieux et dernier don de l'amour. Oh! je

puise dans ta vue une nouvelle force, et tu me racontes l'histoire de notre bonheur... Lorsque je te vis pour la première fois, tu faisais ce portrait, Thérèse; ces jours, les plus beaux de ma vie, se représentent à mon esprit et repassent un à un devant ma mémoire... Tu l'as sanctifié en l'attachant, baigné de tes pleurs, sur mon sein, et, ainsi attaché, il descendra avec moi dans la tombe... Te rappelles-tu les larmes avec lesquelles je l'ai reçu? J'en verse encore, et elles soulagent mon cœur oppressé... Oui, Thérèse, si notre âme nous survit après le moment suprême, je te la garderai à toi seule, et mon amour vivra éternel comme elle! Daigne écouter seulement ma dernière, mon unique, ma plus sainte prière, je t'en conjure au nom de notre amour, par les larmes que nous avons répandues — par ta religion pour ceux qui t'ont mise au monde, et à qui tu te sacrifies, victime volontaire... ne laisse pas sans consolation ma pauvre mère, qui peut-être viendra pleurer avec toi dans cette solitude, et y chercher un asile contre les tempêtes de la vie... Toi seule es digne de la consoler et de la plaindre. Qui lui restera si tu l'abandonnes? et, dans sa douleur, ses peines et sa vieillesse, rappelle-toi toujours qu'elle m'a donné la vie.

A minuit et demi Ortis partit par la poste des collines Euganéennes, et arriva sur les bords de la mer à huit heures du matin; il prit alors une gondole qui le conduisit jusqu'à Venise.

En arrivant chez lui, je le trouvai endormi sur un sofa ; lorsqu'il fut réveillé, il me chargea de plusieurs affaires, qu'il me pria d'expédier le plus tôt possible, ainsi que de payer à un libraire quelque argent qu'il lui devait depuis long-temps. — Je ne puis, me dit-il, m'arrêter ici que pendant la journée. — Quoique je ne l'eusse point vu depuis deux ans, il ne me parut pas d'abord aussi changé que je m'y attendais ; mais bientôt je m'aperçus qu'il marchait avec peine, et que sa voix, autrefois mâle et élevée, paraissait maintenant oppressée et faible. Il s'efforçait cependant de parler et de répondre à sa mère, qui l'interrogeait sur son voyage, et souvent un sourire mélancolique, qui n'appartenait qu'à lui, venait errer sur ses lèvres ; mais je remarquai qu'il avait un air réservé que jamais je ne lui avais vu jusqu'alors. Lui ayant dit que quelques-uns de ses amis avaient l'intention de venir le voir, il me répondit qu'il ne voulait être dérangé par personne, et alla lui-même ordonner à la porte de dire qu'il n'était point arrivé. J'avais envie, continua-t-il en rentrant, de t'épargner, ainsi qu'à ma mère, la douleur des derniers adieux, mais j'avais besoin de vous revoir, et, crois-moi, cette épreuve est la plus forte à laquelle le sort ait encore soumis mon courage. —

Quelques heures avant la nuit, il se leva comme s'il voulait partir, mais sans avoir la force de nous adresser un seul mot. Sa mère alors s'approcha de lui :

— Mon cher enfant, lui dit-elle, c'est donc résolu?

— Oui, répondit-il en retenant à peine ses pleurs et en la serrant dans ses bras.

— Qui sait si je te reverrai? reprit-elle, je suis malade et âgée.

— Console-toi, ma mère, oui, nous nous reverrons... et pour ne plus nous quitter jamais. Mais, maintenant, demande à Lorenzo si je puis rester plus long-temps ici...

Elle se tourna vers moi, ses yeux m'interrogeaient avec inquiétude.

— Ce n'est que trop vrai, lui dis-je... et je lui rappelai les persécutions que la guerre rendait de jour en jour plus terribles, le péril que je courais moi-même depuis que mes lettres avaient été interceptées (et mes soupçons n'étaient que trop fondés, puisque, deux mois après, je fus forcé de m'expatrier). Alors elle s'écria :

— Vis, mon fils, vis, quoique loin de moi. Depuis la mort de ton père, je n'ai point goûté un seul instant de bonheur, j'espérais du moins passer auprès de toi ma vieillesse... mais la volonté de Dieu soit faite... éloigne-toi. J'aime mieux pleurer ton absence que ta prison ou ta mort... Ses sanglots l'interrompirent.

Ortis lui serra la main, la regarda quelque temps avec tendresse, comme s'il voulait lui confier un secret, mais bientôt il se remit, et, se jetant à ses genoux, lui demanda sa bénédiction. Alors elle

leva les mains au ciel, puis, les abaissant sur sa tête :

—Je te bénis, lui dit-elle, ô mon fils! je te bénis, et que le Tout-Puissant te bénisse de même. —

Ils s'approchèrent alors de l'escalier, s'embrassèrent encore, et cette mère infortunée appuya longtemps sa tête sur le sein de son fils.

Ils descendirent ainsi dans les bras l'un de l'autre. Je les suivis. Ortis posa encore une fois ses lèvres sur la main de sa mère, qui le bénit de nouveau. En se relevant, il se rejeta dans ses bras; je le pressai long-temps dans les miens; il me promit de m'écrire, et me quitta en me disant : — Lorenzo, souviens-toi toujours de notre ancienne amitié. — Se retournant ensuite vers sa mère, il la regarda sans pouvoir lui parler, s'éloigna, après quelques pas se retourna encore, et nous jeta un regard triste et douloureux, comme pour nous dire que nous le voyions pour la dernière fois.

Sa mère s'arrêta sur le seuil de la porte, espérant qu'il reviendrait l'embrasser encore; mais bientôt, tournant ses yeux mouillés de larmes vers la place où nous avions reçu ses adieux, elle s'appuya sur mon bras et rentra en me disant : — Lorenzo, si j'en crois mon cœur, nous ne devons plus le revoir.

Un vieux prêtre, qui chaque jour venait chez Ortis et qui autrefois avait été son maître de grec, nous dit le même soir qu'en nous quittant notre ami avait dirigé ses pas vers l'église où était enterrée Laurette. La porte en était fermée; il voulut se

la faire ouvrir par le sonneur; et, comme celui-ci n'en avait pas les clefs, il envoya un jeune garçon les chercher chez le sacristain. En l'attendant, il s'assit, se leva presque aussitôt, alla appuyer sa tête contre la porte de l'église; mais, ayant entendu les pas et la voix de plusieurs personnes, il s'éloigna. Le vieux prêtre tenait ces détails de la bouche même du sonneur. Nous sûmes quelque temps après qu'il avait été le même soir chez la mère de Laurette. — Il était très-triste, me dit-elle; mais il ne me parla point de ma fille. De mon côté, j'évitai de prononcer son nom pour ne point accroître ses peines. En descendant l'escalier, il s'arrêta : Allez, me dit-il, aussitôt que vous le pourrez, chez ma mère... elle aura bientôt besoin de consolations. Et cependant sa mère fut, pendant toute cette soirée, atteinte du plus terrible pressentiment. Me trouvant le dernier automne aux collines Euganéennes, j'avais lu chez M. T*** quelques fragments d'une lettre où Ortis tournait toutes ses pensées vers sa solitude paternelle. Thérèse alors faisait à la chambre obscure la perspective des Cinq-Fontaines, et elle avait mis dans un coin notre ami, couché sur l'herbe et regardant le coucher du soleil. Elle demanda un vers pour lui servir d'épigraphe, et alors son père lui donna celui-ci :

Liberta va cercando, ch'e si cara.

Elle fit ensuite don de ce petit tableau à la mère d'Ortis, lui recommandant de ne pas dire d'où il venait; il ne l'avait donc jamais su, mais le jour qu'il

passa à Venise, il revit le tableau, et se douta qui l'avait fait; il n'en ouvrit pas la bouche, mais, resté seul dans la chambre, il leva le verre, et au-dessous du vers il écrivit celui qui vient après :

Come sa chi pu lei vita rifiuta.

Et, sous le cristal, dans la cannelure intérieure du cadre, il trouva une longue tresse de cheveux que Thérèse, quelques jours avant son mariage, s'était coupée sans que personne le sût, et avait mise dans cette cannelure de manière à la cacher à tous les yeux; alors à ces cheveux Ortis joignit une boucle des siens, les noua ensemble avec un ruban noir qu'il portait attaché à sa montre, et remit le cadre à sa place; quelques heures après, sa mère vit le vers ajouté, s'aperçut de la tresse double et du nœud noir, qu'il n'avait pu, à cause de son volume, cacher aussi bien que l'avait fait Thérèse; le jour suivant elle m'en parla, et je vis combien cet accident avait abattu le courage avec lequel elle avait soutenu le départ de son fils.

Cependant, pour la tranquilliser, je résolus de l'accompagner jusqu'à Ancône, lui promettant de lui écrire chaque jour. Pendant ce temps, il était arrivé à Padoue, et s'était rendu chez M. C***, où il passa la nuit; le lendemain celui-ci lui offrit des lettres de recommandation pour quelques gentilshommes qui autrefois avaient été ses écoliers. Ortis partit sans avoir rien accepté ni refusé, revint à

pied aux collines Euganéennes et se mit aussitôt à écrire :

Vendredi, une heure.

Et toi, mon cher Lorenzo, toi, mon unique et fidèle ami, me pardonneras-tu? je te recommande ma mère, je sais qu'elle trouvera en toi un second fils... mais, ô ma mère, tu n'auras plus celui sur le sein duquel tu espérais reposer tes cheveux blancs... tu ne pourras réchauffer mes lèvres mourantes par tes baisers.,. et peut-être même me suivras-tu... je balançais, Lorenzo... Voilà donc, me disais-je, la récompense de vingt-quatre années d'espérances et de soins... Mais le sort en est jeté, Dieu qui l'ordonne ainsi ne l'abandonnera point... ni toi non plus.....

Lorenzo, tant que je n'ai désiré qu'un ami sincère, j'ai vécu heureux. Dieu t'en récompense... mais tu ne t'attendais pas que je te paierais... avec des larmes... tu ne proféreras pas sur ma tombe ce cruel blasphème : *que celui qui veut mourir n'aime personne;* que n'ai-je point tenté, que n'ai-je point fait, que n'ai-je point dit à Dieu? ah! ma vie est tout entière dans mes passions... console-toi donc, ma vie désormais serait plus pénible pour toi que ma mort...

Mais adieu, rassemble mes livres et conserve-les en mémoire de ton ami; recueille Michel à qui je

laisse ma montre, le peu de gages qui lui sont dus, et tout l'argent qu'il y aura dans le tiroir de mon secrétaire : viens l'ouvrir seul, tu y trouveras une lettre pour Thérèse, je compte sur toi pour la lui remettre secrètement... Adieu, mon ami, adieu.

Ortis alors continua la lettre qu'il avait commencée pour Thérèse.

« Je reviens à toi, ma bien-aimée; si, pendant que je vivais, c'était une faute pour toi que de m'entendre, maintenant écoute-moi pendant ce peu d'heures qui me séparent de la tombe; je les ai réservées pour toi et je les consacre à toi seule. Lorsque cette lettre te parviendra, je serai mort, et, de ce moment, tous peut-être commenceront à m'oublier, jusqu'à ce que personne ne se rappelle plus même mon nom... écoute-moi donc ainsi qu'une voix qui vient du sépulcre... tu pleureras sur mes jours évanouis comme une vision nocturne, tu pleureras sur notre amour, qui fut inutile et triste comme les lampes qui éclairent la bière des morts; oui, Thérèse, mes peines devaient finir enfin, et ma main a cessé de trembler en touchant le fer libérateur. J'abandonne la vie tandis que tu m'aimes, tandis que je suis encore digne de toi, digne de tes larmes, tandis que je puis encore me sacrifier à moi seul et à ta vertu. Alors ton amour cessera d'être coupable, et j'ose te le demander, l'exiger même en récompense de mes malheurs, de mon amour et de mon terrible sacrifice. Oh! malheureux! malheureux que je serais si tu passais un jour près du tombeau où je

dormirai sans y jeter un coup d'œil ; oh ! malheureux ! si je laissais derrière moi l'éternel oubli, même dans ton cœur!...

Tu crois que je m'éloigne, moi ! tu crois que je pourrais t'abandonner à des combats toujours renaissants et à un désespoir éternel, et que, tandis que tu m'aimes, que je t'aimerai, que je sens que je t'aimerai toujours, je pourrais me laisser séduire par l'espérance frivole que notre passion peut s'éteindre avant nos jours... Non, la mort seule, la mort!... depuis long-temps je creuse mon tombeau... et je me suis habitué à le regarder froidement et à le mesurer avec tranquillité ; toi-même tu me fuyais, je n'ai pu mêler mes larmes aux tiennes... et tu ne t'es pas aperçue que, dans mon calme sombre, je venais te voir pour la dernière fois, et te demander un éternel adieu...

Si le père des hommes m'appelle devant lui pour me demander compte de mes actions, je lui montrerai mes mains pures de sang et mon cœur exempt de crime... je lui dirai : Je n'ai jamais ravi le pain des veuves et des orphelins... je n'ai point persécuté le malheureux... je n'ai point trahi ni abandonné mon ami, je n'ai point troublé la félicité des amants... je n'ai point souillé l'innocence... je n'ai point semé l'inimitié entre les frères... je n'ai point prostitué mon âme aux richesses... j'ai partagé mon pain avec l'indigent... j'ai mêlé mes larmes aux larmes de l'affligé, j'ai toujours pleuré sur les malheurs de l'humanité. Si tu m'avais accordé une patrie, j'aurais

consacré mon esprit à l'illustrer et mon sang à la défendre... et tu le sais cependant, ma faible voix a toujours courageusement crié la vérité. Corrompu presque par le monde après avoir expérimenté tous ses vices—mais non, ses vices n'ont fait que m'effleurer, mais ne m'ont jamais vaincu,—j'ai cherché la vertu dans la retraite et la solitude... j'ai aimé! mais toi-même ne m'avais-tu pas fait entrevoir le bonheur, ne l'avais-tu pas embelli des rayons de la lumière infinie, ne m'avais-tu pas créé un cœur tout d'amour et de tendresse!... puis après mille espérances j'ai tout perdu, je suis devenu inutile aux autres et à charge à moi-même... je me suis délivré par le trépas d'une infortune éternelle... Pourrais-tu te réjouir, ô mon père, des gémissements de l'humanité? prétends-tu que les hommes doivent soutenir leurs malheurs, lorsqu'ils surpassent les forces que tu leur as accordées, et qu'ils n'ont plus qu'en avenir le crime ou la mort... Console-toi, Thérèse... console-toi, ce Dieu que tu implores avec tant de piété, ce Dieu, s'il daigne s'inquiéter de l'existence ou de la mort de ses créatures, ne détournera point son regard de moi; il lit au fond de mon âme, il sait que je ne pouvais résister plus long-temps, il a vu les combats que j'ai soutenus avant que de succomber, il a entendu avec quelle prière je l'ai supplié d'éloigner de ma bouche ce calice amer... Adieu donc... adieu à l'univers, ô mon amie, la source de mes larmes n'est point épuisée!... j'en reviens à pleurer et à craindre, mais bientôt tout sera fini.

Oh ! mes passions, elles me brûlent, elles me déchirent, elles me possèdent encore, et ce n'est que lorsque la nuit éternelle voilera le monde à mes yeux que j'ensevelirai avec moi mes désirs et mes larmes. Mais avant de se fermer pour toujours, mes yeux te chercheront encore, je te verrai, je te verrai pour la dernière fois. Je prendrai de toi un dernier adieu, et je recueillerai tes pleurs, unique fruit de tant d'amour. »

J'arrivais à cinq heures de Venise lorsque je le rencontrai à quelques pas de chez lui, allant faire ses adieux à Thérèse; ma présence inattendue le consterna, et bien plus encore ma résolution de l'accompagner jusqu'à Ancône. Cependant il m'en remercia tendrement, mais en tâchant toujours de me détourner de ce projet ; lorsqu'il vit que ses instances étaient inutiles, il me proposa de l'accompagner chez M. T*** ; il garda le silence pendant tout le chemin, il marchait lentement, et son visage offrait l'empreinte d'une tristesse tranquille. Comment ne m'aperçus-je pas qu'il roulait alors dans son âme ses dernières pensées. Nous entrâmes par la porte du jardin ; il s'arrêta sur le seuil, puis se retournant tout à coup vers moi : — Ne te semble-t-il pas, me dit-il, que la nature est aujourd'hui plus belle que jamais !...

Lorsque nous approchâmes de la chambre de Thérèse, j'entendis la voix de celle-ci : — Non, le cœur ne peut se changer, disait-elle. — Je ne sais si Ortis

avait entendu ces paroles, mais il ne m'en parla point. Nous trouvâmes Odouard qui se promenait; M. T*** était assis au fond de la chambre, les coudes posés sur une petite table et la tête appuyée sur ses mains; nous restâmes long-temps sans parler. Ortis enfin rompit le silence. — Demain, dit-il, je ne serai plus avec vous; — il se leva, prit la main de Thérèse, y posa ses lèvres, et je vis des larmes mouiller la paupière de celle-ci. Ortis, sans quitter sa main, la pria de faire appeler la petite Isabelle; les cris et les sanglots de cette pauvre enfant furent si prompts et si violents, qu'aucun de nous ne put retenir ses pleurs. A peine eut-elle appris qu'il partait qu'elle se jeta à son cou en répétant plusieurs fois : — O mon Ortis, pourquoi nous quittes-tu ? surtout reviens bien vite. — Ne pouvant supporter une scène aussi touchante, il la remit entre les bras de Thérèse, et sortit en répétant plusieurs fois adieu. M. T*** l'accompagna, l'embrassa en pleurant à différentes reprises et le quitta sans pouvoir dire un mot. Odouard, qui était à son côté, nous serra la main en nous souhaitant un bon voyage.

Il était nuit lorsque nous rentrâmes; il ordonna aussitôt à Michel de préparer sa malle, et me pria de retourner à Padoue, afin de prendre les lettres que lui avait offertes M. C***. Je partis au même instant.

Alors, sous la lettre qu'il avait commencée pour moi le matin, il ajouta ce post-scriptum.

« Puisque je n'ai pu t'épargner la douleur de me

rendre les derniers devoirs, et qu'avant que tu ne vinsses j'avais l'intention d'écrire au curé, ajoute ce dernier bienfait à ceux dont tu m'as déjà comblé. Que je sois enseveli comme on me trouvera, dans un site abandonné... pendant la nuit, sans pompe... sans tombeau... sous les pins de la colline en face de l'église... le portrait de Thérèse sera enterré avec moi. » Ton ami, JACOB ORTIS. »

Il sortit de nouveau, et sur les onze heures frappa à la porte d'un paysan à deux milles de chez lui, lui demanda de l'eau, et en but une grande quantité.

Il rentra un peu après minuit, sortit bientôt de sa chambre pour donner au jeune homme une lettre à mon adresse, qu'il lui recommanda de ne remettre qu'à moi seul, et lui dit en lui serrant la main et en le regardant tendrement : — Adieu, Michel, aime-moi ; — puis, le quittant, il rentra tout à coup, et, fermant la porte derrière lui, continua la lettre qu'il avait commencée pour Thérèse.

Une heure.

J'ai visité mes montagnes, j'ai visité le lac des Cinq-Fontaines, j'ai salué pour la dernière fois les forêts, les champs et les cieux ; ô mes solitudes.... ô ruisseau, qui le premier par ton cours m'enseignas la demeure de cette femme céleste... combien de fois j'effeuillai des fleurs sur tes ondes, qui bientôt devaient passer sous ses fenêtres, combien de fois

j'accompagnai Thérèse sur ton rivage, lorsque, enivré du bonheur de l'adorer, j'épuisais à longs traits le calice de la mort.

Mûrier sacré, je t'ai adoré, je t'ai laissé mes derniers remercîments et mes derniers soupirs. Je me suis prosterné devant toi comme devant un autel, et j'ai baigné l'herbe que tu ombrages des plus douces larmes que j'aie jamais versées ; elle me semblait encore chaude de sa présence. Heureuse soirée, comme tu es gravée en mon cœur.... j'étais assis près de toi, Thérèse, et les rayons de la lune, pénétrant à travers les rameaux, éclairaient ton visage angélique ; une larme roulait sur tes joues, je la recueillis avec mes lèvres, nos bouches se rencontrèrent, nos soupirs et mon âme passèrent dans ta poitrine. C'était le soir du 13 mai, c'était la journée du jeudi..... depuis cette époque il ne s'écoula pas un seul instant sans que cette soirée ne se représentât à mon souvenir. Depuis ce temps, je me suis regardé comme sanctifié, et j'ai dédaigné les autres femmes comme indignes de moi, de moi qui avais senti toute la volupté d'un baiser de ta bouche.

Je t'aimais donc, je t'aimais, et je t'aime encore d'un amour que moi seul peux comprendre... O mon ange, la mort est-elle à craindre pour l'homme qui t'a entendue dire que tu l'aimais... qui a senti courir dans ses veines toute la flamme qu'allume un de tes baisers.... qui a mêlé ses larmes aux tiennes... et maintenant encore que j'ai un pied dans la tombe... je crois te voir, et mes yeux s'arrêtent

sur ton visage resplendissant d'une flamme céleste... et bientôt,... tout est préparé.... la nuit n'est déjà que trop avancée.... adieu.... dans quelques instants nous serons séparés par le néant et l'incompréhensible éternité.... le néant!... oh! oui, mon Dieu.... je t'en supplie du fond de l'âme.... si tu n'as pas quelque lieu où nous réunir un jour pour ne nous quitter jamais, à cette heure solennelle de la mort, — je te conjure de m'abandonner au néant. Adieu, Thérèse... je meurs exempt de crimes... je meurs maître de moi-même, je meurs tout à toi... certain de tes larmes... Adieu... pardonne-moi... adieu... — Oh! console-toi, et vis pour consoler nos malheureux parents... ta mort ferait maudire mes cendres.

Si quelqu'un osait t'accuser de mes malheurs, confonds-le avec le dernier serment que je prononce en me précipitant dans la nuit du tombeau... *Thérèse est innocente!*

Maintenant reçois mon âme...

Michel, qui couchait dans la chambre voisine de celle d'Ortis, fut réveillé par un gémissement sourd et prolongé : il prêta l'oreille, pour écouter si on ne l'appelait pas, et ouvrit la fenêtre, soupçonnant que j'étais revenu et que je l'avais appelé. Mais, s'étant assuré que tout était tranquille, et la nuit encore obscure, il se remit au lit et ne tarda point à se rendormir. Il m'a dit depuis que ce gémissement l'avait effrayé d'abord, mais qu'ensuite il avait réfléchi

que son maître avait l'habitude de s'agiter ainsi pendant son sommeil.

Le matin, Michel, après avoir frappé en vain à la porte, força la serrure, appela dans la première chambre, et, ne s'entendant point répondre, s'avança en tremblant. Bientôt, à la lumière de la lampe qui brûlait encore, il aperçut son maître baigné dans des flots de sang. Il ouvrit les fenêtres pour appeler du secours, mais, voyant que personne ne l'entendait, il courut chez le médecin et le curé : tous deux étaient sortis pour assister un malade. Alors il entra en pleurant dans le jardin de M. T***; et comme Thérèse sortait avec son père et son mari, lequel justement lui annonçait qu'il avait appris qu'Ortis n'était point parti dans la nuit, ainsi qu'il le devait faire, cette nouvelle lui avait rendu l'espoir de lui dire adieu une dernière fois. Elle aperçut Michel qui accourait : elle se retourna alors de son côté, soulevant le voile qui couvrait son visage, sur lequel il était facile de lire une douloureuse impatience. — Michel les joignit, criant au secours, disant que son maître s'était frappé, mais qu'il ne le croyait pas encore mort. Thérèse l'écouta, immobile et les yeux fixes ; puis, sans verser une larme, sans pousser un cri, elle s'évanouit entre les bras d'Odoard. M. T*** accourut, espérant qu'il pourrait peut-être sauver la vie à notre malheureux ami. Il le trouva étendu sur un sofa, la figure presque entièrement cachée dans les coussins, immobile, mais respirant encore. Il s'était enfoncé un sty-

let sous la mamelle gauche; mais ce stylet, tombé près de lui, faisait présumer qu'il l'avait ensuite arraché de la blessure. Son habit noir et sa cravate étaient jetés sur une chaise voisine. Il n'avait conservé qu'un gilet, son pantalon, ses bottes et une écharpe de soie très large qui faisait plusieurs fois le tour de son corps, et dont un des bouts pendait ensanglanté, parce que, dans ses douleurs, il avait sans doute essayé de s'en débarrasser. M. T*** souleva doucement la chemise, qui, toute souillée de sang, s'était attachée à la blessure. Ortis alors tourna vers lui ses regards mourants, étendit un bras comme pour s'y opposer, et de l'autre lui serra la main..... Mais aussitôt, laissant retomber sa tête sur les coussins, il leva les yeux au ciel et expira.

La blessure était large et profonde, et, quoique n'attaquant pas le cœur, était devenue mortelle par la quantité de sang qu'il avait répandu, et qui coulait par torrents dans la chambre. Le portrait de Thérèse, noir de sang caillé, à l'exception du milieu, pendait à son cou, et les lèvres ensanglantées d'Ortis faisaient présumer que dans son agonie il avait plusieurs fois pressé contre sa bouche l'image de son amie. Sur le secrétaire était une bible ouverte, sa montre, et quelques feuillets de papier, sur l'un desquels était écrit : *O ma mère!* Ensuite, au milieu de quelques lignes raturées, on distinguait ce mot : *expiation;* puis un peu plus bas, ceux-ci : *de pleurs éternels.* Sur un autre, on lisait seulement l'adresse de sa mère; comme si, se repentant

de sa première lettre, il en eût commencé une autre qu'il n'avait pas eu le courage d'achever.

A peine fus-je arrivé de Padoue, où j'étais resté plus long-temps que je n'eusse voulu, que je fus effrayé de la foule de villageois qui pleuraient dans la cour. Quelques-uns d'entre eux me regardaient avec étonnement, et me conjuraient de ne pas monter. Je me précipitai en tremblant dans la chambre : j'aperçus alors M. T*** étendu avec désespoir sur le corps de mon ami, et Michel, à genoux près de lui, la figure contre terre. Je ne sais comment j'eus la force de m'approcher et de lui poser la main sur le cœur auprès de la blessure.... Il était mort, et déjà froid. Les pleurs et la voix me manquèrent ensemble : muet et immobile, je fixais des regards stupides sur ce sang, lorsque le prêtre et le chirurgien arrivèrent enfin. Aidé de quelques domestiques, ils nous arrachèrent à ce spectacle terrible. Thérèse passa tout ce jour au milieu du deuil de sa famille et dans un mortel silence; puis, quand la nuit fut venue, je me traînai derrière le corps de mon ami, qui fut enterré sur la montagne des Pins par trois laboureurs du village.

FIN DE JACQUES ORTIS.

OEUVRES CHOISIES

D'UGO FOSCOLO.

19.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS A BONAPARTE

AU CONGRÈS DE LYON.

I. Les principaux magistrats des pays situés au delà des Alpes m'ayant choisi pour te louer au nom du peuple et pour élever un monument qui éternise leur reconnaissance envers le FONDATEUR DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE, je n'ai pas hésité à accepter cette tâche difficile et ardue, parce que j'espère l'accomplir d'une manière digne de toi et de moi, malgré la faiblesse de mes talents. Pénétré de la beauté de mon sujet, embrasé de cet amour de la gloire qui est l'apanage ordinaire de toutes les grandes âmes, dévoué tout entier aux intérêts de la patrie, prêt à sacrifier mes jours pour la cause de la justice, tu n'entendras sortir de ma bouche aucune de ces phrases adulatrices qui flattent des oreilles vulgaires; le libre langage de la vérité est le seul qui convienne au plus grand des mortels. Je parlerai comme un homme qui ne craint pas ta puissance et qui n'en attend rien; je m'adresserai à ton cœur et à ton génie avec la confiance que m'inspire la conscience de ma sincérité et de ta vertu. Je vais t'ouvrir une nouvelle série de travaux glorieux en te révélant les maux dont la fortune contraire, l'insolence et la rapacité des conquérants, l'avarice et

l'ignorance des princes ont accablé les malheureuses provinces de l'Italie ; mes paroles éveilleront sans doute en toi le généreux désir de guérir nos blessures, et ce nouveau bienfait mettra le comble à ta gloire.

II. Si je te proclamais vainqueur de Toulon, exterminateur de tes ennemis, dominateur de l'Italie et de l'Égypte, sauveur de la France, fléau des tyrans, maître de la Victoire et de la Fortune, ami des Muses, disciple des Sciences, profond connaisseur des hommes, et, enfin, si je te répétais le plus grand de tes titres, celui de PACIFICATEUR DE L'EUROPE, je ne dirais rien qui ne soit déjà dans toutes les bouches et que l'histoire n'ait tracé en lettres ineffaçables sur ses pages d'airain. Ton nom seul prononcé suffit pour rappeler toutes ces choses ; et je serais un panégyriste importun, un orateur insensé si j'essayais d'orner d'une rhétorique vaine des faits si éloquents par eux-mêmes et si universellement connus. D'ailleurs, les siècles écoulés peuvent mettre en parallèle avec toi, comme guerrier, soit Alexandre, le vainqueur de l'Asie, soit César, le magnanime dictateur, soit Auguste, maître pacifique du monde, soit Alfred, père de l'Angleterre ; et tes récentes victoires associent à ton nom les noms de Moreau et de Masséna. A chacun de tes mérites, les temps passés peuvent opposer un mérite pareil : pour l'habileté politique, Tibère ; pour la philosophie, Marc-Aurèle ; pour la protection accordée aux lettres, Léon X. Et si plusieurs de ces

grands hommes ne sont pas entièrement purs de tout forfait, ils étaient mortels comme toi et leur sentence n'a pas été prononcée par leurs contemporains intéressés à les flatter ; mais c'est l'incorruptible postérité qui l'a gravée sur leur tombeau. Une foule d'exemples célèbres ont consacré cette maxime des sages de la Grèce : Aucun homme ne doit se dire heureux ni vertueux, avant l'heure de la mort.

III. Le titre que je te décernerai est nouveau dans les fastes des nations et dans la biographie des conquérants ; c'est celui de LIBÉRATEUR DES PEUPLES et de FONDATEUR DE RÉPUBLIQUES. A la faveur de ce titre tu l'emportes sur tous les hommes illustres qui t'ont précédé ; ils ont possédé au même degré que toi le génie militaire et les qualités du cœur, mais, aucun d'eux n'a propagé comme toi la liberté : Thésée et Romulus, qui créèrent des villes, s'en réservèrent le commandement absolu ; le divin Lycurgue et Brutus, le premier Romain, affranchirent leur propre pays, mais ne firent rien pour les autres nations. A toi seul appartient cette gloire, et tu la relèves encore d'un nouveau lustre en convoquant à Lyon les représentants de toutes les classes de la République Cisalpine :

Victorque, volentes
Per populos das jura.

Cependant, ô capitaine invincible, ô législateur philosophe, ô le premier des citoyens ! toute cette

gloire se changerait en honte éternelle si tu laissais plus long-temps cette République, fille de ta valeur et de ton génie, en proie à des proconsuls avides, à des magistrats prévaricateurs et incapables. Les prêtres eux-mêmes, toujours altérés de sang, n'ont peut-être pas commis autant de crimes en invoquant le Dieu de miséricorde que tes ministres ont commis de brigandages et de meurtres à l'abri de ton nom. Leur rapacité t'a fait maudire par l'agriculteur désespéré et chassé de son champ, par le marchand dépouillé de tout son avoir, par les juges intimidés ou violentés, par les malheureux pères de famille qui ne pouvaient donner autre chose que des larmes à leurs enfants qui leur demandaient du pain.

Mais, afin que mes discours ne te paraissent pas une déclamation vide de sens, je procèderai par ordre, et je prouverai que les trois éléments de toute organisation sociale, les lois, l'armée et les mœurs, sont corrompus dans notre République. Tous les vrais Italiens, tous ceux de mes compatriotes qui aiment le sol natal plus que leur propre vie sont là pour confirmer cette assertion; et si leur témoignage ne suffit pas je pourrai te fournir celui des mères et des épouses en larmes, des magistrats que la corruption n'a pas pu atteindre, des saints ministres des autels, des hommes vertueux persécutés, et enfin de tous ceux qui ont péri dans les révoltes ou qui ont été emportés par le désespoir ou par la faim. Ta grande âme applaudira sans doute à mes efforts; tu me sauras gré de te montrer ce qu'ont

encore de défectueux tes nobles institutions, et les siècles à venir pourront dire : « Heureux ce guerrier » puissant ! Il trouva des esprits indépendants qui » osèrent lui dire la vérité et il ne craignit pas de » l'entendre. »

IV. Toute constitution qui n'a pas pour base le caractère, les arts, les forces et les usages du peuple qu'elle doit régir; ou qui, donnant au pouvoir exécutif une autorité absolue sur les fonds de l'état et sur les emplois, ne laisse plus aux législateurs que le triste rôle de pérorer à la tribune et de sanctionner des lois souvent contradictoires et désastreuses, n'est plus une loi organique mais un instrument de ruine et de mort. Eh bien ! telle était la constitution que tu apportas à notre République de la part du directoire français ; mais en nous la donnant tu prévoyais sans doute ses tristes résultats, et tu te promettais peut-être intérieurement de nous en débarrasser un jour. Tu as montré à tes concitoyens et au monde étonné combien ces lois étaient funestes ; un des premiers actes de ta dictature fut de les abolir en France. Sans cette courageuse suppression la France enveloppée par les armées ennemies eût probablement subi le même sort que la Pologne. Combien ces lois ne devaient-elles pas être plus fatales pour nous qui étions enchaînés sans être unis, abattus par vos armes et désarmés, livrés en proie à des révolutions qui au lieu de nous instruire n'avaient servi qu'à nous faire perdre la raison ! A quelles mains, me demandera-t-on, l'exécution de

ces lois fut-elle confiée ? Je passerai sous silence les discussions orageuses et perfides qui troublaient les séances législatives, les suffrages et les votes vendus au plus offrant, la ridicule arrogance de ceux qui affectaient des dehors de patriotisme après s'être montrés les plus rampants des esclaves, le trafic indigne par lequel tous ces représentants du peuple, quittant tout à coup la livrée de la misère apparurent au peuple affamé revêtus des insignes de l'opulence. Je ne raconterai pas les trésors avec lesquels le directoire muselait ces libéraux perfides qui hurlaient après le pouvoir pour en obtenir une proie ! J'étendrai le manteau de l'oubli sur ce gouffre où se remuait tant de fange et tant d'or. Je ne reprocherai même pas à nos orateurs leur ignorance insigne ; car tous les hommes de science et de cœur s'étaient tenus à l'écart de ces assemblées, par crainte et par prudence. O Italiens ! votre belle langue, cette langue sacrée qui est éclose la première à la renaissance des lettres, qui s'est prêtée la première aux inspirations des muses modernes, était défigurée par ceux qui s'appelaient vos représentants ; que dis-je ? ils lui préféraient un idiome étranger qu'ils connaissaient à peine et dans lequel ils discutaient et rédigeaient les lois dont l'élaboration leur était abandonnée. Loin de moi la pensée de blâmer tes choix, ô Bonaparte ! tu ne pouvais distinguer à première vue ceux qui étaient capables de gouverner de ceux qui ne l'étaient pas : je crois même qu'il aurait été difficile de réunir les premiers en nombre suffisant ;

les hommes sages et forts cherchaient la liberté dans la retraite et se cachaient afin de ne pas devenir les valets de la puissance étrangère. Quand même nos lois eussent été créées par un Dieu et exécutées par un sénat composé des magistrats les plus illustres et les plus intègres, qu'auraient-elles pu dans un pays où le pouvoir suprême résidait entre les mains de l'armée, où toutes les questions se tranchaient par le glaive? Le corps législatif, les tribunaux, le conseil d'état n'étaient qu'un vain nom, qu'une fiction décevante; et tandis que vos guerriers nous achetaient notre liberté au prix de leur sang, vos généraux et vos proconsuls courbaient notre tête sous un joug accablant et nous frappaient avec une verge de fer. Où étais-tu, ô libérateur des peuples, lorsque le Conseil des Anciens attaqué par des hommes d'armes se vit contraint de signer la sentence de mort de la République en ratifiant le *Traité d'alliance* que lui imposa la perfidie des cinq despotes? Si nous ne l'avions pas accepté nous serions retombés dans la condition honteuse et déplorable de peuple conquis, et, l'ayant accepté, l'impossibilité où nous étions de l'observer long-temps devait nous faire passer aux yeux des hommes pour des parjures, pour des traîtres indignes du bienfait de la liberté. Où étais-tu lorsque *Trouvé* et *Riveau*, foulant aux pieds le droit des gens, d'ambassadeurs qu'ils étaient se firent dictateurs et obligèrent les législateurs et les magistrats à jurer obéissance à une autre constitution que celle que tu nous avais don-

née? Le peuple ne prit point part à cette solennelle infamie; le peuple professait un profond mépris pour ces nouvelles lois et pour ces nouveaux maîtres. Ce fut donc au milieu d'une horreur universelle, au milieu des protestations magnanimes de quelques législateurs inaccessibles à la crainte et fidèles au principe de la souveraineté du peuple si outrageusement violé ; ce fut, dis-je, au milieu de l'indignation générale que l'on osa promulguer une constitution illégale par son origine, et tyrannique par les violences qui en accompagnèrent l'inauguration. Tu étais alors retenu loin de l'Italie par ces mers que tes victoires ont rendues célèbres, et les éléments contraires semblaient s'efforcer d'y prolonger ton séjour comme s'ils eussent été d'intelligence avec ces tyrans qui, redoutant ton patriotisme, cherchaient à t'écarter de cette France dont ils espéraient s'attribuer la direction, et de cette malheureuse Italie dont ils voulaient consommer la ruine. Je n'entreprendrai pas de te dépeindre nos misères, il suffira que tu saches qu'au lieu de tribunaux et de cours de justice nous avions des juges inexorables qui condamnaient à mort sans forme et sans délai; au lieu d'un impôt régulier, on nous frappait de contributions forcées : les droits les plus sacrés étaient méconnus; partout la rapine, l'iniquité, le despotisme triomphaient.

Il est moins pernicieux d'avoir de mauvaises lois que de n'en avoir pas du tout; une société privée de lois, si elle renverse les tyrans, tombe aussitôt en

proie à la multitude féroce et effrénée. La France nous a offert un exemple à jamais mémorable de cette vérité à cette époque fatale où ses citoyens parvenaient au pouvoir à travers des flots de sang. Cependant, l'empire de la multitude est de peu de durée; sa trop grande étendue entraîne sa perte, et des bouleversements qui signalent son passage il sort des leçons salutaires pour les gouvernements suivants. C'est pourquoi je trouve que le sort de la République Cisalpine a été le plus triste de tous; une puissance étrangère établie dans nos villes semblait ne vouloir les qualifier du titre de *villes libres* que pour se dispenser de leur donner des lois et pour n'en observer aucune : aussi, sûre de l'impunité, on l'a vue envahir sans crainte toutes les charges de l'état, opprimer tous les citoyens et se reposer calme et superbe sur les débris de notre honneur outragé et de notre nationalité détruite.

V. Mais les lois les plus sages, à quoi serviraient-elles si l'armée n'était là pour les faire respecter? Au moment de ton départ tu nous donnas un conseil qui devait nous sauver ; tu nous exhortas à apprendre le maniement des armes. Ce conseil ne fut pas perdu, la jeunesse italienne l'embrassa avec ardeur; tous, excités par le souvenir des hauts faits de nos ancêtres, encouragés surtout par ton sublime exemple, nous nous revêtîmes des insignes des guerriers. Nous accueillîmes avec empressement cette noble institution qui, armant tous les citoyens, ne permet plus que les destinées des villes soient

commises à des mains mercenaires, et qui allume de bonne heure, dans les âmes, le saint amour de la patrie et de la gloire militaire; nous pouvions, par nous-mêmes, punir nos tyrans et leurs satellites et repousser l'étranger. Mais bientôt les traîtres qui nous gouvernaient, effrayés à l'aspect de notre force, semèrent parmi nous la discorde, la dissension, l'or corrupteur, et parvinrent à dissoudre, dès son origine, un corps qui eût été l'appui et le défenseur de la République. Ici, je ne tairai pas un fait que je crois authentique : c'est que nos proconsuls n'eussent pas échappé au châtiment qu'ils méritaient, si des secours et des pleins-pouvoirs ne leur étaient venus des bords de la Seine; notre République opposait des obstacles à l'ambition insatiable du Directoire et il mettait tout en œuvre pour l'étouffer. Nos cités occupées par d'innombrables légions confédérées, appauvries par l'entretien de cette soldatesque rapace, dépeuplées par le glaive et par la misère, baissèrent la tête et se turent. Vous seuls, ô guerriers français, aussi généreux que braves; vous seuls, quoique épuisés par les blessures, par la faim, par les longs voyages et surtout par la barbarie de vos chefs, nous vous avons vus gémir de nos malheurs et mêler vos larmes aux nôtres; nous vous avons entendus plaindre le sort de Bonaparte, dont les brillantes victoires n'avaient servi qu'à humilier votre patrie et vos alliés.

Et qu'on ne nous accuse pas de faiblesse; qu'on ne dise pas que le courage nous a manqué, que,

enfants dégénérés d'aïeux illustres, nous ne sommes plus capables ni dignes de reprendre rang parmi les nations, de redevenir forts et puissants ! Si quelqu'un osait nous adresser ces reproches immérités, mille voix s'élèveraient pour le confondre. Répondez, Italiens dont les cadavres ont rempli l'Adige ; répondez, vous qui avez péri dans les vallées de Trébie et dont les ossements gisent épars pêle-mêle avec ceux des guerriers français et de ces Romains que fait frémir le nom du nouvel Annibal : vous qui tombâtes près de Gênes avec l'héroïque Fantuzzi, prenez la parole ! Tous, d'une commune voix, vous vous écriez : *Nous avons combattu vaillamment ; nous sommes morts en hommes libres, bien que nous fussions peu nombreux et dédaignés.* Les drapeaux enlevés à l'ennemi par la courageuse jeunesse de Bologne, qui chassa les rebelles sans y être obligée par la loi, ni invitée par l'amour du gain, flottent encore à nos murailles et rendent témoignage de notre valeur. Les trophées que nous avons dressés en Égypte, en Toscane et dans le Tyrol, après les batailles où nous avons pris part, font foi de ce que j'avance. En effet, qui aurait pu vaincre des hommes qui combattaient avec toi et pour toi et auxquels tu communiquais ton audace et ta force ! Mais enfin ta destinée sera semblable à la nôtre ; tu es mortel comme nous.

VI. Nos plaies se rouvrent, et ma voix expire sur mes lèvres, quand je considère la dépravation de nos mœurs, l'avilissement, l'ignominie dans laquelle un honteux esclavage nous a plongés. Quels

sont les faits qui se présentent à ma mémoire? Il ne s'agit ni de tyrans expulsés, ni de princes égorgés, ni de séditions, ni d'une longue alternative de défaites et de victoires; mais de calomnies, de concussions, d'adultères, de basses adulations, de délations, d'intrigues, de fraude et de démence: je n'ai pas à raconter des crimes audacieux, fruits de l'orgueil et de l'ambition; mais des vices infâmes, enfants de la corruption et de toutes les passions viles. Aussi, par respect pour ta dignité, par égard pour notre honheur, je ne m'étendrai pas longuement sur des circonstances que j'aurais volontiers ensevelies dans un éternel oubli si l'intérêt de mes concitoyens et de ta propre gloire ne m'avait fait un devoir de te les révéler. Je ne parlerai pas de l'immoralité des particuliers, du peuple et de l'armée; ce sont là des maux communs à toutes les villes d'Europe et peut-être inhérents à toute société humaine. Je ne t'entretiendrai donc que de la conduite des membres du gouvernement; parce que c'est d'eux que vient tout le bien et tout le mal, et que leurs vices peuvent corrompre la nation comme leurs vertus peuvent la régénérer.

Nous comptions à notre tête des hommes qui n'avaient reçu aucune éducation politique ni militaire (et cette éducation est une condition essentielle chez le chef d'une république): c'étaient d'anciens esclaves qui étaient devenus tout à coup maîtres de leurs concitoyens, sans pour cela devenir maîtres d'eux-mêmes; toujours courbés sous le joug de leurs passions, toujours dominés par les circonstances aux-

quelles ils étaient incapables de commander ; toujours flottants entre l'amour du pouvoir et les dangers du pouvoir, leurs actes se ressentaient de leurs perplexité ; ils possédaient l'autorité royale, mais, dépourvus d'audace et de ruse, ils ne savaient être ni hardis, ni habiles ; accablés par la conscience de leurs propres vices, défiants entre eux, peu d'accord, toujours prêts à vomir des injures les uns contre les autres ; honnis par ceux-là même qui les flattaient et à qui ils distribuaient les charges et les honneurs ; odieux au peuple à cause de leur despotisme et méprisés à cause de leur imbécillité ; enflés de l'ambition de régner, mais étrangers à toute pensée de gloire ; lâches et rampants avec les forts, et forts seulement avec les faibles, ils étouffaient les accusations par des largesses et les plaintes par des menaces ; et sans cesse en danger de crouler, ils employaient l'or contre leurs ennemis, les intrigues contre leurs supérieurs, et la trahison contre les princes étrangers. Quand le trésor était vide, quand les bons citoyens gémissaient, quand la concussion s'organisait légalement, quelle consolation offriez-vous à notre douleur? Vous nous disiez : *Obéissons, restons tranquilles, on ne doit se révolter qu'à la dernière extrémité.* Perfides ! la patrie n'était-elle pas réduite à cette extrémité terrible ? vos exactions ne l'avaient-elles pas mise au bord de la tombe ? La patrie mourait et d'une mort lente et ignominieuse. Quelquefois, je le sais, on vous prescrivit le crime comme un devoir ; on força votre main : mais vous étiez

bien aises que l'on vous forçât ; vous auriez pu résister au pouvoir inique qui vous faisait violence, mais vous aimâtes mieux lui céder. Quand Brennus attaqua Rome, il ne tarda pas à pénétrer en vainqueur dans l'enceinte du Capitole, où s'étaient réfugiés tous les Romains capables de porter les armes; les enfants, les mères, les vestales, les matrones et les jeunes vierges prirent la fuite. Mais les prêtres des dieux, les vieillards qui avaient rempli de hautes fonctions politiques ou militaires n'abandonnèrent pas la ville, bien que les glaces de l'âge les rendissent inhabiles à la défendre; ils s'armèrent des insignes de leurs dignités et de leurs couronnes triomphales, et, s'asseyant dans le Forum, sur des chaises d'ivoire, ils attendirent tranquillement l'arrivée des Barbares. Brennus, après avoir occupé le Capitole et le reste de la ville, entra dans le Forum et s'arrêta étonné à la vue de tous ces vieillards vénérables qui, appuyés sur leurs bâtons et se regardant les uns les autres d'un air d'assurance, ne paraissaient pas s'apercevoir du danger qui les menaçait. Les Gaulois, saisis d'admiration et de respect, restèrent longtemps sans oser s'approcher d'eux, car ils les prenaient pour des êtres plus qu'humains. Enfin un barbare s'étant enhardi jusqu'à toucher la barbe d'un de ces vieillards nommé Papirius, celui-ci le frappa de son bâton; le Gaulois, tirant son épée, tua Papirius, et ce meurtre fut le signal d'un massacre général. Ainsi périrent ces nobles Romains qui n'avaient voulu honorer le triomphe de leurs ennemis

ni par d'inutiles insultes, ni par d'humiliantes prières. O chefs de la République Cisalpine! si vous n'aviez pas assez de fermeté pour suivre ce grand exemple, il vous restait un parti qui sauvait à la fois votre honneur et votre vie, c'était de rentrer dans la vie privée en disant à la France et au monde que la ruine de votre patrie étant décidée vous ne vouliez pas servir d'instruments à ses oppresseurs. Il y a eu cependant quelques nobles exceptions; deux membres du Directoire ont repoussé le traité d'alliance, et quelques représentants sont demeurés fidèles à leurs serments. Mais ce qui vous accuse, ce qui dénonce vos crimes, c'est le changement qui s'est opéré dans votre position sociale, ce sont ces richesses immenses qui vous ont fait passer en si peu de temps de la plus humble condition à la plus superbe opulence. Celui qui supporte l'injustice avec fierté est un sage! celui qui la dissimule et en pleure est un lâche; mais celui qui l'emploie comme moyen de faire fortune est un abominable scélérat.

Je ne te ferai pas passer en revue les milliers de satellites dont ce gouvernement s'environnait. C'étaient des gens d'un rang infime et d'une haute cupidité; des misérables sans patrie comme sans naissance, incapables de commander et indociles aux lois; corrompus et corrupteurs; marchands de leurs épouses, de leurs sœurs, de leurs filles; complices de toutes les factions et de toutes les brigues; des délateurs, des usuriers, des baladins, des persécuteurs de la vertu, des suborneurs de femmes qu'ils

livraient aux magistrats en échange des meilleurs emplois, enfin une horrible multitude de criminels de bas étage, que dans un autre temps et dans d'autres circonstances la société eût bannis à jamais de son sein, mais dont notre gouvernement avait besoin pour exécuter ses projets tyranniques. Plusieurs même furent chargés d'enseigner dans nos universités, des sciences qu'ils n'avaient jamais apprises; et ces titres, ces émoluments dont ils frustraient indignement l'homme savant et modeste qui avait travaillé toute sa vie pour les mériter, furent conférés aveuglément à des aventuriers ignorants et stupides.

Qui le croirait? ces professeurs improvisés, non contents de déposséder les vivants, allaient encore troubler le repos des morts jusque dans les tombeaux; ils insultaient à l'ombre d'Horace et de Virgile qu'ils osaient traiter de courtisans et de parasites d'Auguste, d'écrivains serviles que toute âme libre doit mépriser..... Oh! lie de la race humaine! pervers qui n'aimez d'autre liberté que celle de faire le mal, n'est-ce pas à l'adulation que vous devez l'or dont vos coffres débordent? N'est-ce pas par l'adulation que vous vous êtes élevés aux places que vous n'avez jamais été capables d'occuper? En attendant, tous ces infâmes triomphent; ils ont envahi les tribunaux et les ministères; ils sont secrétaires de légation, préfets des villes, surintendants des théâtres, administrateurs des fonds de l'armée, professeurs dans nos universités et dans nos lycées; ils rient et se félicitent de voir trompées les

justes espérances des savants, des vieux militaires à qui leurs nombreux services, leurs études ou leurs blessures donnaient des droits légitimes à tous ces emplois. En confiant la direction du trésor, de la police, de la politique intérieure et extérieure, à des agents imbéciles, le gouvernement s'est assuré sur toutes les branches du pouvoir une autorité entière et sans contrôle.

Caligula me remplit d'horreur lorsque, par un féroce caprice, il fait fermer tous les greniers de Rome et condamne son peuple au supplice de la faim; mais nous réservons à la postérité une histoire encore plus effroyable, et elle aura peine à croire les malheurs qu'ont attirés sur nous les dévastations de la guerre, la rareté des céréales et la cupidité des accapareurs. On vit des hommes d'argent, spéculant sur notre misère, chercher à l'augmenter pour accroître leurs richesses; on les vit, complices de la famine et de la peste, rivaliser de fureur avec ces envoyés de l'enfer. Ces vallées où flottait tous les ans l'or des épis, n'offrirent plus qu'une aride poussière à l'agriculteur affamé; leurs échos, accoutumés aux chansons de la moisson et des vendanges, ne répétèrent plus que des cris de désespoir et des râlements d'agonie, et dans leurs sillons ravagés par le boulet la famine entassa des ossements humains.

Cependant les anciennes haines de province à province, de ville à ville, attisées par la politique étrangère, se rallumaient terribles; la discorde la plus

violente minait la République : elle ne régnait pas seulement entre les provinces, elle troublait l'intérieur même des familles; les amis, les parents, les époux se partageaient en deux camps ennemis: les uns adoptaient le nom d'*aristocrates*, les autres s'intitulaient *patriotes;* et chaque faction ne songeant qu'à satisfaire son ambition effrénée, foulant aux pieds les intérêts publics, embrassait la cause de quelqu'un de ces princes étrangers qui, par la fraude ou par les armes, cherchaient à se rendre maîtres de la malheureuse Italie. Aucune de ces factions ne reconnaissait plus de patrie : et en effet, peut-on appeler patrie une terre où le puissant est sans pitié, où le pauvre est sans pain, où la nation n'a ni lois, ni gloire, ni force? Leurs instigations poussaient le peuple aux plus odieux excès : les *patriotes*, ennemis de toute religion, de toute moralité, l'excitèrent à l'impiété et à la licence; les *aristocrates*, stupidement superstitieux, lui soufflaient le feu du fanatisme. Le peuple condamné par notre organisation sociale à une ignorance éternelle, au dur travail, à la misère et conséquemment au crime et à l'insubordination, n'a d'autre frein que la crainte d'un Dieu vengeur, et d'autre espérance que celle d'un monde à venir entièrement différent de celui-ci qu'il arrose incessamment de ses sueurs et de ses larmes. Les prêtres insultés et menacés par la foule, dépouillés de leurs biens, montraient aux fidèles des églises dévastées, des autels profanés, des images renversées; et pleins

de douleur et d'amertume, gémissant comme autrefois les prophètes juifs pendant la captivité des Hébreux à Babylone, ils insinuaient, dans l'intérieur des familles, la haine du gouvernement républicain, et annonçaient que le Seigneur outragé ne tarderait pas à confondre les impies. Nos gouvernants n'ont jamais connu cette maxime politique qui défend de persécuter les sectes, et qui veut que, lorsqu'elles sont puissantes, un prince habile les extermine aussitôt par le glaive, ou les dissipe en fomentant leurs vices; mais quand les sectes sont faibles, on doit les mépriser. Il n'y a que les années et l'inconstance naturelle à l'espèce humaine qui puissent faire tomber les religions dans l'oubli. De tout temps on a vu les hommes insouciants des choses qu'on méprisait, et avides de celles qu'on leur interdisait. Mais les *patriotes*, tantôt délateurs, tantôt guerroyeurs, et toujours instigateurs du peuple; ornés d'insignes ridicules, armés de propos séditieux, de bravades irritantes, acharnés contre les prêtres, contre les patriciens et surtout contre les indifférents; missionnaires de trouble et de rébellion, plus ambitieux d'immoler des martyrs que de recruter des prosélytes; féroces et implacables dans leurs paroles, timides et incertains dans leurs actions, vantaient dans des libelles infâmes leur dévouement à la chose publique et, au lieu de le prouver par des traits de courage, par des accusations publiques et fondées, répandaient secrètement le venin de la calomnie, souillaient de

leur bave impure les réputations les mieux établies et remplissaient le parti contraire, celui des *aristocrates*, d'un désir de vengeance bien légitime, et qui devait éclater à la première occasion favorable. Les *aristocrates*, aigris par de longs ressentiments, embrasés des fureurs du fanatisme, et soutenus par d'immenses richesses, profitèrent du premier revers de fortune pour châtier l'insolence de leurs adversaires. Alors, pendant que les hordes russes et allemandes désolaient nos campagnes, déshonoraient nos lits, ensanglantaient nos tables; nos nobles patriciens, surpassant en cruauté les étrangers eux-mêmes, dressaient des échafauds et des potences dans nos villes, formaient des listes de proscription, confisquaient les biens de leurs concitoyens et les livraient sans distinction à l'exil ou à la mort. La France fut inondée d'une multitude d'émigrés et de proscrits italiens qui s'en allaient mendiant leur vie de porte en porte; les femmes, les vieillards qui ne purent les suivre furent plongés dans les cachots, et partout on ne vit que pillages, incendies et massacres!

VII. Ainsi, la fortune, les hommes et le ciel avaient abandonné l'Italie : mais aujourd'hui l'espérance, seule divinité toujours fidèle aux malheureux mortels, nous promet le retour de temps plus calmes; ta présence, ô Bonaparte! nous annonce que nos maux sont finis et que les destins nous sont redevenus propices. Je viens, au nom de la patrie, te remercier d'avance pour tout le bien que tu vas lui

faire; elle attend de toi son salut, et son attente ne sera pas trompée. Notre patrie n'est-elle pas aussi la tienne, n'es-tu pas Italien comme nous!

Les conquérants et les tyrans sont forts et puissants, grâce à la lâcheté des peuples; mais au milieu de leur grandeur ils ne sont pas heureux.

Toi qui planes au-dessus d'eux, toi qui n'aspires qu'à une gloire pure, la seule qui soit durable, tu voudras ceindre ton front d'une couronne plus brillante que celle des héros; tu voudras posséder la couronne que les anciens décernaient aux pacificateurs et mériter le titre de *sauveur des peuples conquis*. Timoléon, cet homme aussi grand que Dieu, qui extirpa du beau sol de la Sicile l'arbre vénéneux de la tyrannie, ne put faire refleurir la céleste liberté que pour quelques années; car bientôt l'arbre monstrueux étendit de nouveau son ombre malfaisante sur ce peuple infortuné et lui déroba la lumière du ciel. N'entends-tu pas l'Italie qui te crie : « Der-
» nier boulevard de la liberté, Venise régnait encore
» sur les flots adriatiques; là semblait s'être réfugié
» le dernier reste des vertus de l'ancienne Rome.
» Le temps, arbitre souverain des choses de ce
» monde, la politique des potentats, ou même ses
» propres crimes, ont déterminé sa chute; cependant
» les âges futurs entendront avec douleur le nom de
» Bonaparte sortir de ses ruines! » Mais ce reproche pourra se convertir en éloge, car l'histoire assise sur les ruines de Venise écrira ces mots sur son livre : « La fortune était contraire à l'Italie, et Bo-

» naparte était contraire à la fortune; il anéantit
» une république ancienne, mais il en fonde une
» nouvelle plus grande et plus libre. »

Déjà je vois renaître dans les états cisalpins ces lois qui faisaient croire que Venise durerait éternellement, ces lois sages qui opposaient des barrières infranchissables à l'ambition ardente des nobles, et aux mauvaises passions de la populace. Elles tariront l'extrême pauvreté qui plonge les nations dans l'esclavage et l'extrême opulence qui sert d'escabeau aux ambitieux pour s'élever au trône. Nous sommes hommes avant d'être citoyens, notre âme est dévorée de la soif de commander et de l'amour du bien-être; c'est pour cela que les pauvres sont toujours prêts à vendre leur liberté, et les riches à acheter le pouvoir. Ces deux maux inévitables altérèrent l'esprit de la constitution de Venise, et furent cause que cette république, de démocratique qu'elle avait été dans le principe, devint aristocratique et tomba à la merci d'un petit nombre de despotes qui prirent pour appui de leur autorité la couardise des patriciens, l'ignorance des bourgeois et la corruption du peuple.

Ton premier soin doit être de relever la justice, dans laquelle résident la vertu, la puissance, la gloire des nations, et qui seule peut faire prospérer les intérêts publics et privés. Un budget beaucoup plus fort que les récoltes, les extorsions militaires, la mauvaise foi des administrateurs ont délabré nos finances, anéanti le crédit, paralysé l'industrie,

accru le taux de l'usure et rendu tous les citoyens ennemis irréconciliables du gouvernement. Mais le rappel des troupes étrangères, l'exécution de quelques brigands illustres, un juste équilibre entre les dépenses et les revenus pourront rétablir l'ordre troublé, et la confiance du gouvernement envers le peuple réveillera la confiance entre les citoyens. Chacun voyant ses propriétés assurées contre la violence, le paiement des impôts reprendra un cours régulier; le commerce, l'industrie sortiront de leur torpeur; l'agriculteur rouvrira le sein de la terre oisive; enfin la moralité du gouvernement corrigera l'immoralité de la nation, et le vice n'aura plus d'autre asile que les ténèbres où il est né.

Je ne crois pas qu'il soit possible de créer dès l'abord une constitution parfaitement adaptée au génie de notre pays; mais quand une fois notre gouvernement aura pris l'équité et la justice pour principe régulateur de tous ses actes, je suis convaincu que le temps et l'expérience créeront un code de lois tels que le demande notre caractère national. Avant tout il faut songer à écarter de nous l'influence des cours étrangères, à donner du pain aux classes pauvres, à mettre un frein à la cupidité des riches; il faut, dis-je, faire fleurir dans la Cisalpine cette grande vertu qui est l'âme et le rempart des républiques : l'AMOUR DE LA PATRIE.

VIII. Alors la patrie ne sera pas défendue par des troupes auxiliaires et mercenaires, par des masses de populace armée, par des forces permanentes

qui, au milieu de la paix générale et de l'abondance, sèment la guerre intérieure et la famine; par des esclaves à tant par jour, par des soldats que la loi a traqués comme des bêtes fauves et traînés à la caserne comme un criminel qu'on mène dans une prison, mais par de courageux volontaires qui combattront vaillamment pour le pays auquel ils devront leur bien-être et leurs honneurs. Regarde! déjà toute la jeunesse cisalpine s'exerce à porter les armes! « O Bonaparte, dit-elle, nous t'invoquerons » dans les combats comme les Romains invoquèrent » Romulus divinisé; nous te consacrerons des autels » et des statues sur les champs de bataille, nous » t'offrirons des hécatombes sur les tombeaux » de tes ennemis. Nous servirons de modèle à tous » les Italiens, qui attendent de nous seuls le rétablis- » sement de leur antique liberté; notre concorde, » notre union, notre discipline militaire, notre bra- » voure feront revivre les vertus de nos ancêtres, et » rendront à l'Italie sa première splendeur. »

O Italiens, puissiez-vous éteindre les haines qui, de maîtres du monde que vous avez été, vous ont rendus les esclaves de vos anciens sujets! La patrie est en proie aux Barbares, il faut la délivrer de leur joug : ne consumez pas vos forces contre vous-mêmes, et, si notre mauvais génie, si la nécessité nous poussent à la guerre civile, combattons jusqu'à la victoire, mais n'allons pas plus loin; ne combattons jusqu'à la mort que dans nos luttes avec l'étranger. Nos inimitiés, il n'est que trop vrai, sont invétérées;

mais à quoi sert de les venger? Est-ce que nos guerres intestines rendront le jour à tous ceux de nos concitoyens qui sont morts dans l'exil, au fond des cachots ou dans nos discordes civiles? Des massacres nouveaux effaceront-ils l'horreur des anciens? Cet art sanguinaire qui vous a fait perdre l'honneur, la liberté, la puissance, vous les fera-t-il reconquérir? Et pour qui les avez-vous perdus? pour qui avez-vous combattu jusqu'ici? vous n'avez combattu ni pour les autels, ni pour vos enfants, ni pour vos mères, ni pour vos épouses, ni pour vos foyers, ni pour vos opinions, ni pour vos passions; vous avez combattu pour des nations étrangères, pour des ennemis de votre race et de votre pays; vos ossements ont servi à bâtir le trône de je ne sais quels potentats du nord, dont la sage nature nous avait séparés par des murailles de rochers et de montagnes! Oh! les mains de l'Italie ruissellent de sang italien! ce sang criera vengeance, ce sang vous accusera de trahison jusqu'à ce que vos mains se plongent dans les entrailles de vos tyrans!

Ce n'est pas que je veuille accuser de nos maux les césars ou les pontifes romains ou tels autres de ces monarques européens qu'on voyait autrefois attiser parmi nous le feu de la discorde pour se donner ensuite le mérite de l'éteindre, et pour se payer de ce service en nous rendant leurs tributaires; mais je pleure en voyant veuves et esclaves les belles villes où j'ai été élevé, où j'ai appris à penser librement, où la voix du passé raconte encore tant d'ex-

ploits glorieux, où s'élèvent les tombeaux de tant de morts immortels : oui, je pleure de voir la reine de l'univers couchée dans la poussière et dépouillée par sa propre fureur de ses ornements royaux.

Notre destinée est si cruelle que même la religion chrétienne, qui aurait dû nous inspirer des mœurs plus douces et nous unir des liens d'une concorde fraternelle, se révoltant contre les lois de son divin fondateur, s'érigea chez nous un trône où elle se prostitue effrontément aux peuples et aux rois. Où n'a-t-elle pas répandu ses indulgences et ses poisons, ses anathèmes et ses bûchers, ses bulles et ses poignards? Elle s'est emparée de la terre en vendant le ciel, elle a pris l'enfer à sa solde; tous les vices, tous les crimes ont été ses agents et ses ministres. Que de fois n'a-t-elle pas appelé en Italie ces hordes de Barbares, toujours prêtes à y descendre et déjà accoutumées à la ravager! Aussi, dans le treizième siécle, le grand Alighieri et maints autres esprits sublimes, exilés par les factions et portant çà et là leur auguste infortune, regardaient-ils la domination des empereurs comme préférable à celle des papes, et faisaient-ils des vœux pour qu'elle s'établît pour toujours sur les débris du trône pontifical. Aujourd'hui, grâce à ton génie, l'Église est revenue à sa pureté originelle; tu as séparé la tiare de la couronne et tu fais rentrer les prêtres dans la sainte voie de l'Évangile. Ils ne nous inculqueront plus la haine ni la discorde, mais la paix et l'amour. Ils ne seront ni pauvres ni opulents, ni esclaves ni

maîtres; ils obéiront comme l'homme-Dieu aux lois civiles: lois universelles et inexorables, lois protectrices de la vertu et exterminatrices du crime. Le Père des humains n'a pas besoin de la fumée de nos holocaustes; l'inquisition mettra un terme à ses exécutions et à ses persécutions; on ne verra plus l'intolérance dénoncer et traîner au supplice ceux qui adorent l'Éternel par un culte différent et par d'autres prières que nous. Le ciel envoie de temps en temps aux nations quelque grand homme, quelque saint apôtre à qui la postérité reconnaissante élève des statues ou des autels. Nos prêtres n'essaieront pas d'affaiblir en nous la reconnaissance que nous inspirent tes nombreux bienfaits. Ils n'empêcheront pas le culte que nous vouerons un jour à tous les héros qui auront secouru notre patrie et auxquels nous serons redevables de notre liberté.

IX. Oh! que de prospérités tu promets à l'Italie, toi qui as rendu si promptement à la France les lois, la paix, la gloire, la foi et la richesse! Viens! à ton aspect toutes les fautes seront pardonnées, toutes les plaies seront guéries, tous les heureux présages de notre République se trouveront réalisés. Oh! pourquoi la nature, qui t'a doué d'un génie divin et de forces surhumaines, ne t'a-t-elle pas doué d'une âme divine et d'un corps immortel? Quel peuple ne voudrait avoir Bonaparte pour LÉGISLATEUR, pour CAPITAINE, pour PÈRE, pour DICTATEUR PERPÉTUEL? — Mais quels furent les successeurs du sage Numa? S'il m'était donné d'écarter les profondes

ténèbres qui enveloppent l'histoire de l'ancienne Rome, je verrais peut-être les Romains n'invoquer Numa qu'avec crainte et à voix basse; car la tyrannie des Tarquins avait proscrit sa mémoire après avoir aboli ses lois ; et si Brutus ne s'était chargé lui-même de venger la pudique Lucrèce, non-seulement les travaux de Numa eussent irrévocablement disparu, mais son nom même eût été à jamais oublié ; le despotisme anéantit tout ce qui est grand et noble, tout ce qui est pur et saint. Tu es encore à temps. Fais que ce ne soient pas les hommes mais les lois qui règnent dans notre pays; ne l'abandonne pas à la merci des nations étrangères mais à ses propres forces ; sans quoi ton entreprise deviendrait le jouet de l'ingratitude des hommes et des caprices de la fortune. Ta gloire vivra encore lorsque nous ne serons plus, lorsque de nouveaux crimes, de nouveaux idiomes auront remplacé les nôtres, mais notre reconnaissance pour tes bienfaits ne survivra pas à la République Cisalpine et la République Française. Pourvois donc tout à la fois à notre prospérité et à ta gloire. Que tes lois, ton exemple et notre énergie soient tels que plus personne n'ose chercher à nous dominer après toi. Qui pourrait jamais, je ne dis pas t'égaler, mais seulement te suivre de loin? Il se passe quelquefois bien des siècles sans que la nature envoie à l'humanité souffrante un de ces hommes qui doivent guérir ses maux ; et rarement ces hommes savent, comme toi, apaiser les fureurs de la guerre et profiter des avantages

de la victoire pour affranchir des peuples et fonder des républiques. Au contraire, plus tes travaux auront été sublimes, plus celui qui succédera à ta puissance sans succéder à ton génie s'efforcera de les ternir et de changer tes bienfaits en fléaux. Puisque tu n'es notre chef que passagèrement, confirme et consolide notre liberté en la laissant intacte. J'entends par liberté (et tous mes concitoyens partagent mon opinion) de n'avoir à notre tête aucun autre magistrat ou capitaine étranger, que Bonaparte; les autres doivent être choisis parmi nous. Si tu revêtais du titre de général ou d'ambassadeur des hommes qui ne fussent pas soumis aux lois communes, cette seule infraction au principe de l'égalité suffirait pour tout bouleverser; car il te serait difficile de prévoir tous les vices dont ces hommes seraient entachés et encore plus difficile de les extirper. Ceux qui gouverneraient en ton nom ne parviendraient certainement pas à se défendre des mauvais conseils de leurs ministres, des intrigues des ambitieux; l'état serait en proie aux fureurs des partis comme cela arrive toujours lorsque que le gouvernement n'est pas absolu, fort et uniforme. Homère, le premier des poètes, me paraît avoir assez bien symbolisé, dans son Iliade, où il a semé tant de sages maximes de politique et de philosophie, la facilité avec laquelle les pasteurs des peuples peuvent être trompés, quand il nous peint Neptune venant au secours des Grecs malgré les décrets de Jupiter qui défendaient aux immortels d'embrasser la cause

d'aucune des deux nations belligérantes. Si notre liberté était vacillante de ton vivant, que deviendrait-elle quand tu ne serais plus? Non, quelle que soit la forme du gouvernement, il ne peut y avoir ni liberté, ni richesse, ni vie militaire ou sociale dans un pays où l'indépendance nationale est enchaînée. Philippe de Macédoine eût-il jamais accompli l'asservissement de la Grèce entière, si les Thébains ne l'avaient créé amphictyon? A la faveur de ce titre, il assistait aux séances des députés de la Grèce; là, s'informant de toutes les affaires, examinant toutes les questions, repoussant les propositions favorables à la liberté, il parvint, à titre de citoyen grec, à exécuter ces plans de conquête qu'il n'avait pu réaliser par les armes et en qualité d'ennemi.

Ecoute! L'Italie et toutes les nations t'appellent le PÈRE DES PEUPLES, car tu ne t'es pas contenté de donner la paix à l'Europe; mais, en fondant notre République, tu as rendu cette paix solide et durable. A la vérité, l'Autriche, l'Angleterre et les dominateurs du nord de l'Italie brûlent d'envie d'envahir notre beau pays si puissant par le nombre de sa population et par la fertilité de son terroir; mais comme tous ces états craignent de voir l'un d'entre eux étendre ses frontières et accroître ses forces, leur jalousie réciproque assure notre indépendance. C'est grâce à toi que la France, la Ligurie, la Suisse, la Hollande trouvent en nous un allié naturel; et si tous les royaumes sont intéressés à notre conservation comme au seul moyen de contre-balancer l'ambi-

tion de leurs ennemis. Si notre liberté est le gage de la paix et que le gouvernement français continue d'exercer sur nous une autorité quelconque, oh ! malheur à nous ! A peine la terreur de ton nom se sera-t-elle dissipée avec toi que les étrangers se disputeront encore une fois nos dépouilles, et l'exemple de la France servira de prétexte à de nouvelles guerres, à des guerres cruelles et interminables. La désolation, la famine, le désespoir, tels seront donc les fruits de tes étonnantes victoires ? Une honte irréparable remplacerait cette gloire immortelle dont nous nous étions flattés ?

Oh ! que ta renommée serait ternie si un jour la population Cisalpine s'écriait : « Pourquoi, au lieu » de nous livrer en proie à une liberté orageuse et » passagère, ne nous as-tu pas laissés tranquilles au » sein de notre ancienne servitude ? »

X. Mais l'amour de la patrie m'inspire des craintes qui ne sont pas fondées. Ne viens-tu pas de jurer à la face du ciel et de la terre, devant nos citoyens convoqués à Lyon, que l'indépendance de la République Cisalpine sera respectée ? Et tu donnes une preuve de la sincérité de tes paroles en plaçant à la tête du gouvernement des hommes à qui les vicissitudes de l'Italie et leurs malheurs privés ont fait comprendre qu'une grande fermeté, une probité rigide, un bras infatigable, sont des qualités indispensables pour quiconque doit s'asseoir au timon de l'Etat. Il y aura sans doute encore des méchants, des ignorants qui parviendront au pouvoir malgré

tous les efforts pour les en éloigner ; mais l'œil de nos représentants veillera sur eux. Nous serons véritablement libres, car l'expérience de ces dernières années nous a appris qu'il est rare qu'un esclave qui devient maître ne soit un tyran et que les habitudes de la servitude ne peuvent se concilier avec celles du commandement. Heureux les chefs de ce peuple ! Ils arrivent au pouvoir sans passer par le crime ; leurs mains sont pures du sang de leurs concitoyens et ils n'ont pas trempé dans ces excès qui souillent presque toujours la naissance des Républiques. Ils travailleront à leur propre gloire en travaillant à celle de la patrie. Heureux surtout de t'avoir pour guide et pour maître et d'être encouragés à faire le bien par ton exemple ; ils ne seront pas obligés de mentir pour te louer ; leurs bienfaits parleront assez haut en ta faveur.

Pour te louer dignement il suffit de nommer les vertus et les bienfaits dont nous te sommes redevables ; la prospérité, l'abondance, la paix, les bonnes mœurs, les bons exemples, l'amour filial, le respect de la vieillesse, la charité domestique, la sainte amitié, la foi que nos tyrans avaient étouffée et que tu as fait renaître. Il suffit de citer les sciences que tu encourages, les lettres que tu protèges ; il suffit d'ouvrir l'histoire qui a déjà consigné dans ses fastes le souvenir de tes bienfaits, de notre reconnaissance ; il suffit de voir la liberté avec laquelle je viens t'annoncer des vérités que tu n'as pas craint de connaît-

tre et que je n'ai pas craint de dire, parce que c'était à toi que je m'adressais et que j'étais l'organe fidèle de la pensée de mes concitoyens.

Mais qui peut prévoir les nombreuses et éclatantes actions par lesquelles tu te rendras encore plus digne de notre admiration? Qui peut prédire les nouvelles institutions et les nouvelles révolutions par lesquelles tu changeras la face du monde? Tu as exécuté des voyages lointains; tu as étudié les mœurs de mille peuples différents; tu as gagné d'innombrables batailles; tu possèdes une science profonde; tu jouis d'une renommée immense; aussi, quand je compare la force et la grandeur de ton génie avec la décrépitude du monde dans lequel tu te meus, je me sens porté à croire que de ces éléments en dissolution, de ce chaos informe, ta main toute-puissante tirera, bientôt peut-être, un nouvel univers.

FIN DU DISCOURS A BONAPARTE.

LES TOMBEAUX.

A HIPPOLYTE PINDEMONTE.

A l'ombre des cyprès et dans les urnes arrosées de tendres larmes, le sommeil de la mort est-il moins dur? Quand mes yeux ne verront plus le soleil répandre à longs flots la lumière et la vie sur toute la création; quand les heures fugitives, nymphes au séduisant sourire, n'entrelaceront plus leur danse sur le sentier de mes jours; quand je ne pourrai plus entendre la plaintive harmonie de tes vers, ô doux ami! et que la voix virginale des muses, qui offre encore quelques soulagements à mes peines, ne touchera plus mon cœur, serai-je assez dédommagé de la perte de l'existence par une vaine pierre qui séparera mes restes de ces innombrables ossements que la mort sème au hasard sur la surface du globe et dans le gouffre des mers?

Il n'est que trop vrai, ô Pindemonte! l'espérance, notre dernière compagne, s'enfuit à l'aspect du tombeau; les ténèbres de l'oubli enveloppent toutes les choses; une force infatigable use et transforme tout ce qui existe, et le temps altère, efface, détruit l'homme et ses sépultures, la terre et le ciel.

Ah! gardons-nous bien de nous sevrer des douces illusions qui flattent nos derniers moments! Non,

tant que notre souvenir vit dans la mémoire de ceux qui nous sont chers, nous ne sommes pas tout à fait morts. Cette noble faculté de correspondre avec les trépassés est un don du ciel; grâce à elle, nous pourrons nous entretenir avec nos amis expirés, pourvu que la terre où ils sont nés et qui les a nourris comme une tendre mère, ait offert à leur cendre un asile contre les injures du temps et des hommes, et l'ait déposée sous une pierre où un arbre couronné de fleurs odorantes étend une ombre protectrice et sacrée.

Mais la tombe est sans consolation pour ceux qui ne laissent point de regrets; après les funérailles leur esprit erre dans les temples de l'Achéron ou se réfugie sous les grandes ailes du pardon de Dieu, et leur poussière vole à la merci des vents dans une campagne déserte où jamais une amante ne vient pleurer, où jamais le pèlerin solitaire n'entend le profond soupir que la nature fait sortir des tombeaux.

Cependant une nouvelle loi ordonne que les tombeaux soient placés loin des regards de la foule, et dispute à ceux qui ne sont plus les honneurs d'une inscription funéraire. O Thalie! ton disciple bien-aimé gît sans tombeau! le chantre qui a orné tes autels de tant de couronnes et qui a si bien su mêler ses sarcasmes mordants aux douceurs de la poésie, ce Parini qui, armé des traits de ta satire, aiguillonnait si bien la paresse des Sardanapales de la Lombardie, de ces Sybarites modernes dont l'o-

reille grossière ne trouve de charmes qu'aux mugissements des bœufs du Tessin, attend vainement une pierre tumulaire! O belle muse, où es-tu? Je ne sens pas les parfums qui annoncent ta présence sous ces arbres où je me repose en soupirant après mes foyers paternels. Mais tu accourais sans peine à l'aspect de l'harmonieux vieillard, et tu lui souriais sous ce tilleul dont les branches s'abaissaient en signe de deuil et qui se plaint de ne pas couvrir la cendre de ce sage à qui il versa tant de fois son ombre et sa fraîcheur... Peut-être es-tu allée chercher parmi des tombeaux vulgaires la tombe de ton ami. Son indigne patrie, toute livrée aux plaisirs des sens ne lui a pas consacré la plus humble inscription; et peut-être ses os, jetés dans la fosse commune, ont-ils été souillés par la tête ensanglantée du malfaiteur qui a expié ses crimes sur l'échafaud. Là, tu vois le chien vagabond et sans gîte fouiller avec ses ongles un sol tout pétri de cadavres, et tu l'entends hurler de faim. Peut-être, as-tu vu l'orfraie s'élançant de ce crâne d'où les rayons de la lune se détournent avec horreur, voleter çà et là sur la plaine funèbre en maudissant de son cri rauque la faible clarté que les étoiles compatissantes dispensent aux sépulcres abandonnés. En vain, ô Déesse! tu supplies la nuit livide de verser quelques gouttes de rosée sur le poète. Oh! il ne croît de fleurs sur la demeure des morts qu'autant que nous les y semons nous-mêmes et que nous les arrosons de nos larmes.

Quand les liens de l'hyménée, l'autorité des lois et le culte des dieux eurent réuni en société les hommes jusque-là féroces et sauvages, et leur eurent appris à avoir pitié d'eux-mêmes et des autres, les vivants commencèrent à soustraire à la voracité des bêtes ces misérables restes dont la nature, par ses continuelles révolutions, change sans cesse la destination. Les tombeaux servaient de documents à l'histoire et d'autels à la jeunesse; de leur sein sortaient les réponses des lares domestiques; les serments prononcés sur les cendres des morts étaient inviolables; et cette noble institution fit fleurir pendant une longue suite d'années les vertus civiques et la piété. Les pierres sépulcrales ne servaient pas encore de pavé aux saints temples; l'odeur fétide des cadavres putréfiés ne venait pas corrompre les parfums de l'encens et infecter les sens des fidèles; les villes n'étaient pas attristées par des images mortuaires; mais aujourd'hui, les mères, réveillées en sursaut par un songe sinistre, s'élancent et enveloppent de leurs bras nus la tête de leur cher nourrisson afin qu'il ne soit point troublé dans son sommeil par les gémissements d'un mort qui réclame en vain les prières vénales des ministres du sanctuaire. Les cyprès et les cèdres, imprégnant l'atmosphère de leurs suaves aromes, étendaient sur les urnes une verdure éternelle, symbole d'un éternel souvenir; des vases précieux recueillaient les larmes votives. Les amis dérobaient au soleil une de ses étincelles pour éclairer la nuit profonde des caveaux; car les

yeux des mourants cherchent le soleil, et nous exhalons tous notre dernier soupir vers ce bel astre que nous regrettons tous de quitter. Les fontaines, prodigues d'eaux lustrales, entretenaient des amaranthes et des violettes sur le tertre funèbre, et le visiteur pieux, qui venait offrir à ces mânes chéris des libations de lait et leur confier ses peines, respirait sur leur dernière demeure un air aussi embaumé que les zéphyrs de l'Élysée. Heureuse faiblesse, douce erreur qui rend si chers aux vierges d'Albion les jardins funèbres, où elles vont visiter l'ombre d'une mère adorée, où le génie du retour priait pour le héros qui creusa son cercueil dans un tronçon du grand mât d'un navire vaincu *. Mais dans les contrées où l'amour de la gloire ne fait point battre les cœurs, où l'opulence et la peur sont les seuls ressorts de la société, les cippes et les monuments de marbre étalent une pompe inutile et n'offrent aux yeux que l'image du néant. Les savants, les riches, les patriciens vulgaires, trouvent leur tombeau dès cette vie dans leurs palais encombrés de flatteurs, et leurs diplômes et leurs parchemins forment leur épitaphe. Puisse la mort nous accorder un asile tranquille que ne viendront pas profaner les vengeances civiles, et puissions-nous léguer en héritage à l'amitié non des trésors passagers, mais de nobles sentiments et des chants généreux !

O Pindemonte ! les tombeaux des grands hommes

* Nelson.

encouragent nos âmes aux grandes choses; ils embellissent et sanctifient le pays qui les possède, et le pèlerin ne s'en approche qu'avec une religieuse terreur. Quand je visitai pour la première fois le temple où repose ce sage qui, dépouillant les sceptres des rois des lauriers qui les parent, montra aux peuples effrayés le sang et les larmes dont ils ruissellent *, que près de lui j'aperçus le monument de cet immortel qui éleva dans Rome un nouvel Olympe aux dieux **, et de celui qui vit plusieurs mondes graviter autour du soleil immobile, et qui fraya la route du firmament à cet Anglais fameux dont le génie s'y élança d'une aile si intrépide ***, je m'écriai : Heureuse Florence! un air pur et plein de vie t'inonde; les Apennins versent dans ton sein tes eaux les plus limpides; la lune aime à argenter les coteaux couronnés de vendanges; tes vallons peuplés de maisons et d'oliviers exhalent vers les cieux l'encens des fleurs les plus variées; tu as entendu les premiers vers de ce chant sublime qui soulageait la colère du Gibelin fugitif ****; tu as donné naissance aux parents de ce doux disciple de Calliope qui, ornant d'un voile candide ce dieu d'amour que Rome et la Grèce avaient adoré nu, le posa sur les genoux de la Vénus céleste *****. Mais ton premier titre à notre admiration et à notre reconnaissance c'est que tu as réuni dans le même temple les grands

* Machiavel. — ** Michel-Ange. — *** Galilée. — **** Le Dante. — ***** Pétrarque.

hommes de l'Italie et toute notre gloire ; car les Alpes, inutile barrière, ont laissé déborder sur toi les étrangers qui t'ont enlevé tes richesses, tes armes, et ne t'ont rien laissé que le souvenir de ta grandeur passée. Si jamais une lueur d'espoir vient ranimer nos cœurs, c'est sur ces tombeaux que nous viendrons consulter le sort. Souvent Victor* venait y puiser des inspirations ; irrité contre les dieux de la patrie, il errait en silence sur les rivages les plus déserts de l'Arno, et de temps en temps il jetait vers le ciel un regard douloureux ; et comme rien de ce qu'il rencontrait ne distrayait son tourment, il dirigeait ses pas vers ces tombeaux, il s'y reposait d'un air austère, et sur son front planait la pâleur de la mort et l'espérance. Maintenant il dort du sommeil éternel auprès de ces grands génies ; l'amour de la patrie fait encore frémir sa cendre. Ah! oui, un dieu nous parle du sein de cette paix religieuse : c'est le même dieu qui, au milieu des tombeaux élevés sur la plaine de Marathon, entretenait dans le cœur des Athéniens une haine implacable contre les Perses. Le navigateur qui parcourait les mers de l'Eubée voyait à travers l'obscurité profonde les boucliers et les épées lancer des étincelles, les bûchers vomir une vapeur enflammée et des fantômes héroïques couverts d'armes rutilantes engager le combat. Dans les campagnes que la nuit enveloppait de son funèbre silence, retentissaient tout à coup les

* Alfieri.

clameurs des guerriers, les grondements des trompettes, le piétinement des chevaux fougueux qui couraient au galop sur les casques des mourants, les gémissements des vaincus, les cris joyeux des vainqueurs et les chants des Parques.

Que j'envie ton sort, ô Hippolyte! Tu as pu parcourir dans ta verte jeunesse le vaste empire des vents! Si ton pilote a jamais dirigé ta proue au delà des îles de la mer Égée, tu as sans doute entendu les rives de l'Hellespont raconter les exploits des anciens, et la mer porter en mugissant les armes d'Achille sur les bords où dorment les cendres d'Ajax. La mort dispense avec équité les faveurs de la gloire aux âmes généreuses.

Et moi que les malheurs du temps et l'amour de l'honneur ont jeté sur la terre étrangère, puissent les Muses, ces nourrices du génie, m'apprendre des chants puissants à évoquer les morts. Elles sont les gardiennes des tombeaux, et même, après que les froides ailes du temps en ont balayé les débris, elles animent les déserts par leurs accords célestes, et leur voix retentit au loin dans les profondeurs de l'avenir. Dans les champs incultes de la Troade, on montre encore au voyageur un lieu rendu célèbre par la nymphe qui épousa Jupiter et qui donna le jour à Dardanus, père des Troyens et des Latins. Quand la Parque vint appeler Électre au séjour fortuné de l'Élysée, cette belle adressa à Jupiter cette tendre prière : « Si mes cheveux et mon sourire ont plu à ton » cœur, si tu gardes le souvenir de nos doux em-

» brassements, accorde-moi cette dernière faveur : » fais que mon nom vive immortel. » Et en parlant ainsi, elle expira. L'Olympe gémit, et Jupiter, inclinant son front, fit tomber une rosée d'ambroisie sur le corps de la nymphe ; depuis lors, ses restes et son tombeau sont sacrés. Là vient se reposer Neptune ; là, dort la cendre d'Hylus ; là, les Troyennes dénouaient en vain leur chevelure et priaient les dieux d'épargner la vie de leurs époux ; là s'arrêtait Cassandre lorsque le dieu qui l'agitait lui faisait prédire le dernier jour de Troie ; c'est là que cette prophétesse conduisait les jeunes Troyens pour leur enseigner son hymne de douleur, et elle leur disait en soupirant : « Oh ! si jamais le ciel vous permet de quitter les » campagnes d'Argos, où vous serez condamnés à » garder les chevaux de Diomède, et si jamais vous » revenez sur ces rivages, vos yeux y chercheront » vainement les murs de la patrie ! Ces murs, élevés » par Apollon, fumeront dans la poussière. Mais » les pénates de Troie habiteront dans ces tombeaux ; » car c'est un don des dieux de conserver un grand » nom dans l'infortune. Et vous, palmiers et cyprès » plantés par les belles-sœurs de Priam, vous gran- » direz vite sous les larmes des veuves troyennes ! » Protégez nos pères ! celui qui écartera sa cognée de » vos pieux ombrages verra rarement le deuil dans » sa famille et pourra toucher les autels sans crain- » dre de les profaner. Protégez nos pères ! Un jour » vous verrez un vieillard, un mendiant aveugle » errer sous votre antique feuillage, descendre à

» tâtons dans les sépulcres, embrasser les urnes et
» les interroger. Les autres secrets gémiront, et la
» tombe racontera comment Ilion a été deux fois
» détruit, et comment il est toujours sorti plus
» beau de ses ruines, afin de rendre plus illustre
» la victoire du fatal fils de Pélée. Le saint vieil-
» lard, apaisant par ses chants ces âmes affligées,
» répandra la gloire des princes d'Argos dans toutes
» les contrées qu'embrasse le vaste Océan, père de
» toutes choses. Et toi, Hector, partout où l'on
» honore le sang versé pour la patrie et aussi long-
» temps que le soleil luira sur les misères de l'homme,
» le récit de ta fin fera couler des larmes. »

RÉPONSE AUX TOMBEAUX
D'UGO FOSCOLO,

PAR HIPPOLYTE PINDEMONTE.

Quelle est cette voix harmonieuse qui descend du blond Mélas et dont les sons pénètrent jusqu'au fond de mon âme? C'est la tienne, ô Ugo! C'est toi qui m'appelles au milieu des tombeaux et qui inspires à ma lyre de mélancoliques accords. Je veillais sur les pages immortelles du chantre de Méonie; je transportais dans notre idiome les longues souffrances de cet illustre pèlerin qui combattit si long-temps contre les Troyens et contre les mers. Plus puissant qu'Homère, tu me détaches d'Homère. Regarde! la terre et le ciel sourient; le printemps couronne de roses nos campagnes, et tu veux que je ceigne mon front d'une branche de cet arbre lugubre qui se revêt inutilement de son feuillage de deuil puisque nous l'avons banni de nos cimetières. — Pourquoi courbes-tu vers la terre tes rameaux plaintifs, pourquoi pleures-tu, ô saule! ami des morts? Tu ne protégeras plus de ton ombre ni le jeune homme que la Parque a frappé au milieu de son premier triomphe, ni la jeune fille à qui sa mère préparait avec orgueil la robe d'hyménée et qui, au lieu de

cette robe brillante, s'enveloppe, le soir même de ses noces, de l'éternel linceul. Les chardons et les orties végètent sur la tête du jeune homme et de la jeune fille; le vent matinal qui siffle à travers les chardons et les orties, le gémissement entrecoupé du hibou caché dans les ruines, sont les seuls bruits de ce monde qui retentissent dans ce désert. Siècle malheureux qui rends la vie plus amère que la mort!

Mais à l'ombre des arbres, dans *les urnes* arrosées *de tendres larmes*, *le sommeil de la mort est-il moins dur?* Un amas d'ossements est-il sensible aux honneurs de la sépulture, et l'esprit qui a reconquis sa liberté s'informe-t-il de ce que sont devenues ses chaînes? Ah! nous ne dressons pas des tombeaux pour les morts seulement! La veuve fidèle qui, couverte d'un voile funèbre, se penche sur la pierre où repose son époux, le voit encore, lui parle, l'entend, et répand abondamment ces larmes brûlantes qui sont la consolation la plus efficace des grandes douleurs. Ma patrie vient de décréter que cette consolation était superflue; la porte de son cimetière ne s'ouvre plus aux vivants. En effet, les vivants ont-ils besoin d'errer dans le séjour des morts? Tous les ossements gisent confondus; une herbe muette les recouvre tous; l'incertitude de trouver les restes de celui que nous pleurons suffirait pour arrêter nos larmes prêtes à couler. « L'urne d'or qui renferme ta cendre ren-
» fermera aussi la mienne, ô mon cher Patrocle!
» Nous avons été unis dans cette vie, nous serons

» unis dans la mort. » Ainsi parlait Achille ; ainsi il consolait sa douleur, et cette urne l'aidait à supporter la vie.

S'il est permis de révéler la vérité qui se cache sous les fables ingénieuses de la Grèce, je dirai que le divin fils de Japet composa le cœur de l'homme d'agréables mensonges, d'aimables illusions et de larves dorées. Ce fut là, s'écrie-t-on, ce fut là son crime ; c'est pour cela, et non pour avoir dérobé le feu du ciel, que le vautour du Caucase ronge ses entrailles. Aussi de nouveaux Prométhées s'appliquent à refaire l'espèce humaine et veulent changer non-seulement nos opinions, mais même nos sentiments. A peine font-ils grâce à ces sauvages qui refusent d'abandonner leurs cabanes parce que les ossements de leurs pères ne peuvent se lever et les suivre. A peine font-ils grâce à cette mère éplorée qui va mêler le lait de ses mamelles aux larmes de ses yeux sur le tombeau du nourrisson que la mort lui a ravi ou qui, le posant sur un arbre que le vent balance mollement, cherche à se persuader que le cercueil de son enfant est son berceau. Mais ces douces erreurs ne régnèrent-elles pas aussi parmi les peuples les plus savants? Rome, la Grèce et l'Égypte n'aimaient-elles pas les tombeaux ? — « Que la terre te soit légère, ô mon fils ! que ja- » mais rien ne trouble ton repos, » dit une mère, comme si ce corps insensible pouvait l'entendre. En élevant des monuments, en sculptant nos souvenirs sur le marbre, nous contentons les besoins de notre

cœur et nous apaisons les angoisses du regret. Ces ombres chéries nous paraissent moins éloignées quand leur image est sous nos yeux. Que dirai-je, ô Sicile! de ces salles sépulcrales où les vivants habitent avec les morts?

Il est vrai, ô Foscolo! *j'ai parcouru dans ma verte jeunesse le vaste empire des vents*, j'ai sillonné plus d'une fois les mers de la Sicile, plusieurs fois je suis descendu dans cette île ou Ulysse rencontra les Cyclopes; j'y ai vu des femmes gracieuses et pudiques, et une foule de prodiges naturels; une montagne qui fume toujours, qui s'embrase quelquefois et qui vomit des rochers énormes et des tourbillons de feu; des temples qui, après avoir vu plus de cent fois les flancs du volcan s'ouvrir pour les engloutir, luttent encore contre le temps vorace et, bien qu'à moitié ensevelis sous l'herbe, offrent encore des modèles inimitables à nos artistes. J'ai vu cette fontaine d'Aréthuse qui traverse par un chemin inconnu le sein des mers sans que ses ondes en soient altérées. Mais ce que j'admirai le plus dans cette île, ce furent ces souterrains immenses, obscurs, où se tiennent debout, dans des niches, des corps morts revêtus des mêmes habits qu'ils portaient pendant leur vie. Après plusieurs siècles leur visage conserve encore tous ses traits; la mort les regarde avec étonnement et croit quelquefois que ses coups ont porté à faux. A cette époque de l'année où l'automne, dépouillant nos bois, nous rappelle que notre vie tombe et se dessèche comme la feuille

flétrie, et nous invite à donner quelques larmes à la mémoire des trépassés, la foule pieuse descend dans les caveaux funèbres; des lampes à plusieurs mèches sont suspendues aux voûtes; chaque visiteur cherche la figure qui lui est chère; le fils retrouve son père, le frère son frère, l'ami son ami; grâce à la clarté vacillante des lampes, ces corps inanimés semblent se mouvoir et revenir à la vie. Que de souvenirs de joie et de douleur cet aspect réveille! Cependant un concert de soupirs et de sanglots s'élève et retentit dans les salles profondes, et les morts semblent y répondre par ces mots : « Les » deux mondes ne sont séparés que par un court » intervalle. »

Mais il y a des âmes que ce spectacle pourrait bouleverser. Celui qui possède dans les champs de ses pères un palais entouré de bosquets, de fontaines et de jardins, doit déposer les restes de son épouse au milieu des plus beaux arbres de son domaine, dans un tombeau de marbre blanc surmonté de sa statue. Mais que ce lieu solitaire soit consacré par la religion; l'aspect d'un tombeau fait horreur quand la religion ne l'a pas béni. Que le ruisseau y coule et y murmure, que, près de là, la rose balance son front vermeil et que ses boutons, à peine éclos, ornent le blanc sépulcre. O toi qui as perdu cette compagne de tes jours, n'entends-tu pas le ramier gémir sur l'ormeau d'une douleur pareille à la tienne? Quand le jour est au milieu de sa course, quand la campagne est muette, retire-toi dans les

vertes profondeurs de la forêt, éclairées à peine par quelques rayons égarés. Dans le bruit du ruisseau qui fuit et du feuillage qui s'agite, tu entendras la voix de ton épouse ; elle te dira : *Mets un frein à ta douleur, ô mon ami! je suis heureuse.* Et quand les pâles clartés de la lune blanchissent l'atmosphère, entre encore dans la forêt ; tu verras ton épouse errer parmi les arbres, couronnée des roses que tu lui auras offertes ; tu sentiras de tendres larmes mouiller tes joues ; la volupté de la douleur circulera dans tes veines.

Tel est l'asile que les Anglais réservent aux morts dans leurs parcs ; les Anglais dont les sentiments sont aussi profonds et aussi forts que leurs pensées. Oh! transportez-moi de nouveau dans ces demeures champêtres, dans ces forêts antiques, au sein de ces vallées, au sommet de ces collines ! Là, jamais la hache barbare n'a abattu les hauts ombrages, jamais les oiseaux n'ont été bannis de leurs retraites accoutumées ; là s'ouvrent des antres frais, là s'élèvent des siéges de gazon ; tantôt on y rencontre des cascades qui se précipitent du haut des rochers avec le bruit du tonnerre, tantôt des eaux calmes qui se promènent parmi les fleurs ; ailleurs flottent des moissons ; plus loin la chèvre broute suspendue aux flancs d'un coteau. Un pont de marbre s'arrondit sur le torrent et conduit vers un temple à moitié caché sous la verdure ; des arbres d'un autre climat répandent sur le sol une ombre étrangère, et des oiseaux d'Europe chantent sur des

branches que la nature destinait aux oiseaux de l'autre hémisphère ; le cerf, fier de sa beauté, erre dans la forêt et tourne parfois la tête pour vous regarder ; le cygne vogue comme une nacelle sur le lac argenté. Ah! pourquoi ne suis-je plus dans ces lieux enchanteurs, pourquoi ne puis-je plus m'oublier sous le dôme mouvant de ces bocages hospitaliers, où n'arrive ni le bruit des orages du monde, ni les cris de guerre des peuples, ni le fracas des trônes qui croulent?

Les monuments de ceux qui ne sont plus n'offrent pas seulement des consolations à ceux qui restent; ils leur prodiguent aussi de graves enseignements. Le passant s'arrête à l'aspect d'un tombeau; il lit l'inscription qui le couvre; puis, poursuivant sa route, il réfléchit sur la brièveté de la vie, sur les jours perdus, et il se demande : « Quel bien ai-je » fait? Quelles larmes ai-je essuyées? »

Je n'ignore pas que l'éclat des pierres de Carrare est fort indifférent aux âmes qui reçoivent dans le ciel des honneurs bien plus dignes d'envie que les inscriptions touchantes et les figures de marbre qui pleurent sur leur mausolée; mais les jeunes gens qui contemplent ces monuments se sentent enflammer d'émulation et brûlent d'égaler le mérite de ces illustres morts.

O Vérone! ô ma patrie! tu n'es donc plus jalouse de voir parmi tes enfants quelques-uns de ces hommes dont le nom vit éternellement? Abats les statues que tu as élevées au milieu de ton Forum

dans des temps meilleurs ; renverse l'image de ton divin Fracastor; et que Maffei, brisé en mille morceaux, tombe en retentissant sur tes pavés. Je voudrais voir dans les villes une enceinte sacrée, où ceux qui se seraient illustrés par de glorieux travaux, quel que fût d'ailleurs leur rang, reposeraient dans un tombeau superbement orné ; là seraient placés le prince humain dont la mort a fait répandre d'autres larmes que celles dont l'art mensonger de Phidias arrose les génies de marbre inclinés sur son urne ; le ministre fidèle qui aurait fait entendre à la cour la voix de la vérité et de la patrie ; le général qui, tout en remplissant les devoirs terribles du guerrier, aurait su être humain, et qui, après avoir vaincu les ennemis, aurait su se vaincre lui-même; le sage, auteur d'utiles découvertes ; le poète qui fit triompher la vertu dans ses vers comme elle triomphait dans son cœur. Un habile ciseau éterniserait leur image ; nous aimerions à retrouver sur leurs traits l'expression de leurs vertus; l'un a la tête baissée et fronce le sourcil comme un homme chargé des soins du gouvernement; l'autre respire encore une ardeur guerrière; celui-ci étend la main et ouvre la bouche ; il va parler et vous prêtez l'oreille pour l'entendre ; celui-là porte sur toute sa personne les traces de l'inspiration poétique. La pierre se réjouit, le bronze est fier de servir, de temps en temps, à représenter des sceptres pacifiques, des épées pures de sang innocent, des lauriers bien mérités, des lyres indépendantes et sincères.

Quand le spectacle du monde me fait désespérer de l'avenir, j'entre dans notre auguste cimetière, je laisse errer mes regards de statue en statue; peu à peu, un sentiment de calme et de bonheur pénètre dans mon sein; je puise parmi ces tombeaux des forces et des espérances.

Mais quelle est cette inscription que je vois gravée là-bas sur la paroi nue, dans ce vide où ne s'élève aucun monument? *Celui qui pourra égaler le mérite des grands hommes qui dorment dans cette enceinte, reposera parmi eux dans un tombeau non moins pompeux que le leur.* C'est par de pareils encouragements que l'on parviendra à tirer les esprits de leur torpeur et à repeupler notre patrie d'hommes qui l'honorent par leurs actions ou par leurs écrits.

La pensée qui t'a inspiré, ô Ugo! me semble noble et sainte, et j'aime à te voir défendre si éloquemment la dernière demeure de l'homme. Mais pourquoi ton langage est-il parfois si obscur que je cherche en vain à le comprendre? Il est vrai qu'après cette ombre passagère tu reparais plus brillant et plus pur. Tel ce fleuve superbe qui sort du lac dont Genève est si fière, s'enfonce tout à coup sous des rochers sombres et se dérobe aux yeux étonnés du voyageur qui suivait son cours; mais un peu plus loin il renaît à la lumière, et, plus rapide et plus large, il couronne de ses eaux d'azur les champs et les forêts. Pourquoi te plonges-tu si avant dans les ténèbres des temps passés? Qui ne connaît pas

l'histoire d'Hector? Moi aussi je vénère la mémoire d'Ilion *deux fois détruit et rebâti deux fois*, de Mycène et d'Argos; mais ne peut-on faire jaillir des étincelles poétiques d'objets moins éloignés? Ouvre ton cœur à mes conseils; compose des vers antiques sur des sujets modernes; sois l'organe de ton siècle plutôt que du siècle d'Achille, et l'Italie entière t'applaudira.

C'est ainsi que je m'entretenais avec toi, lorsqu'un tombeau (et quel tombeau!) s'est ouvert sous mes yeux mêmes. J'ai vu la rose se flétrir rapidement sur les joues d'Élise; j'ai vu ses yeux languir et une douleur mortelle miner ce sein qui n'a jamais cessé de s'attendrir sur les douleurs d'autrui. Cependant les ravages du mal parurent se ralentir; déjà Elise redemandait sa blanche robe et son châle soyeux; déjà elle respirait l'air champêtre du beau Novare; et moi, trop crédule, j'espérais que je pourrais encore passer bien des soleils auprès d'elle. Espérances trompeuses! Soleils funèbres que je poursuis de mes soupirs pendant tout le temps de leur course dans les cieux! Foscolo, viens! viens répandre avec moi un nuage d'hyacinthes sur sa cendre; mes concitoyens, revenus de leur erreur, accordent aux morts un repos plus doux; il leur est permis de posséder en propre leur demeure souterraine, et Élise dort toute seule sous une table de marbre. La piété filiale a dédié ce modeste monument à la meilleure des mères. O ma lyre! exhale tes sons les plus harmonieux, fais les parvenir jus-

qu'aux oreilles de celle que je pleure. Que dis-je? Ils ne sont plus ces temps où elle écoutait mes chants avec indulgence! Il n'y a pas d'instrument humain dont la voix puisse réveiller les morts; seule, la trompette d'or du dernier jour pourra les arracher à leur profond sommeil. Que sera Élise alors? Sa cendre se sera mêlée à la terre, aux gazons, peut-être à une fleur qu'arroseront les dernières larmes de la dernière aurore. Mais en quelque lieu, sous quelque forme que flottent les atomes qui constituaient Élise, ils se réuniront de nouveau et redeviendront Élise. Celui qui a su tisser cette enveloppe mortelle saura la recomposer; ressusciter les êtres anéantis n'est qu'un jeu pour cette main toute-puissante qui a tiré l'univers du néant. Gloire au maître éternel, gloire au grand créateur jusqu'à la fin des siècles.

Digitized by Google

A SYLVIA,

APRÈS UNE MALADIE.

Tel que l'astre d'argent, vainqueur des nuits funèbres,
Avec son aile blanche, écarte les ténèbres
Qui semblaient envahir son empire azuré,
Et, planant comme un cygne, à l'éternelle voûte,
Éclaire doucement la route
Du pauvre voyageur qui s'était égaré;

Telle, après tant de nuits humides de tes larmes,
Triomphante du mal qui moissonnait tes charmes,
Tu renais au bonheur, aux chastes voluptés;
Et ton regard suave apaise ma souffrance,
Et du flambeau de l'espérance
Sur mon sentier désert tu sèmes les clartés.

A ton front virginal d'où la pâleur s'envole,
La beauté brille encore ainsi qu'une auréole,
La beauté, don sacré qu'ignore ta candeur;
La beauté, de nos maux soulagement céleste,
Dernier rayon d'Éden, seul reflet qui nous reste
De notre première splendeur.

Les Heures qui, naguère, autour de toi tremblantes,
Pleuraient, de ton chevet compagnes vigilantes;
Exemptes aujourd'hui du joug de la douleur,
Des parfums du printemps viennent semer ta tête,
Et tu voles de fête en fête
Comme le papillon vole de fleur en fleur.

Soit que tes doigts de lis éveillent la voix tendre
De la harpe, ta sœur, et qu'elle fasse entendre
L'hymne d'un cœur brisé pleurant sur un cercueil,
Soit qu'à ses longs soupirs tu mêles ta parole
Et que ton chant divin la plaigne et la console,
Comme une voix du ciel console une âme en deuil;

Soit que tes pieds légers voltigent en cadence
Au bruit d'harmonieux accords,
Et que le souffle de la danse
Comme un flocon de neige enlève ton beau corps;

Toujours tu plais, toujours tu charmes
Mille cœurs attendris ou joyeux tour à tour;
Toujours tu fais couler des larmes
D'admiration ou d'amour.

Mais déjà tu parais! Déjà tes boucles blondes
Sur ta joue et ton sein s'échappent vagabondes,
Et comme un réseau d'or voilent tes yeux d'azur;
Déjà ces molles fleurs, d'avril première offrande
Que les Grâces, pour toi, tressèrent en guirlande,
Inutile ornement, glissent de ton front pur.

Les vierges, les amants, s'appelant à voix basse,
Suspendent leurs plaisirs pour admirer ta grâce,
Pour suivre de tes pas l'harmonieux essor,
Pour voir tes bras légers sur ton cou qui retombe
Se déployer ainsi qu'une aile de colombe,
Pour voir de tes cheveux flotter le blond trésor.

Loin d'ici, loin d'ici le sage au cœur morose
Qui répète : Un jour voit naître et mourir la rose!
Périsse l'insensé dont les cruels discours
Te montreraient des pleurs au fond de toute joie!
Au vautour qui les ronge, ah! laisse-les en proie!
Danse et ne les crois pas, et souris-nous toujours.

LE SOIR.

Descends tranquille et pur des voûtes éthérées,
Étends sur l'univers tes ailes azurées,
O soir! j'aime ton calme immense et solennel!
Viens de mes passions calmer la violence;
Verse-moi ton repos, verse-moi ton silence,
Symbole et précurseur du silence éternel.

L'amour trompeur, la gloire, éblouissant mensonge,
N'ont fait qu'alimenter la flamme qui me ronge;
A mes yeux s'est voilé l'astre de l'avenir.
Seul et dernier ami d'une âme délaissée,
Soir! verse-moi ton ombre, et parle à ma pensée
Des douceurs du sommeil qui ne doit point finir.

FIN.

965151

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Introduction. I
Essai sur la vie et les écrits d'Ugo Foscolo. XI
Jacques Ortis. 1

ŒUVRES CHOISIES D'UGO FOSCOLO.

Discours à Bonaparte au Congrès de Lyon. 225
Les Tombeaux. 237
Réponse aux Tombeaux, par Hippolyte Pindemonte. . 267
A Sylvia, après une maladie. 279
Le soir. 281

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA